

# MAGAZINÉ

JUIN 1933

MENSUEL

13<sup>e</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> 6

3<sup>fr.</sup>  
3.50



GABY MORLAY

PHOTO PATHE-NATAN

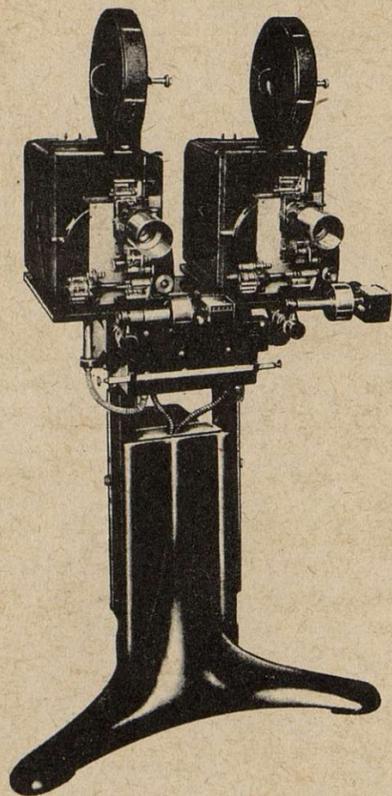
L'ADMIRABLE INTERPRÈTE DE " IL ÉTAIT UNE FOIS " (PRODUCTION PATHÉ-NATAN)

CE NUMÉRO CONTIENT DES ÉTUDES SUR POLA NEGRI, ROBERT LYNEN, MARLÈNE DIETRICH. — DEUX FILMS RACONTÉS : " NU COMME UN VER " ET " PAS BESOIN D'ARGENT ". — DES ARTICLES, CHRONIQUES, CRITIQUES, REPORTAGES, ÉCHOS, POTINS, ETC... ET PLUS DE 150 PHOTOGRAPHIES INÉDITES

LE POSTE DOUBLE  
**JACKY-STELLOR**

SUR SOCLE FONTE  
EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT  
DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE

COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ  
FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS  
**ANDRÉ DEBRIE**  
111-113, rue Saint-Maur  
PARIS

Le Numéro :  
**3** FR.  
50

**MAGAZINE**

Le Numéro :  
**3** FR.  
50

**Primes aux abonnés**

A tous nos lecteurs qui, entre le 15 Juin et le 1<sup>er</sup> Août, souscriront un abonnement (ou réabonnement) d'un an, nous offrons...

**AU CHOIX :** Un fume-cigarette avec éjecteur automatique ;  
Un diablotin ; Un portefeuille cuir ; Un stylographe plume or.

**CADEAUX :**

EN PLUS des primes annoncées ci-dessus, nous offrons un gros tube de CRÈME DE BEAUTÉ d'une valeur de 8 francs aux premières Lectrices qui souscriront un abonnement (ou réabonnement). (Joindre 1 fr. 50 au montant de l'abonnement pour les frais de poste et d'expédition.) Ce cadeau ne peut être expédié qu'en France seulement. **Nombre limité.**

**TARIF DES ABONNEMENTS**

FRANCE ET COLONIES	Un an.....	36 fr.	ÉTRANGER.....	Un an <sup>(1)</sup> .....	50 fr.
	Six mois.....	20 fr.		Six mois <sup>(1)</sup> .....	25 fr.
	Trois mois.....	10 fr.		Un an <sup>(2)</sup> .....	60 fr.
BELGIQUE ET LUXEMBOURG	Un an.....	45 fr.	Six mois <sup>(2)</sup> .....	35 fr.	
	Six mois.....	25 fr.			

(1) Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm.  
(2) Pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Stockholm.

PAIEMENT PAR CHÈQUE OU MANDAT-CARTE. COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX : PARIS 309-08

BUREAUX : 9, rue Lincoln, PARIS (VIII<sup>e</sup>). — Téléphone : Balzac 24-87.

**BIBLIOTHÈQUE D'ÈVE**

ŒUVRES DÉLICATES A L'ACTION VIVE ET SENTIMENTALE, DÉLICIEUX ROMANS SIGNÉS DES AUTEURS PRÉFÉRÉS DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

**5** Fr. DEUX NOUVEAUTÉS CHAQUE MOIS **5** Fr.  
EN VENTE PARTOUT

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Claude SYLVAIN : Un Mariage dans les Neiges  
René VINCY : Sylvette et la Méchante aux yeux doux

DERNIERS VOLUMES PARUS :

MAGALI ... ..	La Dernière Parade.	Colonel ROYET... ..	L'Infirmière de Madagascar.
— ... ..	La Villa de la Solitude.	Georges DELRAC ... ..	Les Fiancés du Prieuré.
Gaston-Ch. RICHARD	La Chevalière de l'Air.	José REYSSA ... ..	Un Château... et un Cœur.
Jacqueline LAHARPE	Les Sentiers de l'Argent.	Josy AMBROISE THOMAS.	Palma.
Avec une Lettre-Préface de Francis de Croisset.		Jean d'YVELISE..	Nella.
M. A. HULLET... ..	La Terre où rien ne meurt.	Paul MOUROUSY ... ..	Le Bandeau de Lumière.
Andrée NARAT... ..	Le Beau Rôle.	Avec une Lettre-Préface de Paul Géraudy.	
Louis DERTHAL. ... ..	L'Amour sans fard.	Jean ROSMER ... ..	Mie Cendron.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

LA RENAISSANCE DU LIVRE, 94, RUE D'ALÉSIA, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

*Sommaire*

Le vrai visage de Pola Negri <i>Marcel Blüstein</i>	3
Le Cinéma parlant est né avec ce siècle <i>Marcel Carné</i>	5
Robert Lynen <i>Fernand Vincent</i>	8
Suicides et morts mystérieuses <i>Lucienne Escoube</i>	10
Essayons tous de comprendre <i>Lucien Wahl</i>	13
Marlène Dietrich... ou la merveilleuse aventure d'un complet imprévu... <i>Maurice-M. Bessy</i>	15
« Nu comme un ver » <i>J. Hayce</i>	16
Dans les rues, la nuit... <i>L. E.</i>	19
Des Livres près de l'Écran <i>Jacques Sempré</i>	27
La Chair et l'Esprit <i>Jacques Sempré</i>	28
« Pas besoin d'argent » <i>Jean Valdois</i>	40
La Rénovation du film policier <i>Michel Privat</i>	43
Échos et Informations <i>Lynx</i>	44
Le Théâtre <i>Maurice Bex</i>	45
Les Actualités <i>J. S.</i>	46
Arthur Bernède <i>H.-J. Magog</i>	47
Quelques Films devant le public <i>Le Fauteuil 48</i>	48
Les Films du mois <i>Marcel Carné et Lucienne Escoube</i>	49
« Ciné-Magazine » à l'Étranger	53
Courrier des Lecteurs <i>Iris</i>	54

ÉDITORIAL

EN se livrant, auprès des directeurs de cinémas français, à l'enquête dont nous nous proposons d'examiner aujourd'hui quelques conclusions, *La Cinématographie française* s'est évidemment chargée d'un travail à la fois excellent et utile.

« Quels films vous ont permis des recettes maximums en 1932 ? » Telle fut la question posée aux exploitants, et il est heureux qu'ils aient répondu avec empressement, car les résultats ne manquent pas de saveur.

Sans doute serait-il vain de les considérer à la lettre ; il ne faut pas oublier que des multitudes d'éléments inattendus, de contingences ou aussi de causes de succès interviennent en matière cinématographique et influent sur les recettes, ne seraient-ce que les programmes des concurrents du directeur considéré. Néanmoins, la moyenne obtenue est caractéristique et surtout définit un « climat ». Et voilà qui nous intéresse :

Quels titres trouvons-nous en tête ? *Ronde des heures, Le Roi des resquilleurs, Marius, En Bordée, La Bande à Bouboule.*

Loin, très loin, nous découvrons successivement : *L'Atlantide, Les Gaietés de l'Escadron, Les Lumières de la Ville, Quatre de l'infanterie.*

Ce référendum apporte, dès lors, une preuve flagrante de la supériorité actuelle du film dit « commercial », comique ou prétendu tel.

Ne soyons pas mauvais joueur et n'allons pas contester cette victoire. Souvenons-nous cependant que c'est précisément parce qu'on fournit au public qui les demande abondance d'œuvres médiocres ou moyennes qu'on écarte de l'écran un public tout aussi important, mais qui voudrait davantage d'intelligence. Nous voici évidemment dans un cercle vicieux. Mais il n'est pas si malaisé d'en sortir.

Regardons seulement autour de nous et sachons profiter des leçons que nous donnent aujourd'hui Américains et Allemands, soudain acquis par la force des événements à un niveau plus élevée, et qu'il nous faudra atteindre si nous voulons continuer à vivre.

ANDRÉ TINCHANT.

LE VRAI VISAGE DE POLA NEGRI



POLA Negri ! un nom qui sonne clair, éclatant, triomphant. Une actrice, une vraie celle-là, une grande comédienne qui est venue à Paris se reposer, respirer le printemps de France, s'emplir les poumons de gaieté et d'optimisme.

Depuis combien de longs mois n'avons-nous plus vu sur nos écrans ce visage expressif, ce regard profond, subtil et mystérieux ? Depuis combien de temps n'avons-nous plus suivi les aventures romanesques et parfois naïves qu'elle animait toujours de cette personnalité attachante, de ce

talent vibrant d'émotion et de sensibilité qui rendait intéressante l'histoire la plus banale, l'anecdote la plus connue ? Pourquoi ne voit-on plus ces « premiers-plans » bouleversant d'humanité, criant de souffrance, déchirant de passion, ces lourdes paupières, ce visage beau, pur, blême, ce visage éloigné de toute mièvrerie, aux antipodes des petites frimousses jolies et bêtes, car Pola Negri : ce n'est pas simplement une actrice, elle est aussi et avant tout une femme, un reflet de toute la féminité dans ce qu'elle a de plus captivant, de plus crispant, de plus attirant.

Et brusquement, pendant que j'évoquais *La Dubarry, Hôtel Impérial* et tous ses films qui la rendent popu-

*A son talent dramatique si souvent apprécié à l'écran et qu'on vient d'applaudir sur une scène parisienne, Pola Negri joint de réels dons de sculpteur, dons qu'elle cultive pendant les rares loisirs que lui laisse le studio. En bas, une photographie de la curieuse et intéressante artiste dans son dernier film « A Woman commands ».*



Directeur : ANDRÉ TINCHANT  
 FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.  
 BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.  
 ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.  
 (Pays n'ayant pas adhéré) ..... Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.  
 Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.  
 Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII<sup>e</sup>). Téléphone : Balzac 24-87.  
 Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX<sup>e</sup>).

laire aux quatre coins du monde, Pola Negri, l'idole, la femme adulée et comblée, est venue à moi, simple délicieusement, avenante ; avec une spontanéité charmante elle m'a tendu ses deux mains. Qui a donc inventé qu'elle était prétentieuse, hautaine ? Ainsi se forgent des légendes que le public s'empresse d'accepter, ainsi se détruit petit à petit une popularité... pourquoi ? Parce qu'une actrice n'a peut-être pas approuvé le ton cavalier de certains journalistes...

Pendant une heure j'ai bavardé avec Pola Negri. De quoi avons-nous parlé ? De mille choses, de ces petits riens qui font tout le charme d'une conversation. Il me fallait à chaque instant ramener le sujet au cinéma, et j'avoue en avoir été désolé. Il est tellement plus intéressant de laisser courir les phrases, de parler de tout, d'écouter davantage encore, quand on est en présence d'une femme remarquablement intelligente, car Pola Negri est autrement captivante quand elle parle de peinture, de musique, de littérature que lorsqu'elle est obligée de citer les acteurs de cinéma qu'elle préfère et d'exprimer son opinion sur l'évolution de la crise...

Quand, il y a deux ans, elle regagna les États-Unis, elle commença presque aussitôt un film. Ce n'est que grâce à son étrange volonté, à sa ténacité étonnante que cette production put être achevée. En effet, Pola Negri était alors extrêmement souffrante, et une crise d'appendicite menaçait à chaque instant de la terrasser. Les médecins ne lui avaient pas caché la gravité de la situation si elle continuait à tourner. Elle paya fort cher cette résistance, ce souci de ne pas provoquer de pertes de temps, fort coûteuses à la compagnie cinématographique. Pendant plusieurs mois, elle fut entre la vie et la mort ; et c'est par miracle qu'elle est aujourd'hui complètement rétablie. Mais que de souffrances, que de longs mois de convalescence, de solitude, loin de la vie, loin du monde, loin des planches et du plateau !...

Pola Negri, d'un geste rapide, semble chasser ces pénibles souvenirs, et elle s'écrie :

— Mais quelle joie aussi, quand je fus complètement guérie, d'assister à New-York à la première représentation de mon film. Retrouver mon cher public, me voir fêtée, entourée, applaudie, oh ! si vous saviez comme c'était doux, après ces mois de solitude, de se sentir toujours aimée des spectateurs, de retrouver cette popularité qu'on ne peut se résoudre à oublier quand on en a goûté la saveur exquise. Comment admettre qu'on puisse rester dans l'ombre quand on a connu les joies du succès ? Partout, pendant la tournée que je fis à travers les États-Unis, je ne rencontrais que des témoignages de sympathie, mille détails délicieux qui rempissaient mon cœur d'un baume merveilleux, qui me fouettaient d'une petite brise vivifiante, qui me murmuraient à l'oreille : « Allons, tu n'es pas encore oubliée, ton public t'aime toujours » et, voyez-vous, des moments comme ceux-là sont inoubliables.

Pola Negri me raconte alors la joie qu'elle a éprouvée en constatant qu'en France aussi le public lui était resté fidèle.

— Je voudrais tous les connaître, ces chers Français qui me témoignent de l'amitié. Rien n'est plus précieuse pour une actrice que de se sentir aimée, comprise (et, de par le monde, existe-t-il un public plus compréhensif que celui de France ?). C'est avec une émotion intense que je viens de l'affronter à l'Alhambra, ce public parisien si redoutable parce que tellement connaisseur. Le soir de ma première représentation, j'étais bouleversée comme au premier jour de ma carrière. Allais-je leur plaire, à tous ces Français qui ne connaissaient de moi que mon image ? Et quand je me suis trouvée sur la scène, quand des applaudissements ont accueilli mon arrivée sur le « plateau », j'ai éprouvé une sorte d'angoisse qui m'étreignait la gorge, je ne savais plus où j'étais, un grand vide m'entourait. Oui, dit-elle en riant, j'ai eu un « trac » épouvantable.

Mais aussi quelle récompense pour Pola Negri que ces applaudissements sans fin, que cette salle enthousiaste qui l'acclamait frénétiquement. Elle revint, elle salua dix fois, brisée par l'émotion, par la fatigue, par la joie. Elle s'approcha du public, et, simplement, elle dit quelques mots, quelques paroles dont on sentait la sincérité à travers la voix tremblante d'émotion :

— Merci, dit-elle, jamais je n'oublierai cette soirée ; excusez-moi, je suis très, très émue, pardonnez ma nervosité.

Et, sous les ovations, elle sortit de scène. Sa voix, aux beaux accents graves, ses chansons polonaises ou françaises, frémissantes de révolte, de rudesse, de réalisme, empreintes de nostalgie, avaient conquis le public de Paris.

Dans les coulisses, ceux qui s'empressaient pour la féliciter, virent les yeux de Pola Negri embusés de larmes qu'elle ne pouvait plus contenir, mais c'étaient des larmes de joie, plus chères à son cœur qu'une gaieté factice. Les larmes, en de tels moments, sont d'une douceur infinie. Pola Negri venait de gagner une des plus dramatiques épreuves de sa vie.

\*\*\*

Dès son retour en Amérique, Pola Negri doit entreprendre une comédie musicale avec Ernst Lubitsch. Schubert l'a également engagée pour créer à New-York *Le Voyage à Presbourg*, aussitôt la terminaison de son film. Enfin, dès ce contrat terminé, elle entreprendra un long voyage autour du monde.

— Je ne veux pas tourner trop de films, dit-elle encore ; j'estime que le public se lasse vite d'une actrice qu'il voit constamment. Et puis, si je tourne seulement un ou deux films par an, je pourrai m'y consacrer entièrement, rien ne sera négligé, et nous pourrons réaliser alors autre chose qu'une de ces petites comédies anodines, insignifiantes comme il en paraît chaque jour sans que vraiment la nécessité s'en fasse bien sentir.

— Et à Paris, tournerez-vous ?

— C'est là, quoi qu'on en ait dit, un de mes plus chers désirs.

» Je suis si heureuse d'être ici, ajoute-t-elle, je vais enfin pouvoir applaudir des pièces et des films français. En Amérique, je n'ai pu voir que *Sous les toits de Paris* et *Mater Dolorosa*. De tel es œuvres me donnent envie de tout connaître de votre cinéma.

Depuis son arrivée à Paris, Pola Negri se hâte vers tous nos théâtres ; elle a particulièrement apprécié *Le Bonheur* et *Château en Espagne*.

— Bernstein ! Sacha Guitry ! Vous pouvez être fiers de tels auteurs ! s'écrie-t-elle avec enthousiasme.

Puissions-nous aussi être fiers, un très prochain jour, de pouvoir considérer Pola Negri comme une grande vedette du cinéma français.

MARCEL BLITSTEIN.

Une jolie silhouette de Pola Negri dans « A Woman commands ».



# LE CINÉMA PARLANT EST NÉ AVEC CE SIÈCLE



Il est généralement admis que le Français, fût-il « moyen », a l'esprit inventif. Dans le domaine des découvertes scientifiques, notre pays pourrait légitimement prendre place au premier rang, si seulement les savants et inventeurs nés sur notre sol savaient se montrer moins pusillanimes...

Pour ne parler que du cinéma, personne n'ignore en France que nous devons la mise au point définitive de cette invention, appelée à bouleverser le monde, aux frères Lumière, qui s'étaient inspirés des travaux antérieurs de Marey et Demyen.

Ce que l'on sait moins, c'est que la découverte du film parlant, en principe, ne remonte pas aux environs de 1927 en Amérique avec *Le Chanteur de jazz*, mais plus précisément en France à la fin du siècle dernier !

Qu'on ne se récrie pas ! Les preuves de ce que nous avançons existent. L'authenticité des dates que nous énumérons ci-dessous peut être facilement contrôlée.

Aussi nous excusera-t-on de ces incursions fastidieuses à travers le passé. Celles-ci étaient nécessaires pour marquer quelques points de droit et jaloner la route sur laquelle s'est délibérément engagé l'art que nous aimons...

\*\*\*

Interrogez une admiratrice de Clark Gable sur la couleur des yeux de son favori, un fervent de Marlène Dietrich sur le nom de son pékinois, neuf fois sur dix la réponse vous arrivera prompte et sûre.

Mais demandez à ces deux braves jeunes gens ce qu'est A. Baron, ils vous regarderont avec un étonnement voilé de pitié !...

Et pourtant, si la voix grave et basse de Clark Gable et celle, étrangement rauque et troublante, de Marlène Dietrich ont pu être enregistrées avec leur timbre si particulier, sans faiblesse aucune, c'est un peu à Baron qu'on le doit...

A Baron, le père véritable du cinéma parlant...

Mais qui se souvient encore de lui aujourd'hui ?...

Agé de soixante-quinze ans, aveugle ou presque, il vit, retiré à Neuilly, oublié de tous, avec sa vieille femme septuagénaire, elle aussi, et obligée de donner deux ou trois leçons de piano par semaine pour subsister tant bien que mal ! ! !

Pas un de ceux dont il fit la fortune ne songe à ce vieillard, grave et doux, un peu triste, qui suffoqua d'émotion dès qu'on l'entretint du cinéma de sa jeunesse !

Pas un réalisateur qui ne se soit trouvé pour lui apporter un tribut de reconnaissance émue et admirative ! Et pourtant...

C'est exactement le 3 avril 1896, moins d'un an après la révélation de la première bande d'images animées, que Baron fait breveter un système d'appareil servant à enregistrer et à reproduire simultanément les scènes animées et les sons.

Deux ans plus tard a lieu à l'Olympia la première représentation publique d'un synchronisme visuel et auditif. Tandis que la scène se déroule à l'écran, on peut entendre les chants et la musique se rapportant au film projeté au moyen d'une paire de récepteurs téléphoniques placés devant chaque fauteuil.

Le 16 novembre 1899, Baron — toujours lui — apporte un perfectionnement sensible à son fameux brevet et, quelques mois plus tard, à l'Exposition Universelle de 1900, Léon Gaumont montre un nouvel essai de synchronisme, grâce à l'apport conjugué du cinématographe et du phonographe.

C'est ce même Léon Gaumont qui, au cours d'une communication faite à la Société française de Cinématographie en date du 7 novembre 1902, pourra dire en nommant le père du cinéma parlant :

« Nous devons reconnaître, et nous le faisons avec plaisir, qu'un inventeur français, M. Baron, était sur la bonne voie, sur celle que nous avons choisie. Permettez-nous de lui rendre hommage et qu'il ait la satisfaction d'apprendre par la Société française de Photographie que, si nous avons parcouru avec lui une partie du

même chemin, nous n'hésitons pas à le dire de bonne grâce. »

Suivait la description du dispositif imaginé, après maints essais, par Léon Gaumont, avec la collaboration de son ami Decaux :

« Le phonographe est le plus délicat des organes, celui qui souffre le moins l'imperfection ; il fallait lui donner les fonctions de chef d'orchestre, il fallait qu'il commandât le cinématographe, et que tout, en un mot, fût subordonné à sa marche. D'autre part, si le phonographe et le cinématographe ne pouvaient être montés côte à côte, nous devions les relier l'un à l'autre par un arbre flexible. Les câbles flexibles s'étaient assez bien prêtés à la circonstance. Ils devenaient, hélas ! de rudes empêchements pour les distances dépassant quelques mètres, et impossibles au moment de la synthèse.

« Vous avez deviné, avant que nous y arrivions que, la transmission électrique était tout indiquée. Voici le problème résolu. Nous avons attelé au phonographe une dynamo branchée sur le secteur. Nous réglerons sa vitesse en réglant celle du phonographe, puis nous réunirons la dynamo réceptrice accouplée au cinématographe avec un distributeur de courant monté sur un des arbres du phonographe, de telle sorte que l'un et l'autre, partant en même temps, marchant toujours rigoureusement à la même vitesse, nous ayons à chaque instant un synchronisme parfait. »

Ceci se passait en 1902.

Mais ce n'est vraiment qu'en 1906 que les expériences de cinéma parlant se multiplient. Quelques-uns d'entre vous se rappellent peut-être le cinéma Dufayel de leur enfance où, moyennant un honnête achat dans le magasin, on pouvait admirer *Le Muet Mélomane* (!). Un artiste, — c'était parfois le réalisateur du film, —



derrière la toile, chantait les couplets ou jouait sur un cornet à piston les réponses comiques...

En juillet 1907, Ed. Benoit-Lévy (le père de l'actuel réalisateur) fait projeter au théâtre des Variétés *L'Enfant prodigue*, de Michel Carré, avec une musique de Wormser et avec tous les créateurs de la célèbre pantomime : Duquesne, Marie Magnier, Diéterlé, Félicia Mallet.

Dès lors, c'est la grande vogue du cinéma parlant. On commet la sottise qu'on recommencera vingt ans plus tard. M. Charles Pathé, pour ne citer que le plus grand producteur de l'époque, fait enregistrer successivement tous les opéras comiques du répertoire : *Le Trouvère*, *Carmen*, etc., tandis que tous les grands noms du théâtre, du music-hall et du cirque d'alors, se produisent dans ce qui deviendra plus tard *L'Art du siècle* : les talkies !

Toutefois, si la qualité des images donnait satisfaction à un public séduit par la réelle nouveauté du spectacle, il n'en allait pas de même pour la reproduction des sons.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le phonographe d'alors, fort rudimentaire, n'employait que des rouleaux de cire molle, fort fragiles. De plus, l'enregistrement était loin d'avoir la pureté qu'il a acquise ces dernières années seulement. La plupart du temps, les voix qu'ils reproduisaient plus ou moins fidèlement étaient stridentes, aigrelettes ou chevrotantes et parvenaient à l'auditeur comme de très loin, à travers une sorte de voile...

Sans doute faut-il voir là la disgrâce dans laquelle tomba peu à peu le cinéma parlant de 1908...

Il fallut la guerre et le besoin de verser « l'héroïsme au cœur des citadins » pour que la chanson filmée connaisse un regain de faveur.

Un nom, celui de Lordier, reste attaché à ces expériences des années 1916-17. Rappelez-vous *Les Bords de la Meuse*, *Tipperary* et surtout la plus célèbre de toutes, *La Madelon*, mises en scène par Roger Lion, Le Prieur, Georges Palu.

Il est juste de dire qu'il ne s'agissait pas là, spécifiquement, de cinéma parlant. D'après le rythme de l'œuvre musicale, les couplets étaient chantés, sur l'écran, par un acteur la plupart du temps face au public, tandis que sur la scène, dans l'ombre, un chanteur, parfois le même que sur la toile, lui prêtait sa voix...

Toujours plus près de nous, en 1921, le visiophone Gaumont fit son apparition et nous permit de juger de la phonogénie de notre confrère Louis Forest.

Puis, en 1925, un musicien doublé d'un ingénieur, M. Grimoin-Samson, filma *Le Comte de Griole*, où une baguette de chef d'orchestre est photographiée, permettant ainsi aux chanteurs de synchroniser leurs voix avec les gestes des artistes sur l'écran.

Enfin, respectant l'ordre chronologique, quatre ans plus tard, nous arrive des U. S. A. *Le Chanteur de jazz*, aboutissement logique, et indéniable, de toutes les recherches entreprises jusqu'alors.

On connaît la suite...

\* \* \*

Quand nous disons, tout à l'heure, que le nom de Baron demeure inconnu dans la mémoire des hommes auxquels ces découvertes profitent chaque jour, ce n'est exact qu'en partie.

L'un d'eux, au moins, s'est souvenu du père véritable du cinéma parlant. Par un film probe, ému, où perce une admiration sans borne, il lui a tout récemment rendu hommage.

Cet homme, c'est Roger Goupillières, qui, dans une bande intitulée *1900*, a ressuscité avec émotion quelques grandes figures du passé, en même temps qu'il évoquait certaines voix chères qui se sont tues...

*Little Tich dans son célèbre numéro des « big Froot ».*



*Devant un décor enluminé, une « gommeuse » de l'époque y va de son petit refrain patriotique...*

Mais écoutons-le parler :

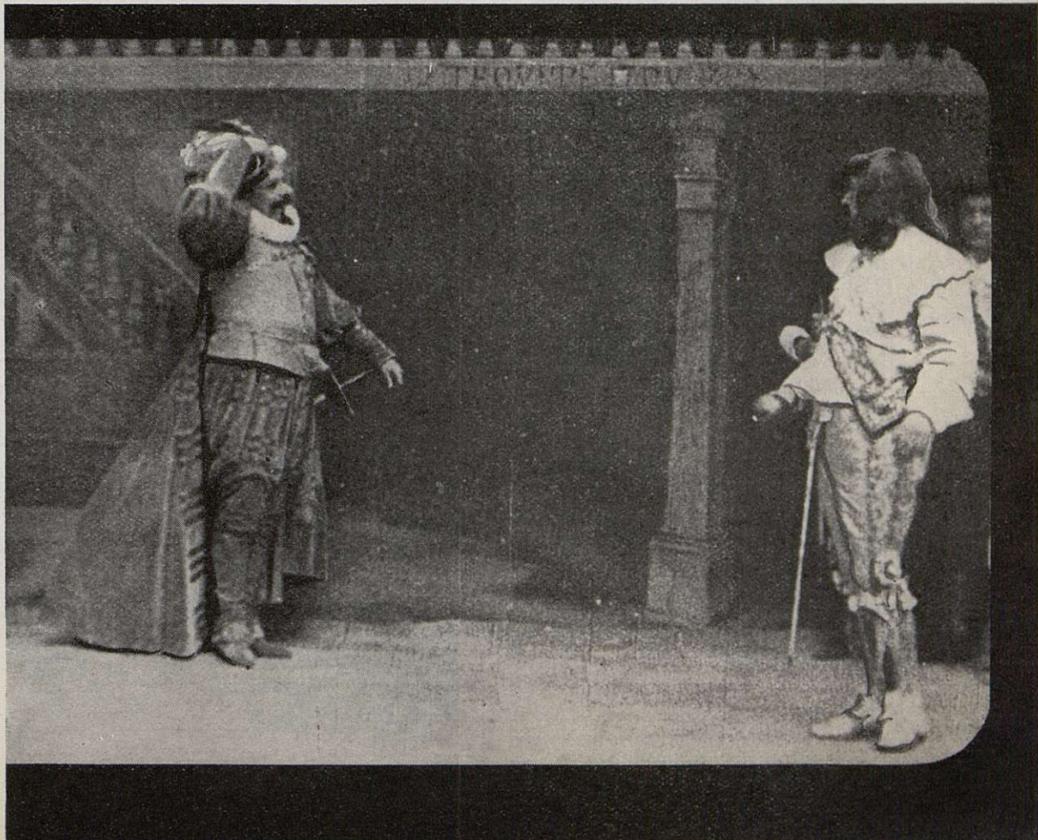
— Comment j'ai eu l'idée de réaliser *1900* ? C'est une histoire assez curieuse, qui commence comme un roman de Simenon. Figurez-vous qu'un jour M. Natan reçut une lettre d'une personne inconnue, lui faisant part de la découverte qu'elle venait de faire dans une cave : des films parlants datant de 1900 y étaient emmagasinés depuis plus de trente ans !

Il y avait là, pellicules et rouleaux de cire pêle-mêle, tout ce que vous avez vu : Coquelin dans *Cyrano de Bergerac*, le numéro des *Big froot* de Little Tich, des danses de Cléo de Mérode, ainsi que la marche héroïque chantée par Mariette Sully : *Après la bataille*.

Avec un sentiment de piété qui l'honore, le jeune réalisateur du *Poignard malais* ajoute :

— J'ai retrouvé également des films enregistrés par de Max, Fottit et Chocolat, ainsi qu'une scène d'*Hamlet* avec Sarah Bernhardt et Magnier. Mais, pour la mémoire de la grande tragédienne qui continue à vivre dans les esprits, auréolée de gloire, je n'ai pas cru devoir me permettre de rendre public ce document qui n'eût rien ajouté à sa célébrité...

« Vous vous en doutez : de nombreuses difficultés ont surgi lors de la transposition des sons du rouleau de cire sur la pellicule. Afin de ne pas détruire le synchronisme existant, il m'a fallu multiplier les



*Coquelin dans le duel célèbre de « Cyrano de Bergerac ».*

images, suivant le cas, à chaque multiple de 5, 10 ou 15.

« Cela me demanda trois mois d'efforts, mais grande sera ma joie si j'ai pu ainsi faire connaître au grand public un des hommes dont les découvertes n'ont pas peu contribué à faire du cinéma ce qu'il est devenu aujourd'hui : Auguste Baron.

Et Roger Goupillières nous raconte la visite émouvante qu'il rendit dernièrement au père véritable du cinéma parlant, dans cette fondation de Neuilly où il vit, oublié de tous, avec sa courageuse compagne.

— Baron, présentement dans la gêne, reprend-il, consacra toute sa fortune, — plus d'un million de francs ! — à mettre rigoureusement au point sa découverte. Si, pratiquement, il échoua, si près du but, c'est par suite de l'impossibilité dans laquelle on se trouvait alors de dupliquer les rouleaux de cire. Ceux-ci usagés, force était de gratter la cire et de procéder à un nouvel enregistrement. La géniale découverte de Baron vint donc trop tôt pour trouver l'extraordinaire vulgarisation qu'elle méritait...

Est-ce suffisamment convaincant ?

Bien sûr, nous ne prétendons pas que Baron ait créé de toutes pièces le cinéma parlant de nos jours. D'autres sont venus après lui qui, s'inspirant de ses travaux et s'aidant des découvertes incessantes du progrès, ont peu à peu créé cet enregistrement du son sur film dont la perfection technique tient aujourd'hui du prodige.

Mais n'est-il pas écrit quelque part qu'il est nécessaire de dissocier pour inventer ? C'est pourquoi il était juste de fouiller le passé afin de rendre hommage à l'innovateur, au précurseur véritable du cinéma parlant que demeure Auguste Baron, et de lui apporter publiquement l'assurance de notre souvenir ému et de notre admiration reconnaissante.

MARCEL CARNÉ.



Ci-dessus, le dernier portrait de Robert Lynen ;  
ci-contre, photographié avec sa maman.

Il était une fois (puisque je vais vous raconter un véritable conte de fées, j'ai bien le droit de commencer ainsi) — il était une fois, dans un petit hameau perdu dans la montagne, au milieu des sapins noirs entrecoupés de prairies, une curieuse famille composée du père, un homme de haute taille, la barbe et les cheveux grisonnants, de la mère, beaucoup plus jeune, blonde, tous deux ayant l'aspect de véritables ascètes, et d'un gros bébé criant, hurlant et gesticulant à faire perdre le sommeil aux écureuils des bois et aux quarante-cinq habitants du village. On vivait là, tant bien que mal, au grand air, au milieu d'une nature presque vierge, élevant quelques vaches et chèvres dont on portait le lait et les fromages au bourg voisin, le samedi.

Ceci se passait il y a douze ans environ ; cette montagne, c'était le Jura ; le hameau s'appelait Nermier, et cette famille aux mœurs patriarcales était la famille Lynen ; quant au gros poupon joufflu, il est très connu depuis six mois sous le nom de « Poil de Carotte ».

# ROBERT LYNEN

## DE "POIL DE CAROTTE" "AU "PETIT ROI"

Vous savez que les forêts du Haut-Jura, où vivaient autrefois les druides des Helvètes, sont restées très mystérieuses, et nous ne serions pas du tout étonnés si elles étaient devenues le dernier abri des dernières fées ; c'est pourquoi nous avons tout lieu de supposer, bien que M<sup>me</sup> Lynen soit très discrète sur ce point, que l'une d'elles, — une fée bienfaisante évidemment, — a dû assister au baptême du jeune Robert...

N'allez pas croire, cependant, que Robert Lynen soit issu d'une famille de paysans jurassiens. Cette vie de pasteurs que menaient son père et sa mère à sa naissance venait d'une vocation toute récente ; quelques mois auparavant, en effet, M<sup>me</sup> Lynen chantait des airs classiques sur la scène du casino de Nice, et son mari brossait des toiles modernes et colorées qui étaient accueillies



## "AU "PETIT ROI"

avec un succès flatteur dans les galeries de peinture.

Ainsi cette retraite de deux ans au fond des bois semble bien n'avoir été qu'une fantaisie d'artistes ; en tout cas, elle eut une influence salutaire sur les premiers mois de la vie de celui qui allait devenir « Poil de Carotte ».

Un beau jour, on planta là les fées, les sapins, les vaches, et l'on s'en vint à Paris.

Les premières années furent très dures ; chacun sait que la peinture ne nourrit pas toujours son homme ; quant au chant, M<sup>me</sup> Lynen l'avait complètement abandonné pour se consacrer à l'éducation de son fils ; et puis vinrent des jours tout de même meilleurs ; on put louer une maison à Cernay-la-Ville, dans la vallée de Chevreuse.

Il y a une loi qui oblige les enfants à fréquenter l'école à partir de sept ans, mais vous pensez bien que cette loi ne concerne pas ceux à la naissance desquels des fées ont présidé ; c'est pourquoi Robert, à l'âge où ses petits camarades annoncent la grammaire et la table de multiplication, continuait à jouer comme un jeune sauvage et à développer une personnalité qui s'affirmait déjà.

Il apprit tout de même à lire, on ne sait trop comment, et se mit à dévorer les histoires de peaux-rouges, de trains attaqués par les Indiens, que l'on reconstituait ensuite en famille en se déguisant avec des oripeaux invraisemblables. Tout de même, vers neuf ans, on se décida à envoyer Robert à l'école communale de la rue d'Alésia, où son ignorance de l'arithmétique fit scandale.

Par une de ces brusques déterminations qui semblent lui être particulières, la famille Lynen décida, au début de l'année dernière, on ne sait trop pourquoi, de confier dorénavant le soin de l'instruction de Robert à l'école du Spectacle, qui est destinée à instruire les enfants qui ne peuvent suivre régulièrement l'école communale, soit parce qu'ils jouent à la scène, soit parce que leurs parents les emmènent avec eux en tournées ; comme on voit, l'idée était assez saugrenue, puisque Robert n'était dans aucune de ces conditions. C'était bien là, en vérité, un nouveau tour des fées, qui ne s'étaient pas manifestées depuis assez longtemps. Elles allaient, du reste, se rattraper, comme vous l'allez voir. En effet, quelques mois après, Julien Duvivier, préparant pour Marcel Vandal et Charles Delac son nouveau film *Poil de Carotte*, se mettait à la recherche d'un enfant capable de tenir ce rôle si lourd et si nuancé ; des douzaines de gosses défilèrent dans les bureaux des Champs-Élysées sans qu'aucun ne réussit à s'imposer. M. Marcel Vandal et Julien Duvivier commençaient à désespérer, lorsqu'ils eurent l'idée de visiter quelques écoles, en commençant par celle du Spectacle ; cette visite ne donna aucun résultat, et Julien Duvivier allait se retirer, lorsqu'une petite fille de six ou sept ans prit sur elle de signaler que Robert Lynen était absent ce jour-là. Amusé, Duvivier lui dit : « Eh bien ! quand tu le verras, envoie-le-moi. »

Nous ne savons pas si la petite fille était une incarnation de la bonne fée ; c'est bien possible. En tout cas, le surlendemain, Robert Lynen tournait un bout d'essai à la suite duquel il était engagé, et, quelques jours après,



...Tel nous le verrons dans « Le petit Roi ».

il faisait, à sa grande joie, ses débuts sur le plateau du studio, sous l'œil plein d'appréhension des producteurs, qui se demandaient si ce gosse maigrichon tiendrait bien tout ce que ses yeux intelligents promettaient ; dès le premier jour, tout le monde fut rassuré. Presque sans répétitions, et sans le moindre trac, Robert avait l'intonation juste, le geste qui convenait, et pas la moindre trace de vanité.

Sa plus grande récompense, après une scène, était d'aller s'asseoir par terre près de quelque électricien et de se faire expliquer l'utilité de tel interrupteur ou le fonctionnement d'un ascenseur ; et puis, certain soir, — c'était le 4 novembre, — huit cents personnes, en vêtements de soirée, voyaient se dérouler devant elles la tragique aventure de *Poil de Carotte*. Des larmes coulaient sur ces visages pourtant blasés, et quand la lumière fut redonnée, des applaudissements sans fin et des acclamations montèrent vers un gosse de douze ans, que, au balcon, tenait dans ses bras la bonne fée, qui cette fois avait malicieusement pris les traits du grand artiste Harry Baur.

Nous avons tout dernièrement revu Robert Lynen ; le beau conte de fées continue pour lui ; il était assis sur un trône tout en or ; il avait une couronne sur la tête, un sceptre à la main ; il était roi, ou plus exactement « Le petit Roi ». C'est en effet son nouveau rôle dans le film que Julien Duvivier a adapté du délicat chef-d'œuvre d'André Lichtenberger, un film fort émouvant et somptueux, que nous applaudirons après les vacances.

Les projecteurs à peine éteints, sans souci de son beau costume, Robert Lynen commençait avec sa petite partenaire Lillie une passionnante partie de cache-cache à travers tout le studio, qui est bien l'endroit rêvé pour ce genre de sport...

FERNAND VINCENT.



Le cinéma est un art dévorateur entre tous. Il demande à tous ceux qui le servent chaque jour un nouvel effort ; il fait bon marché du temps, du repos, de la santé, de la résistance nerveuse. Il ne ménage guère les désillusions amères, les espoirs sans cesse brisés, les déceptions, les jalousies, les rancœurs ; il est une lutte perpétuelle, il exige une attention constante, une patience et une persévérance dignes des plus fermes individualités.

Et tous ces déboires se compliquent encore, surtout pour les femmes, de ce frénétique désir d'arriver, d'être la vedette, la star, celle dont les caprices font loi, celle dont le visage fera rêver les foules, dont on copiera les toilettes, les coiffures et jusqu'aux défauts... Il y a aussi cette jalousie féminine qui mord au cœur les ambitieuses ; il y a toute cette atmosphère surchauffée des studios, les potins, les déceptions, la fatigue, la gêne quand ce n'est pas la misère... Il y a le temps qui passe, les forces qui s'usent... Il y a un soir, — pourquoi ce soir-là si ce n'est qu'on est un peu plus fatigué que la veille ! — il y a un soir où l'on renonce à la lutte, sans force pour se

détourner du mirage qui vous a séduit trop longtemps ; alors on abandonne la partie, et c'est le suicide !

Par trop fréquents sont-ils partout, et chez nous ces temps derniers. Après la disparition si brutale de Pierre Batcheff, c'est la mort de Marcelle Romée, cette belle et pensive tragédienne... mort volontaire, hélas ! on n'en saurait douter. Hier enfin, c'est Pauline Duvernet ; c'est la charmante Francine Mussey, qui, ayant épuisé toute énergie, renonce, s'en va... Mais, si l'on dresse une statistique, Hollywood arrive bon premier ! Et il n'y a là rien d'étonnant !

Hollywood, en dépit de sa légende, n'a rien d'un Paradis terrestre ! C'est une ville rongée de désirs, de travail, de fatigue, de misères cachées sous une apparence de luxe et de gaieté, de désespoirs qui se dérobent, de craintes, d'angoisse, d'envie... C'est, en somme, un des cercles de l'enfer... Il y a quelques endroits semblables sur la surface ronde de notre globe !

Et à Hollywood plus qu'ailleurs règne cette folie pâle et sinistre : le démon du suicide ! celui dont la voix insidieuse trouble tant de jeunes femmes, tant d'hommes pleins de santé et de possibilités, mais dont la vie est devenue la proie d'une ambition unique, et qui ne peuvent plus réagir, si le but s'estompe à leurs yeux !

Sur cette liste noire, on trouve bien des noms, des noms connus et de ceux qui voient, — grâce à leurs fins tragiques, — le jour pour la première fois, alors que leurs possesseurs ont trouvé le chemin du repos. Chaque soir, quand Hollywood s'endort, parmi ses palmes, on ne pourrait deviner, tant le paysage est beau, tant le Paci-

fique bruit doucement, que tant de drames se déroulent dans ces paisibles bungalows ou dans ces hautes maisons. Et pourtant, au matin, c'est avec stupeur que l'on apprend la nouvelle... Tel ce matin encore assez récent qui annonça à chacun le suicide de Paul Bern, un des *bigmen* de l'industrie cinématographique et, de plus, l'heureux époux depuis un mois à peine de la « belle aux cheveux de platine » : Joan Harlow...

Ce fut un scandale et un étonnement inouïs... Paul Bern était fort aimé, avait merveilleusement réussi. Rien en lui ne révélait une pensée destructive ; sa vie semblait s'enfoncer parmi d'heureuses perspectives. Il était marié à l'étonnante Joan Harlow ; il était un des importants producteurs des studios M. G. M. ; il avait, — comme tout homme arrivé et puissant, — de nombreux amis, et des obligés plus nombreux encore. Et cet homme-là se suicidait, emportant avec lui la raison profonde de cet acte désespéré.

Mais il y a un mal, — mal universel d'ailleurs, — irré-

médiable et qui pèse plus fortement sur Hollywood que sur aucune autre ville du monde... Ce mal, c'est la solitude, une solitude d'autant plus atroce et plus raffinée qu'elle est la solitude parmi tant et tant de gens, d'indifférents qui jouent la comédie de l'amitié, de tant de femmes qui jouent la comédie de l'amour, alors qu'il n'y a rien en tous ces êtres qu'un désir féroce d'arriver, que Chacun d'eux ne voit en vous, alors qu'on serait affamé d'un peu de vraie compréhension, d'un peu d'amitié sincère, qu'un marchepied vers la réussite, un « moyen » peut-être plus efficace qu'un autre... Et Paul Bern, qui avait vraisemblablement ses

# MYSTÉRIEUSES



ennuis, ses tourments, ses angoisses secrètes, n'avait pas au monde une âme qui s'en préoccupât... Il ne s'agit pas, en effet, à Hollywood, d'aller importuner vos amis avec vos anxiétés et vos inquiétudes... Vous serez admis partout à condition d'être gai, amusant, de distraire, de faire rire, d'être un joyeux compagnon... Autrement on rira de vous voir faire grise mine, et vous serez définitivement écarté... Ainsi Paul Bern

Marcelle Romée, dont on déplore récemment la fin tragique, dans son dernier film « Une Nuit à l'hôtel ».

trouva sans doute que cette solitude perpétuelle était trop dure, que la femme qui avait accepté de partager sa vie ne se souciait pas plus que les autres de son « moi » véritable, que c'était seulement un peu plus longtemps chaque jour que la comédie devait être minée... Alors il se lassa de cette marche solitaire... Il fut dès lors décidé à mourir et se tua...

Il y a aussi des drames moins connus... telle l'histoire de Peg Entwistle, qui avait eu une carrière assez brillante à Broadway; elle était venue à Hollywood, où on lui avait promis le succès et la gloire. Mais elle était habituée à la chaude camaraderie de la scène, — où on partage avec chacun la bonne et la mauvaise fortune, — et de ces confidences échangées vient une sorte d'apaisement, de détente, de reprise d'espoir.

Mais rien de semblable à Hollywood. Personne ne s'arrêtait pour lui parler. Personne ne s'intéressait à elle. Elle avait un petit rôle dans *Thirteen women*, mais nul ne lui prêtait la moindre attention. Ses jours étaient marqués par les scènes à tourner, les petites obligations de la vie de studio. Ensuite, ensuite, la journée finie, c'était la solitude entière jusqu'au lendemain, jusqu'à l'heure où reviendrait le travail.

Si bien que, privée de tout échange avec aucun être humain, sans compagnon, sans camarade, elle devait, comme Paul Bern, porter seule son fardeau, un peu plus lourd chaque jour. Qui d'ailleurs s'intéressait à sa réussite, qui observait avec sympathie ses efforts ! Elle se sentait au bord d'un abîme qu'il fallait franchir pour retrouver la chaleur humaine perdue.

— Oh ! venez me voir ! demandait-elle à une de ses amies new-yorkaises, je suis si seule, ici !...

Si seule vraiment que, quelques jours plus tard, elle s'élança du haut d'une des lettres gigantesques qui, plantées au flanc d'une colline, indiquent dans la nuit californienne l'approche de la grande ville dévorante : HOLLYWOOD... C'est de la barre de l'H que Peg Entwistle sauta vers la ville étincelante couchée à ses pieds dans la nuit... Et près de son corps brisé, on retrouva la lettre d'appel, dont la réponse était devenue inutile.

Ainsi Hellen Halla, connue également sous le nom de Darienne Dove ; sentant la bataille perdue, et que richesse et prestige ne seraient jamais pour elle, elle s'empoisonna. Ainsi Constance Lygo, qui avait été une des étoiles des Folies ; elle échoua dans sa tentative pour réussir à Hollywood et prit le chemin le plus aisé pour en finir. Car, pour vivre à Hollywood, il faut beaucoup de courage, plus de courage que pour y mourir...

Il y eut aussi Kitty Coleman, actrice populaire à New-York; au lieu du succès escompté, elle ne trouva

qu'amertume et désappointement... Elle s'asphyxia au moyen du gaz d'éclairage. Ainsi Marie Gasnier, qui était d'une éclatante beauté. Désespérée de voir qu'il lui était impossible de percer, elle avala un plein verre de poison ; mais sa vie fut sauvée, car on lui porta immédiatement secours... Il y a encore Alice « Pat » Pemberton, qui fut quelque temps « extra » dans nombre de films ; puis la chance tourna, elle descendit au lieu de monter, devint serveuse dans un restaurant. Et quand la lutte lui devint impossible, elle s'ouvrit les veines...

Il y a, lancé au-dessus d'un canyon proche d'Hollywood, dans un décor d'une pittoresque grandeur, un pont nommé l'Arroyo Seco. Plus de cinquante personnes se jetèrent du haut de son arche principale durant l'année 1932. Des policemen essayèrent en vain de surveiller continuellement cet endroit, rien n'empêcha les désespérés de se précipiter du haut de ces 150 pieds vers le repos et l'oubli.

Ceci est le récit des suicides accomplis, à l'exception près de Marie Gasnier, que l'on put sauver. Mais il y a tous les essais avortés : telle la tentative que fit Lina Basquette en juillet 1929. C'était la seconde fois qu'elle essayait de se tuer ; mais elle fut encore une fois secourue en temps utile...

Ainsi Evelyn Brent, un soir que tout espoir de réussir jamais semblait perdu ; ainsi combien d'autres qui ne l'ont jamais raconté. Ainsi tous ceux qui disparurent et dont on ne sut plus jamais rien.

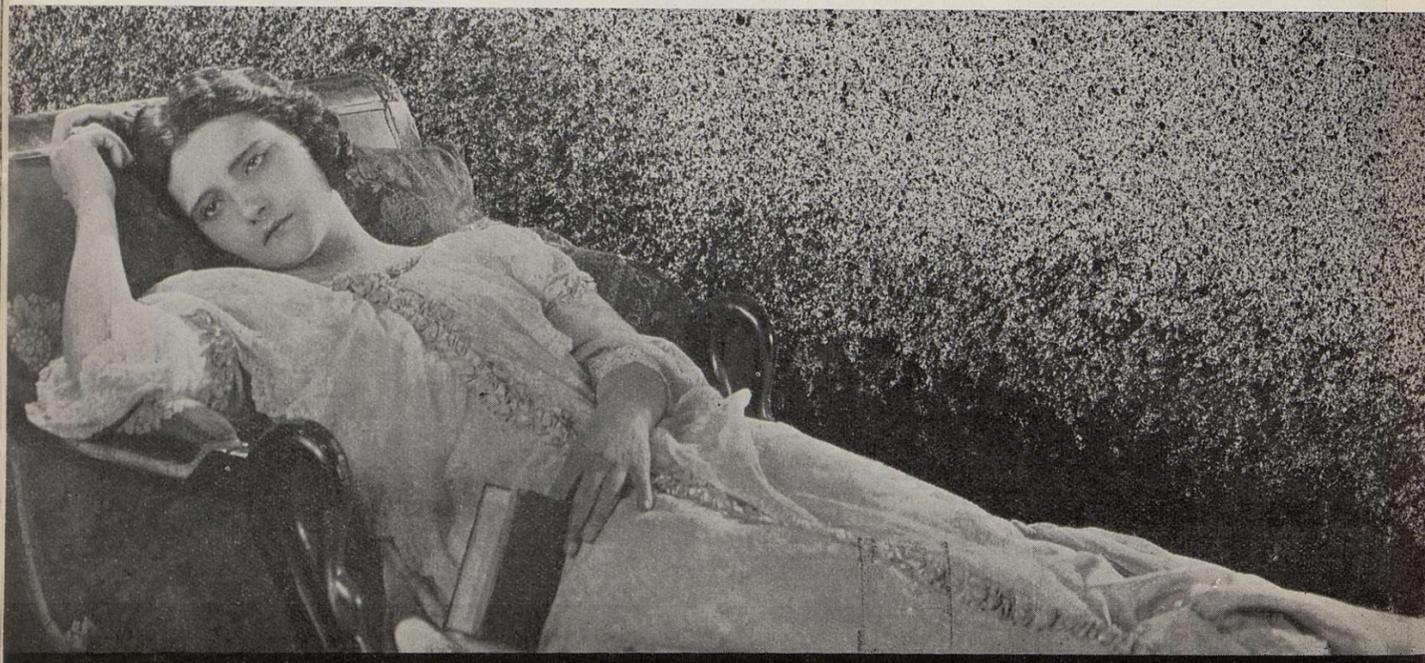
Hollywood est la ville la plus fatigante ; on y vit sur ses nerfs, on y travaille sans relâche et, pour chacun, il y a des heures de doute, d'inquiétude, d'angoisse. La plupart des vedettes aujourd'hui arrivées ont eu leur part de désappointement, mais elles ont su puiser en elles les forces nécessaires pour vaincre.

Plus d'une a songé au suicide. Mais chacune a su lutter. La mort est, quoi qu'on en dise, la route la plus aisée, elle résout tous problèmes. Il est beaucoup plus dur de vivre et beaucoup plus courageux.

On peut s'étonner, après cela, qu'il n'y ait pas plus de suicides non seulement à Hollywood, mais dans le monde du cinéma en général, car la route en est dure et solitaire, presque toujours, pour chacun, et il faut, chaque jour, un nouvel acte de foi et d'espoir, une énergie sans cesse renouvelée pour persister, se réaliser, réussir...

LUCIENNE ESCOUBE.

*Francine Mussey, dont à plusieurs mais trop rares occasions nous pûmes apprécier le charme et le talent et qui vient de mettre fin à ses jours.*



## Essayons tous de comprendre...

par LUCIEN WAHL

Il n'est guère de semaines où le critique dramatique ne soit obligé de citer le cinéma et où le critique cinématographique ne soit contraint de rappeler le théâtre. Deux arts et, — il faut bien le dire, — deux commerces, qui semblent enveloppés, se frôlent. Il est possible qu'ils collaborent plus intelligemment un jour prochain. Aujourd'hui, une incompréhension subsiste, règne avec force, sinon chez tous les artisans de la scène et de l'écran, du moins dans ce qu'ils fabriquent. Nous savons, d'ailleurs, que le théâtre n'est pas toujours lui-même, tout en ne se convertissant pas au cinéma, quand il se contente de se livrer à des sortes de conférences.

L'homme-théâtre d'aujourd'hui est évidemment, en France, M. Sacha Guitry, aussi est-il logique en n'aimant point le cinéma, mais l'homme-cinéma, où est-il chez nous, totalement, absolument ? On sait que nous pourrions le trouver à plusieurs exemplaires qui sont empêchés de produire selon leur désir et pourtant ont prouvé leur valeur et même leurs possibilités de succès pécuniaires.

Il nous vient pourtant des films-films, de temps à autre, même qui parlent, et ils prouvent quelque force satirique. On veut, pour aujourd'hui, rappeler *Si j'avais un million* et les deux autres comédies américaines les plus amusantes de ces derniers mois, celle qui nous fait assister à l'élection d'un président de la République des États-Unis et celle qui amène un autre chef d'État aux Jeux Olympiques. Très cinéma, en vérité. Pourtant ces pochades excellentes procèdent d'idées qui inspirent à la même époque — la nôtre — des pièces de théâtre, en Amérique.

En France, le cinéma continue à être en retard sur le théâtre qui retarde sur le roman. Il est lui-même théâtre, mais fait de pièces dont la scène ne veut plus.

En Amérique, l'écran suit le mouvement de la satire. Or, ni les critiques de l'écran, ni ceux du théâtre ne le rappellent ; c'est peut-être que quelques-uns ne savent pas. Nous en sommes pourtant au point, — on l'a dit tout à l'heure, — où un commentateur de films ne peut pas ignorer le théâtre, son évolution et ses développements et où un commentateur de pièces devrait avoir étudié toute la formation, la croissance et la décroissance du cinéma. Il est parfaitement ridicule et détestable de constater la rareté des écrivains ayant acquis l'utile compétence. Et il arrive alors ceci que des gens croient que le cinéma, c'est le silence et le mouvement et pas autre chose, et que le théâtre, c'est le dialogue absolu. Des bêtises, quoi !

On n'a pas à définir l'un et l'autre ici, maintenant. On veut citer un exemple curieux de certaines déductions et conclusions et, là, il nous faut examiner rapidement une pièce de théâtre. Il s'agit de *Dinner at eight*, joué en Amérique cette année avec un succès considérable. C'est une pièce de George Kaufman et Edna Ferber. On connaît Edna Ferber par plusieurs romans traduits en France et qui ont inspiré des films, par exemple *Show-Boat* et *Cimarron*. Quant à Kaufman, c'est le satirique,



Charles Laughton dans « Si j'avais un million ».

spirituel et courageux auteur, avec Morrie Ryskind, d'une opérette qui raille le monde politique et dont Gershwin a composé la musique.

J'emprunte des précisions sur *Dinner at eight* à M. Raymond Recouly, qui a rapporté d'Amérique de très intéressantes études qu'il a publiées dans *Gringoire* et dans *La Revue de France*. Il analyse la pièce, puis il dit : « Parmi ces personnages, il n'y a guère, du côté des hommes, que des fantoches, des imbéciles et des coquins », et il ajoute : « Si le théâtre était la peinture exacte des mœurs, il faudrait se faire, de cette société américaine, une idée fort déplaisante. Voilà donc à quoi est employé tout cet argent dont la conquête apparaît à la plupart comme le but de tous leurs efforts, l'objet suprême de l'existence. »

Mais nous savons que le théâtre, — le bon, le vrai, — ne copie pas directement les mœurs, il les transpose de façon à faire comprendre que certaines mœurs règnent, mais il permet de penser que tous les hommes ne l'observent pas.

Donc *Le Dîner de huit heures*, de Kaufman et Edna Ferber, est une satire de la société, et la succession de ses tableaux « se déroule sur un rythme rapide et même précipité, n'ayant entre eux d'autre lien que celui qui doit rassembler, un certain soir, pour un grand dîner, les invités d'une dame du monde dans une opulente demeure pourvue d'une nombreuse domesticité ».

Quelques jours après avoir lu l'article de M. Raymond Recouly, je vois annoncer la première représentation, à Paris, de *Lundi 8 heures*. C'est l'adaptation, par M. Jacques Deval, de la pièce dont on vient de parler. Elle se déroule en France, parmi des Français. M. Jacques Deval l'a écrite avec esprit et intelligence, il en a fait une véritable transposition, mais l'« état » et le « genre » ne changent pas. Des incidents se trouvent dans les deux versions, des personnages aussi, ainsi la jeune fille

américaine d'un acteur de cinéma plus âgé, et nous lisons, sous la signature de M. Émile Mas, dans *Le Petit Bleu* : « La « carcasse » sans doute est américaine, mais notre auteur a fait de tous les individus qui s'agitent dans *Lundi 8 heures* des personnages si essentiellement français que l'on a peine à les croire importés du Nouveau Monde. »

Et cette observation prouve qu'on oublie trop souvent qu'il y a dans tous les pays des gens qui se ressemblent. Lorsque quelque chose est « humain » d'abord et qu'ensuite cela résulte de notre époque, pourquoi, aux États-Unis, des êtres et des choses ne se situeraient-ils pas comme ici? Or, M. Émile Mas nous dit encore : « On a parlé de cinéma à propos de cette œuvre ! Sans doute on peut établir un rapprochement entre les tableaux de *Lundi 8 heures* et les scènes « simultanées » que l'on nous montre sur l'écran. Mais combien cela est autrement plaisant, émouvant aussi, de voir vivre, rire, souffrir, devant nous des êtres réels au lieu de la reproduction photographique, si animée soit-elle, de leurs traits aussi bien que de leur action ! C'est comme si on comparait un être plein de vie à son image. »

Et c'est là aussi que je voulais en venir. Non, *Lundi 8 heures* n'est pas du cinéma, mais il pourra le devenir, et il n'est pas toujours exact que l'être réel nous émeuve plus que son image. Voilà précisément l'erreur capitale. Le cinéma, art nouveau, doit user d'expressions différentes de celles du théâtre dans certains cas, et non dans tous, et, si ce que M. Émile Mas affirme était absolument vrai, il faudrait en conclure que le décor de carton n'est même pas l'image du décor naturel que peut donner le cinéma. Alors son argument se retournerait contre lui. Il ne s'agit pas d'êtres réels, mais d'illusions que doivent donner des acteurs, un cadre, un dialogue dans une sphère déterminée. En outre, tous les spectateurs d'une pièce ne voient pas toute la figure de chaque personnage. Optique et acoustique différentes. Le dialogue même doit changer. Pourquoi un film tiré de *Lundi 8 heures* ne serait-il pas excellent? N'a-t-on pas vu que



Une scène de « Un million dollar legs », film d'une étourdissante fantaisie.

*Jeunes filles en uniforme*, film tiré d'une pièce, valait mieux que cette pièce ?

Les critiques dramatiques, — surtout ceux qui fabriquent des pièces, — ont une idée stupéfiante du cinéma. Ils ont presque tous dit qu'il y en a dans *Lundi 8 heures* et, au contraire, ils n'ont pas pensé une minute que *Loire*, de M. André Obey, pouvait inspirer un film, parce que, pour eux, c'est de la littérature, ce dont je ne disconviens pas, mais précisément le film ne ressemblerait en rien à la pièce qui est l'histoire de la crue d'un fleuve. Eh bien? Au lieu d'être allégorique, le drame serait francet... muet... Mais je ne dis pas que ce serait rigolo.

Que des scénarios soient établis pour le cinéma, que des sujets soient inventés pour lui, c'est notre souhait, mais à condition que ces scénarios et ces sujets et la façon dont on les traiterai soient bons. Nous ne savons pas ce que *Lundi 8 heures* rendrait à l'écran, et nous n'avons pas, en parvenant à la fin de cet article, à nous le demander, mais nous n'ignorons pas que des écrivains français comprenant le cinéma pourraient donner des œuvres comparables à l'esprit général de cette pièce et à celui des films américains cités tout à l'heure.

Personne n'a pensé à faire un film, par exemple, inspiré par *Cœurs et Visages*, de M. Emmanuel Bove, même pas son auteur, et, en effet, ce livre, essentiellement roman, ne peut pas être suivi dans un film, rien n'y est « découpé », contrairement à d'autres livres du même écrivain, mais on devrait savoir en France que les livres les plus « cinéma » sont bien souvent les moins dignes d'être portés à l'écran.

*Cœurs et Visages*, c'est simplement le récit d'une soirée, d'un dîner où assistent des gens en l'honneur de la nomination d'un personnage à la dignité de chevalier de la Légion d'honneur. Seulement, chacun de ces individus a ses particularités, sa vie, et vous voyez maintenant le rapport satirique de l'inspiration du sujet avec celle des films américains que nous avons rappelés.

Il nous faut conclure par quelques affirmations après l'examen de ce qui a été écrit sur les deux versions de la pièce de Kaufman et Edna Ferber :

1° Cinéma et théâtre sont généralement mal compris ;

2° Les adaptations s'inspirent de vieux errements bêtes et nuisibles ;

3° Le jugement fondé sur une différence absolue et éternelle entre nations est stupide et néfaste ;

4° Les gens de cinéma doivent essayer de comprendre le théâtre ; les gens de théâtre, s'efforcer de comprendre le cinéma ; les Français, de comprendre les étrangers ! les étrangers, de comprendre les Français.

Et, si le résultat était atteint, quel paradis sur la terre, Quand ?

LUCIEN WAHL.

## Marlène Dietrich

ou la merveilleuse aventure d'un complet imprévu...

PANTALON d'homme, lunettes noires, béret basque, Marlène...

Et je me souviens alors de la Marlène d'hier, celle qui survint un beau dimanche de printemps, les joues pâles flirtant avec des roses éblouissantes, très lasse, et qui aurait voulu être mécontente de n'être pas là incognito. Elle répondit aux questions multiples, signa des photos avec grâce, effleura de ses lèvres la mousse dorée d'une coupe, puis soudain, cédant à ses nerfs, elle se dressa vivement :

— Je ne suis pas venue ici pour tout cela, lança-t-elle avec le plus charmant des accents. Mon mari, mon enfant m'attendent. Au revoir !

Elle avait déjà disparu. Nous fûmes tous d'accord pour sourire et lui donner raison ! Et ce jour qui me révéla une Marlène moins compliquée que celle que nous offre habituellement l'écran, j'appris à aimer l'inoubliable Lola-Lola d'une affection plus saine et plus vraie qu'au-paravant.

N'exigeons pas trop des stars de cinéma et mettons-nous quelquefois à leur place pour estimer le revers de la médaille. Imaginons-nous, éreintés par un long voyage, aux prises avec des centaines de mains inconnues et dans l'obligation de répondre aux questions les plus extravagantes, à des questions inlassables :

— Qu'allez-vous faire ?

— Et Sternberg ?

— Pourquoi ne tournez-vous pas *Nana* ?

— Et si vous embrassiez la carrière comique ?

Je pourrais m'appeler Marlène, Ramon, ou Gloria, j'enverrais tout ce beau monde au diable, ou, si mon chef de publicité me menaçait des foudres divines, je me contenterais de leur répondre du tac au tac :

— Utilisez-vous un stylo ou une machine à écrire ?

— Avez-vous un dictionnaire d'épithètes et des qualificatifs à votre disposition lorsque vous écrivez des articles sur moi ?

— Que fait votre petite amie pendant que nous bavardons ?

Ce serait bien une juste vengeance. Ce serait prouver aussi, et une fois pour toutes, que, malgré sa carapace de star, malgré cette auréole extravagante que confère la gloire, une artiste est avant tout une femme simple, qui le fut et souvent le demeure. N'est-ce point nécessaire, pour vivre un rôle, le comprendre, le traduire avec fidélité, avec cœur ? Est-ce à travers le prisme déformant de la célébrité, à travers cet écran aux diverses couleurs que représente la quasi-divinité conférée à celles qui ne sont encore que des étoiles, qu'une vie peut être perçue, assimilée, transcrite ?

Étoiles!... étoiles!... On vous demande trop ! Et on oublie aussi que les plus belles, les vraies, sont au ciel !

\*\*\*

Qu'importe, Marlène, si vous avez envoyé quelque reporter au diable ! J'aime tout autant que vous ayez embrassé votre fille et que vous vous soyez faite toute menue, toute charmante, toute femme entre les bras de Rudolph Sieber le bienheureux !

Car ce sont là encore les seules occasions qui vous



Marlène Dietrich, actuellement à Paris, et dont on dit qu'elle doit paraître sur une scène de music-hall.

soient données d'être réellement femme. Ailleurs, il vous faut être businesswoman, artiste, et, au demeurant, un travail extrêmement pénible vous réclame...

Nous ne vous en voulons plus dès lors d'avoir « porté la culotte » ! D'autant que vous le faites avec une grâce à nulle autre pareille. Et il est tant de déguisements plus ou moins officiels que le vôtre, pour officieux qu'il soit, est encore de ceux qui nous plaisent.

J'en repasse quelques-uns dans mon souvenir. Voici l'infirmière, l'officier, l'ecclésiastique, la receveuse de tramway, le chef de gare, le portier, l'agent de police, le polytechnicien, le diplomate et même, — ne m'en veuillez surtout pas, — le travesti réduit à son expression la plus simple mais la moins... dénudée de sens des pensionnaires de l'île de Vilennes !

Tous revêtent les plus extraordinaires parures, aussi inutiles qu'encombrantes et dans un but nettement déterminé : se faire remarquer parmi les autres. Nul n'a jamais songé à clouer au pilori cette prétention !

Et nous irions dès lors vous reprocher un échange ?

Le vêtement masculin ? Voilà qui est parfait pour Hollywood, à qui, néanmoins, il vous faut conserver quelque reconnaissance et où l'originalité l'emporte, hélas ! le plus souvent sur le talent !

En voyage ? Il est pratique, seyant, utile...

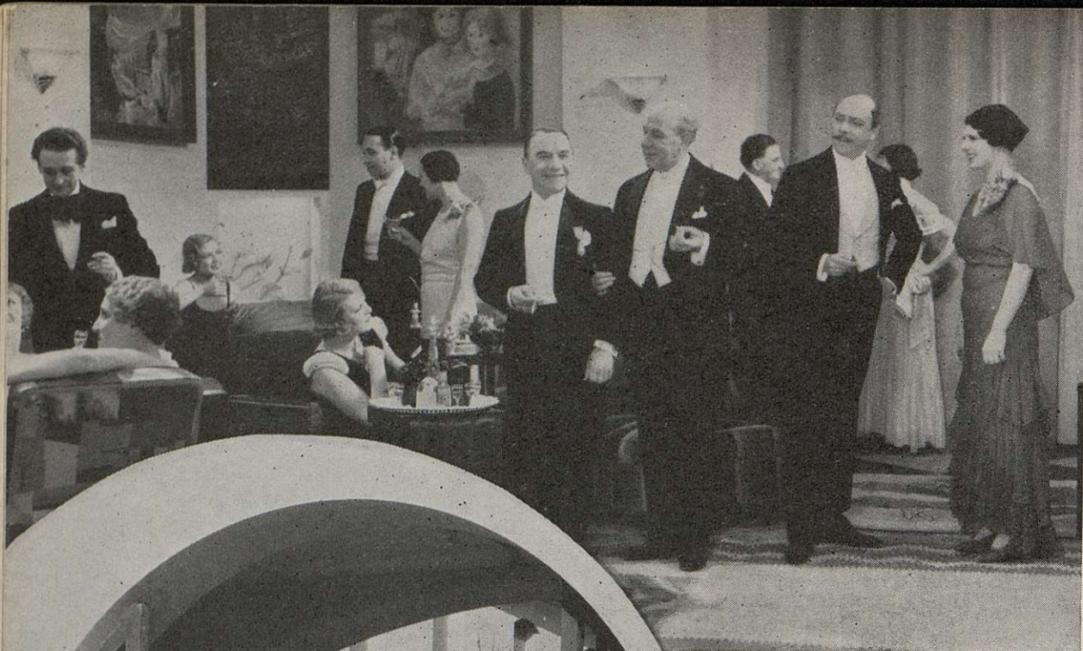
A Paris ? Mais là vous l'avez abandonné, et dès votre arrivée.

Il est des hommes qui se sont vexés ! Dame, ils ne pourraient pas, aussi aisément que vous, faire la transformation inverse ; peuvent-ils vous en vouloir vraiment lorsque vous leur subtilisez les grands tuyaux à cacher des mollets poilus ?

Et puis, il y a des exemples. Nous n'avons pas oublié Jocelyn, George Sand, la colonelle Baker, Violette Morris, et la très cinématographique Femme en Homme ! Quant aux femmes, j'en connais plus de mille qui, leurs maris partis, essayent leurs complets devant l'armoire à glace !

Alors ?

MAURICE-M. BESSY.



# NU COMME UN VER

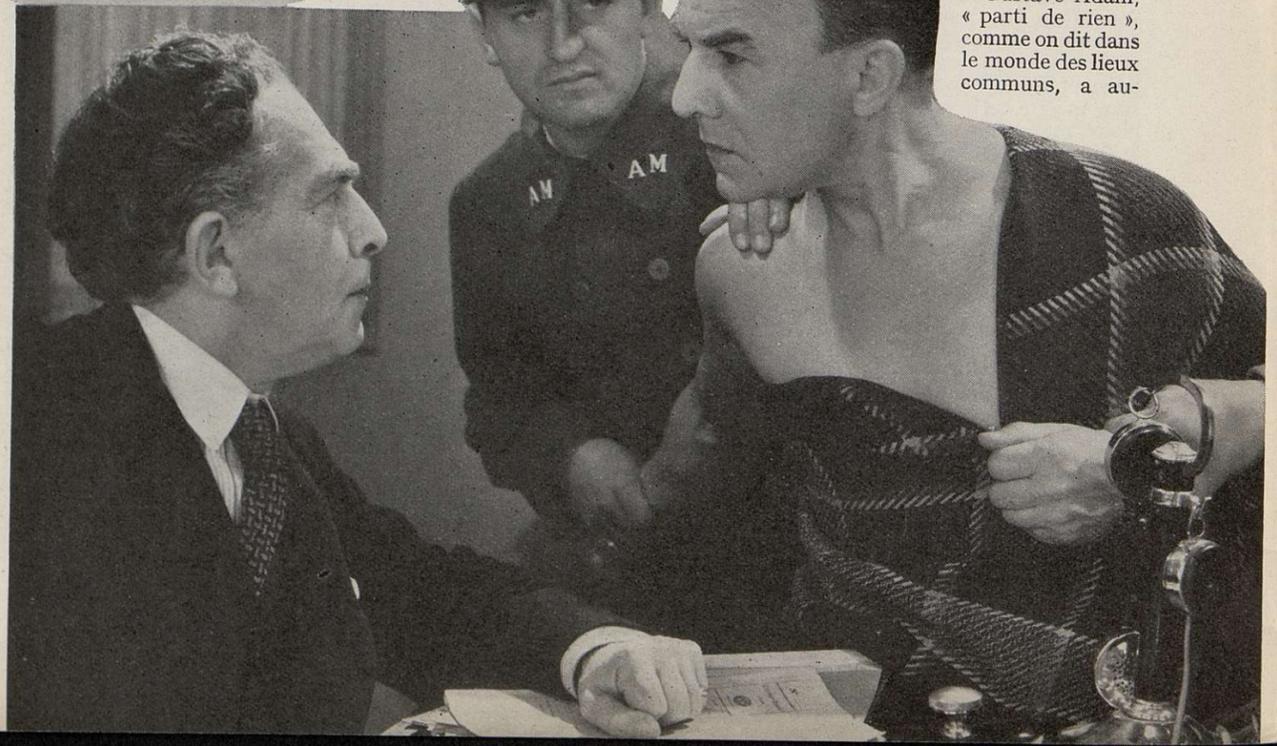
de JEAN BOYER  
avec

Gustave Adam..... GEORGES MILTON.  
LUCIEN CALLAMAND, ANDRÉ NOX, COURTOIS, MAX DU-  
NAND, GINETTE GAUBERT, SIMONE LANCREY, BARON fils.

**G**USTAVE ADAM est l'homme du jour. Gustave Adam a acquis une réputation mondiale, et le nom de Gustave Adam est dans toutes les bouches. Il est aussi dans toutes les oreilles, car les millions de créatures de Dieu affligées d'une T. S. F. entendent plusieurs fois par jour la phrase fatidique :

*Pour conserver un bon estomac, mangez des conserves Gustave Adam ; ou bien encore : Les conserves Gustave Adam sont les meilleures, goûtez-en.*

Gustave Adam, « parti de rien », comme on dit dans le monde des lieux communs, a au-



jourd'hui une fortune considérable qu'il doit à son travail, à son sens des affaires, à son optimisme, certes, mais aussi et surtout à sa *veine*. Du moins, c'est ce que s'accordent à dire les charmants parasites, artistes et gens du monde, qui fréquentent chez lui et sont heureux de trouver, dans son hôtel particulier, table ouverte et cigares de choix.

« Gustave est un veinard », dit-on volontiers autour de lui. Gustave est surtout un excellent garçon, intelligent et travailleur, volontaire et jovial, et qui a conscience de sa valeur.

Il en a si bien conscience qu'il en a persuadé quelque ministre, pour lequel les conserves Gustave Adam ont fait figure d'entité, capable de donner du prestige à la France, de relever l'orgueil national, de faire disparaître la crise, que sais-je encore...



— Faudrait voir...  
— Un pari! Nu comme un ver. Mettez-moi nu comme un ver, sans un sou et sans état civil, en plein champ, et je vous parie que je me refais, par ma seule valeur, une situation aussi belle que celle que je possède...

— Tu es fou, Gustave!...  
— Si, j'y tiens. Je bloque mon compte en banque, je donne la direction de mon usine à mon sous-directeur, et je laisse mes domestiques dans ma maison avec ordre de dire que je suis parti pour six mois en Amérique. Et vous verrez!

Et le jour même, muni seulement d'une couverture et d'un petit paravent — à cause de la décence! — les bons amis déposent Gustave en pleine campagne, le sourire aux lèvres et la confiance au cœur.

Quelques heures se passent, et ce paravent, au milieu du blé en herbe, a vite fait d'attirer l'attention de deux brigadiers de gendarmerie en tournée dans les environs.

— Qu'est-ce que vous f... là, dans cette tenue?  
— Ma tenue, qu'est-ce qu'elle a, ma tenue?

Et, un beau jour, Gustave Adam apprend qu'il est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

A cette occasion, il convie ses meilleurs amis à venir dîner chez lui. Tout à sa joie et même un peu ému en admirant la croix qui fleurit sa boutonnière, Adam voit mal d'abord tout le fiel qui s'échappe des félicitations qui lui sont adressées.

Or, il n'y a aucun doute, ses amis sont jaloux. Jaloux de sa réussite, jaloux surtout de cette croix que chacun envie : le docteur, le peintre, le fonctionnaire...

— La Légion d'honneur à Gustave! C'est un comble. Si l'on se met à décorer tous les épiciers...

— Combien croyez-vous qu'il l'a payée?  
— Il a eu assez de mal à l'avoir, depuis le temps qu'il la demande...

Adam est trop intelligent pour ne pas voir bientôt la sorte de rancœur qui perce sous les sourires de tous ses convives, et lorsque son vieux copain le docteur lui dit :

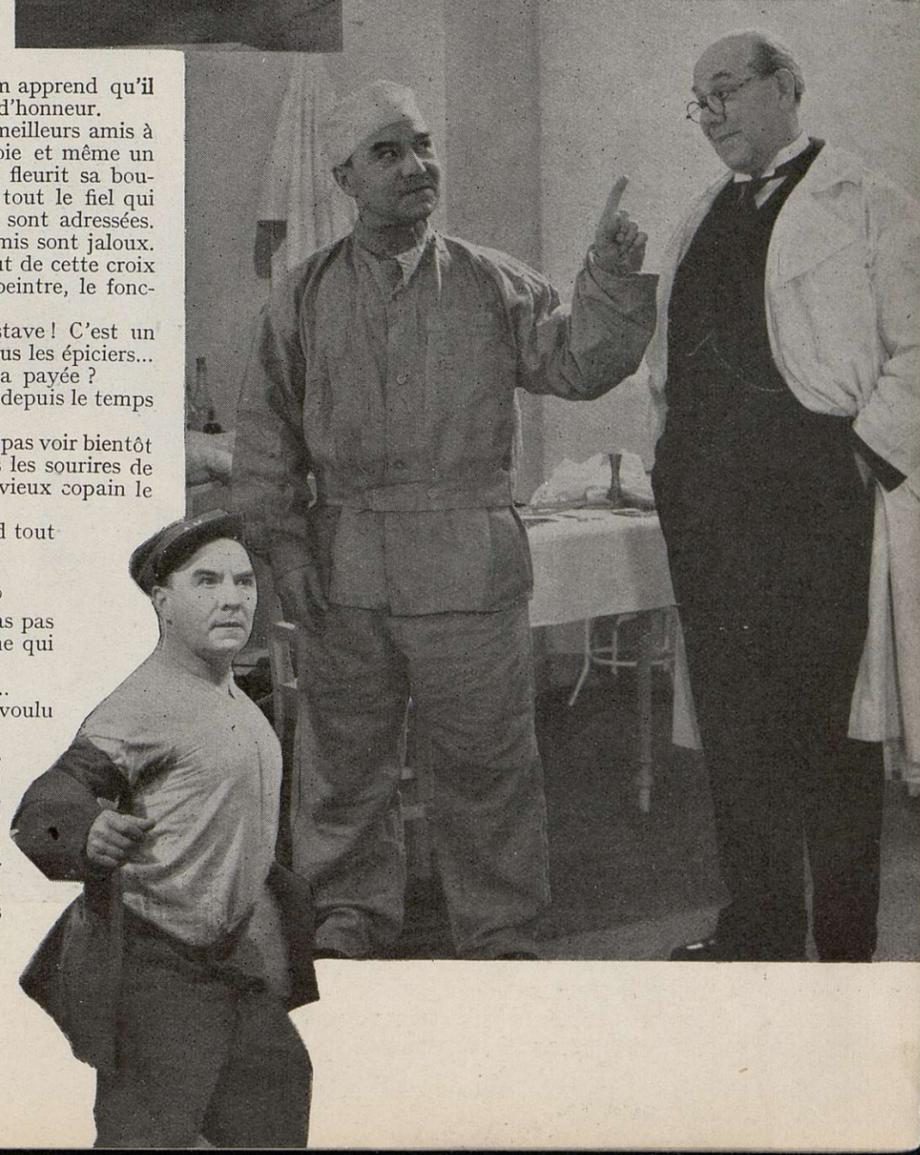
— Ah! ce Gustave! quel veinard tout de même!

Il se rebiffe.  
— Veinard? Pourquoi veinard?

— Écoute, mon vieux, tu ne nieras pas que tu es un veinard. Tu as une usine qui marche toute seule... tu...

— Va, va au bout de ta pensée...  
— Ne te fâche pas, je n'ai pas voulu te vexer...

— Si, si, je vous vois tous depuis un instant, il y a quelque chose qui vous chiffonne. Et la valeur personnelle, qu'est-ce que vous en faites? J'ai gagné de l'argent, j'ai la croix, vous pensez que l'on a tout ça par la force de la vitesse acquise? Eh bien! moi, je vous parie que je suis capable de tout recommencer.



— Vous ne pouvez pas vous habiller comme tout le monde, non ?

— C'est que je ne suis pas tout le monde, moi. Tel que vous me voyez, je suis le père Adam, aussi suis-je dans le costume du père Adam...

Et Gustave de s'esclaffer !

Les gendarmes ont un coup d'œil d'intelligence. Un fou ! Ils sont en présence d'un fou.

Sans discussion, ils l'emmènent à l'infirmerie du dépôt, où, après un interrogatoire, Gustave est enfermé avec une note portant ces mots :

*Idee fixe. Folie des grandeurs.*

Gustave n'a-t-il pas assuré, une fois de plus, et cela le plus sérieusement du monde, qu'il s'appelle Adam et qu'il est décoré de la Légion d'honneur !

Dans sa cellule, où, après une douche froide, il est verrouillé, Gustave pense à lui-même. Il est parti nu, il a déjà un costume, c'est un progrès...

Une visite a lieu le lendemain. C'est un nouveau docteur qui fait une inspection dans l'asile. En compagnie de quelques inoffensifs piqués dont l'un se croit Napoléon, les autres des figures célèbres, Gustave défile.

Qui reconnaît-il ? Son bon ami le docteur, qui est précisément celui qui fait l'inspection !

— Fais-moi sortir de là, mon vieux.

— Mais ton pari ?

— Cela ne compte plus si l'on m'enferme...

— Débrouille-toi, tu es si malin...

(Lire la suite page 46.)

J. HAYCE.



## DANS LES RUES.. ....LA NUIT

VINCENNES, à neuf heures du soir... Solitude et silence ; le bois se repose après le grand tapage de l'Exposition dernière ; la voiture, de ses phares, éclaire des fourrés, des taillis, de jeunes arbres, de beaux marronniers couverts de fleurs. Mais, quel que soit le charme de cette promenade nocturne, il ne s'agit point, ce soir, de s'attarder. Victor Trivas tourne certains extérieurs de *Dans les Rues*, à Charenton pour l'instant, puis à Ivry.

C'est assez pittoresque une troupe qui s'installe pour tourner, et l'on est presque toujours sûr de faire la joie des habitants des régions avoisinantes. Les prises de vues nocturnes d'extérieurs font toujours recette...

Les scènes à réaliser se déroulent devant une villa entourée d'un jardin dont les lilas en fleurs nous envoient leur parfum. On devait tout d'abord tourner sur le trottoir, extérieurement à la maison, puis on a pénétré dans le jardin, gravi les marches du perron, pénétré dans le vestibule, et il ne faut pas désespérer de parvenir ainsi à la chambre à coucher !

Quand nous arrivons, il y a foule ; plus de cent personnes sont groupées pour voir « le cinéma ». Les gens du quartier sont visiblement heureux de cette aubaine : voir tourner... Certains d'entre eux sont debout sur le rebord de pierre d'une grille de jardin. Une jeune ouvrière, tenant encore en mains son sac à déjeuner, est ainsi restée juchée plus d'une heure...

Chacun est là, le travail commence ; il y a les acteurs, Jean-Pierre Aumont, Roger Legris, Paulette Dubost, en l'occurrence ; il y a Trivas et Mathé, les assistants, le photographe, l'administrateur et le chef de production, les nombreuses personnes qui s'intéressent directement au film ; il y a enfin les électriciens, les machinistes, tout le personnel habituel du studio, plus les curieux.

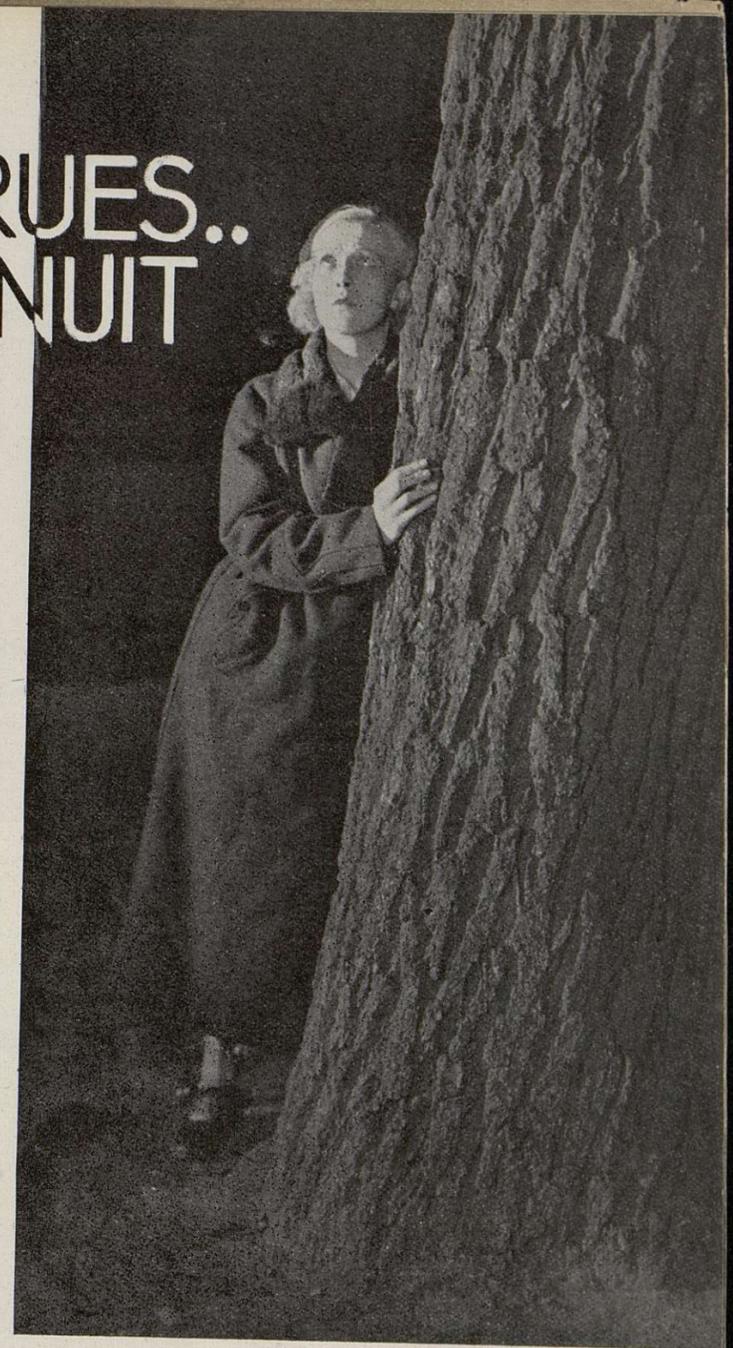
Les groupes électrogènes ronflent fort ; la nuit est douce ; des gouttes de pluie, tièdes, s'écrasent de temps en temps sur chacun. En levant la tête, en effet, devant la zone éclairée violemment par les sunlights, on peut voir qu'il tombe sans cesse une petite pluie fine et moite qui étincelle à la lumière des spots. Les jeunes verdure, éclairées par cette lumière violente, se révèlent de ce vert si merveilleusement frais que prennent les arbres illuminés dans la nuit.

On va tourner... Mouvements, remue-ménage. Trivas donne ses dernières instructions à Jacques (Jean-Pierre Aumont) ; Mathé visse son œil à l'objectif... Le ronronnement monotone des dynamos couvre le bruit des claquettes... on tourne !

La paisible villa de banlieue a maintenant sa façade violemment éclairée en mauve ; des gens sont aux fenêtres... La porte s'entr'ouvre doucement, Jacques dégringole le perron, tirant par la main son camarade, mais, pris d'inquiétude, il lève la tête et aperçoit les gens aux fenêtres ; il hésite un instant, puis, tous deux pris de panique disparaissent dans les buissons... sortent du champ !

On recommence plusieurs fois la scène ; les curieux échantent maintes remarques... Le « service d'ordre » fait du zèle, mais l'ennui, c'est qu'on ignore si les agents qui vous interpellent sont de véritables représentants de l'autorité... ou des figurants !

Sokoloff, qui doit tourner plus tard, vient d'arriver.



Madeleine Ozeray tourne une scène de « Dans les Rues » à la nuit où notre reporter suivit la troupe de V. Trivas.

Des groupes se forment, on bavarde, on plaisante, chacun prend cette nuit de veille avec bonne humeur, car les « gens de cinéma » sont accoutumés à la patience et à l'endurance... Instant de repos et de silence ; la nuit est toujours tiède, lourde d'humidité ; lorsque s'apaise le fracas des dynamos, un grand silence tombe, le silence nocturne du bois tout proche.

Maintenant on tourne une autre scène ; les habitants de la villa sont rentrés chez eux. La prise de vues se fait dans la rue, devant la grille de la maison ; une auto ronfle là-bas et s'avance vers la porte ; c'est Pauline, la fille de la boulangère, qui introduit chez elle Jacques, dont elle est amoureuse ; lui, par contre, paraît froid et lointain...

Le temps passe, sans qu'il paraisse. Et puis, on sait que c'est une affaire de toute la nuit... Étrange travail,



Le petit Pierre Lugan dans le film de V. Trivas : « Dans les Rues », inspiré de J.-H. Rosny aîné.

cette hâte, ces haltes, cette attente quasi perpétuelle, et cependant cette sorte de fièvre qui habite chacun !

Des amateurs photographient les scènes qu'ils voient tourner, se constituant ainsi de pittoresques souvenirs...

Encore un tour le long des propriétés endormies, encore une fois l'éclairage mauve s'embusque et s'accroche à la villa endormie, encore une fois le vert délicat des feuillages... Puis c'est fini, on plie bagage... On regagne les voitures en hâte, on échange des « au revoir » un peu ironiques ; on ne va pas bien loin, en effet !

\*\*

Les rues de Charenton, la nuit... La Seine ; les usines sont devenues de grandes silhouettes fantastiques ; les lumières se reflètent dans l'eau calme. Freins, halte, repos.

\*\*

Il n'y a plus qu'à attendre l'arrivée des autres, la reprise du travail.

On parle, on fume, on écoute de temps en temps ce grand silence nocturne et pesant des banlieues pauvres ; l'avenue fuit, perspective désolée... moins sinistre que le jour, la nuit cachant cet aspect de misères sordides et de vices pour extraire du rude aspect de ces lieux une sorte de violente poésie, forte comme du gros vin. Du vin qu'on boit au « bistro », lieu de rendez-vous de tous, seul éclairé à cette heure, plus que tardive. Le « manger » préparé par les propriétaires pour onze heures a eu le temps de refroidir... ou d'attacher ; il est près d'une heure du matin...

Sur toute la longueur des tables, tous sont rassemblés. Chacun s'attable devant ce qui lui convient, frites, pain et fromage, jambon, vin, bière, fine, café, oranges... D'aucuns ont emporté des provisions qu'ils partagent fraternellement... On se détend un peu ; Sokoloff fait une entrée sensationnelle, revêtu de sa tenue de tous les

jours, entendons-nous, de la tenue du père Schlamp... Il a découvert un jeune minet à la moustache naissante et l'apporte à Blanchar, qui l'installe confortablement dans l'épaisseur de son pardessus ; la petite bête confiante fait ronron, prend des poses... et s'endort, seule à nous donner l'exemple de la raison... Sokoloff est passé aux mains expertes du maquilleur ; Madeleine Ozeray rit, fraîche et gaie, indifférente à l'heure matinale et à l'annonce de Stily : il y a trois numéros à tourner la nuit, trois à l'aube qui est encore loin !

Chacun est prêt ! On va tourner. On sort sur le boulevard désert ; tout le personnel du restaurant-hôtel est là, au grand complet. Même une petite fille qui s'était endormie descend, revêtue d'un manteau passé sur son pyjama de nuit ; sa mère la gronde : « Vilaine, veux-tu remonter mettre tes bas, tu vas prendre froid !... » Mais la petite

fait des manières, tant elle a peur de manquer le spectacle...

Le spectacle, il se prépare devant nos yeux. Sokoloff, pardon le père Schlamp, va trouver Jacques et sa mère pour lui parler de sa fille Rosalie, c'est-à-dire Madeleine Ozeray ; celle-ci l'accompagne jusqu'à proximité de l'hôtel, puis reste là, à attendre anxieuse, tandis que Schlamp, un peu titubant, se dirige vers l'hôtel non sans se retourner pour envoyer à « Rosalie » de petits gestes tendres et confiants d'espoir... Sokoloff mène la scène avec brio, fantaisie, cocasserie... Près de nous, les hôteliers s'en donnent à cœur joie... Il se taille auprès d'eux, à n'en point douter, un franc succès...

Mais on recommence, et le travail continue...

Il est trois heures, quatre heures, cinq heures... Jacques, qui avait été dormir, paraît à son tour. Les groupes se sont peu à peu éclaircis ; les spectateurs, intéressés au film, sont par petits groupes repartis chacun chez soi ; la fillette, vertement secouée par sa mère, a dû regagner son lit ; il n'y a plus maintenant que les seuls « travailleurs » ; cependant, le malaise du petit matin s'insinue en chacun ; on a froid, on a la tête lourde, c'est le moment de se précipiter à nouveau dans le bistro, qui est devenu, en quelques heures, un lieu familier, et de se faire servir — ô Courteline, nous avons pensé à vous et à votre Client Sérieux ! — un gloria... pour relever la fadeur inouïe du café... Le ciel pâlit, verdit, des teintes plates s'étendent, un coq chante ironique dans ce décor usinier de faubourg lépreux. Sous la lumière blafarde du petit-jour, tout le paysage prend un aspect plus lugubre encore.

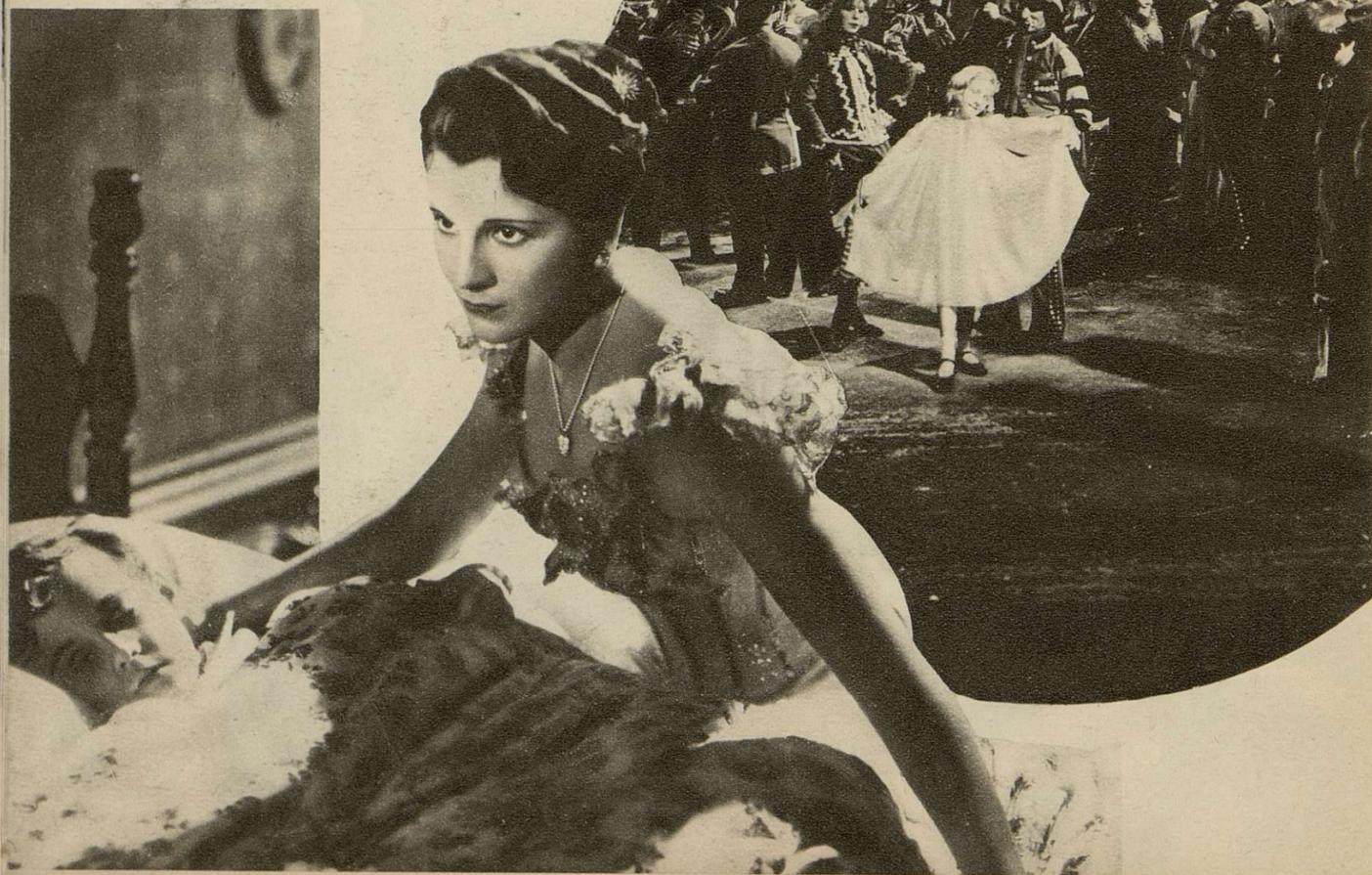
On est courbaturé, moulu, les traits tirés. Mais personne ne grogne. On se groupe pour le départ et, tandis que les premiers tramways commencent à circuler dans l'aube et dans les rues, les gens de cinéma regagnent, pour bien peu d'heures, leurs lits, et un sommeil singulièrement compromis... C'est ainsi que j'ai vu tourner *Dans les Rues*, la nuit !

L. E.



MAE WEST, inoubliable interprète de LADY LOU, un des films les plus discutés de la saison, un des plus remarquables aussi.

# Cavalcade



Cette œuvre saisissante de vérité et profondément humaine a été réalisée par Frank Lloyd pour Fox-Film, d'après le roman de Noël Coward, et sous la direction générale de Winfield Sheehah. Interprétée par **CLIVE BROOK, DIANA WYNYARD, HERBERT MUNDIN, UNA O'CONNOR**, la version originale avec sous-titres français de cette grandiose production remporte un succès considérable en exclusivité à l'Ermitage, « Club des Ursulines ».





---

---

Les deux principaux artistes de CAVALCADE, dont on dit qu'il est « le film d'une génération ». C'est à l'Ermitage, « Club des Ursulines », que passe en exclusivité cette production Fox-Film, dont l'interprétation groupe 150 rôles de second plan et plus de 5.000 figurants.

---

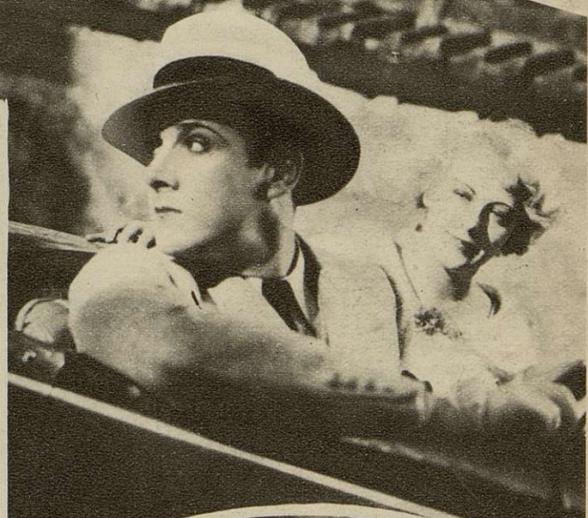
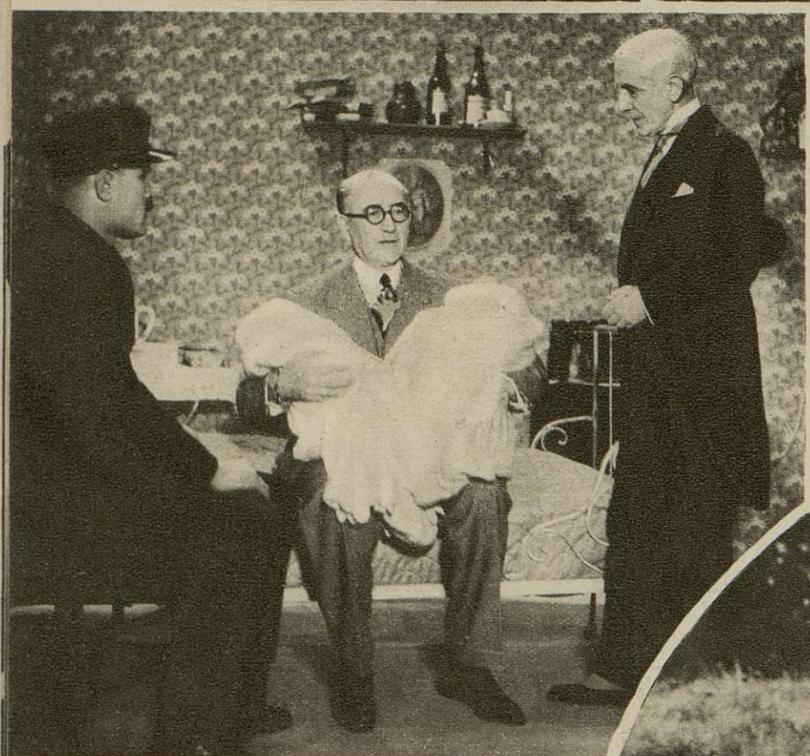
---

# Cavalcade



(Studio Piaz.)  
M<sup>lle</sup> JACQUELINE WEISS, désignée comme « la plus belle blonde de Paris » au cours d'un concours organisé par un de nos confrères et M. G. M. La lutte pour l'obtention du titre fut chaude, car M<sup>lle</sup> JACQUELINE WEISS avait de redoutables concurrentes parisiennes, parmi lesquelles M<sup>lles</sup> CARPINETTY, NADIA CHOUBERSKY, KETTY STUMPF, AYA VALMIRA, WANDA WARREL, PATRICIA WITZ, etc.

# LA FEMME INVISIBLE



Le Colisée projette actuellement en exclusivité cette production Albatros, distribuée par G. F. F. A. et réalisée par Georges Lacombe, d'après un scénario de Jean Guilton. Les interprètes principaux en sont JEAN WEBER, de la Comédie-Française, MADY BERRY, SINOËL et BARON fils, SUZANNE CHRISTY, NADINE PICARD, avec GASTON DUPRAY et MARCEL SIMON.



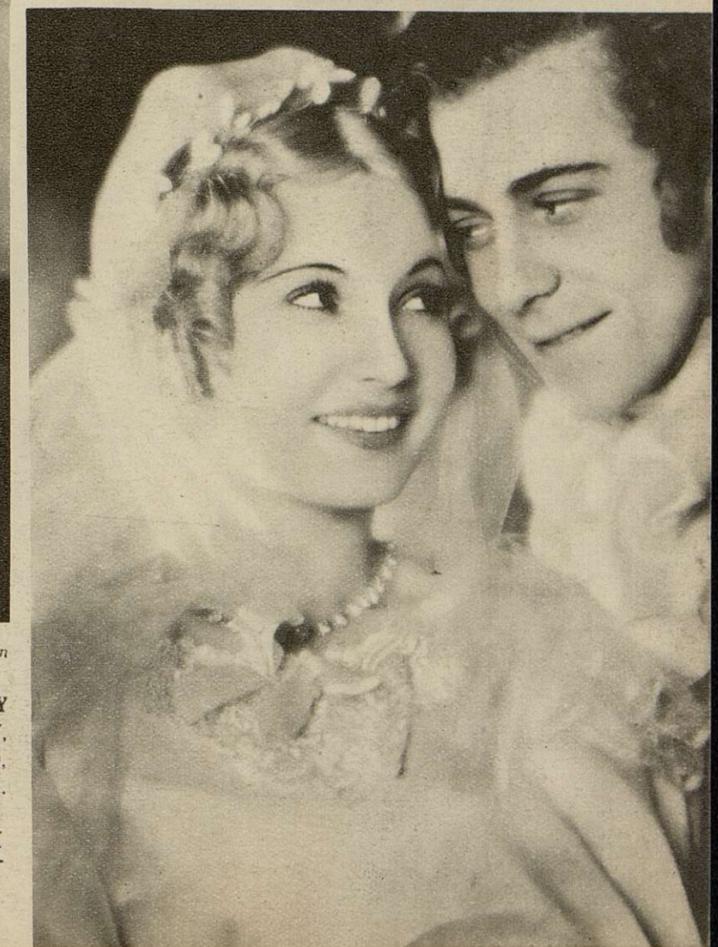
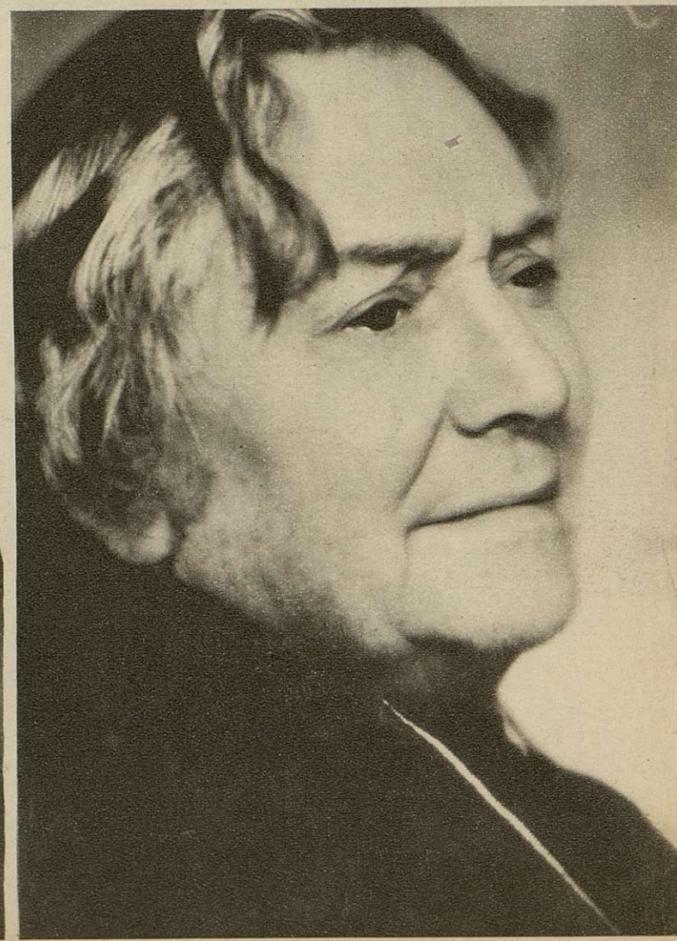
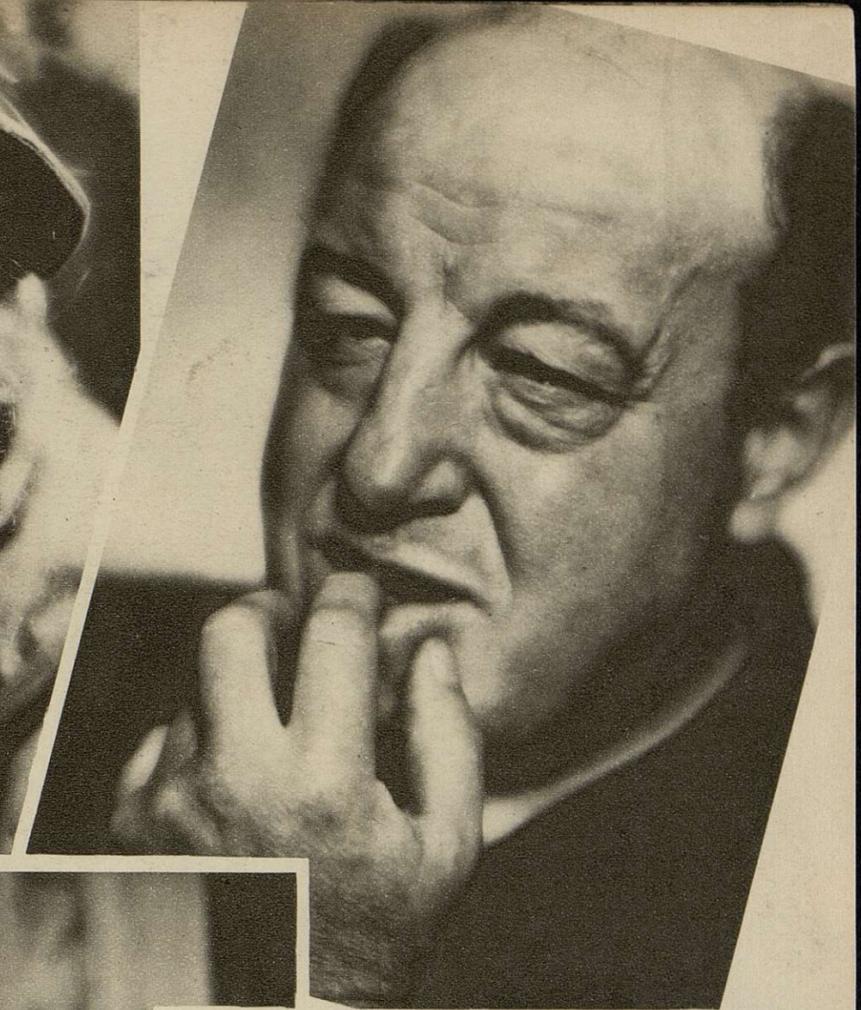
JEAN WEBER, de la Comédie-Française, principal interprète de LA FEMME INVISIBLE.



*Paramount*  
PRESENTE  
UN FILM  
EXTRAORDINAIRE  
**KASPA**  
FILS DE LA BROUSSE  
AVEC  
" L'HOMME LION "  
(BUSTER CRABBE)  
et FRANCES DEE

**B** IEN loin de nos soucis  
et de nos cieux gris,  
un homme sauvage,  
beau comme un Dieu, nous  
entraîne à sa suite aux  
quatre coins du monde...  
Ce film surprenant mar-  
que les débuts à l'écran du  
célèbre champion olympi-  
que Buster CRABBE, et  
nous montre des fauves,  
éléphants, lions, tigres,  
panthères, libérés soudain  
par l'incendie d'un cirque,  
semer l'affolement dans  
une grande ville... Farou-  
che et grandiose opposi-  
tion des forêts tropicales  
et du monde " civilisé " !

# LES MISÉRABLES



Raymond Bernard achève pour Pathé-Natan une grandiose mise à l'écran  
du chef-d'œuvre de Victor Hugo.  
Une vedette pour chaque rôle ! Mais aussi quelle distribution !... **HARRY  
BAUR, CHARLES VANEL, HENRY KRAUSS, MAX DEARLY,  
CHARLES DULLIN...** FLORELLE, MARGUERITE MORENO,  
ORANE DEMAZIS, JOSSELYNE GAËL, GABY TRIQUET, etc...

---

---

---



*Dans Cine-Magazine  
Synthèse  
Jean Gabin*

Aux lecteurs de Cine-Magazine, JEAN GABIN, qui, avec BRIGITTE HELM, tourne actuellement Adieu les beaux jours, a dédié cette photographie.



# LE PETIT ROI



Quelques photographies de ROBERT LYNEN dans le nouveau film de Julien Duvivier, une production de Marcel Vandal et Charles Delac, LE PETIT ROI, inspirée du roman d'A. Lichtenberger. (Pathé Consortium Cinéma, éditeurs.)

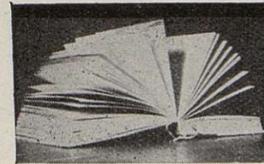


# MITOU OUBLIÉE

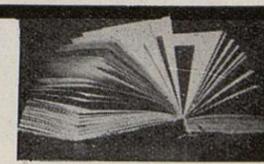
# OUBLIÉE



JACK PAYNE et son célèbre orchestre sont les principaux interprètes de cette production British Dominion, distribuée par les Artistes Associés et que nous verrons prochainement.



## DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN



FÉBRONIE. — MONTS SACRÉS. — LA TRANCHÉE D'EN FACE

Le drame domestique qui fait le sujet de *Fébronie*, le dernier roman de M. Marcel Prévost, a-t-il un intérêt suffisant pour que le lecteur ne s'ennuie jamais en compagnie de ce ménage Lascombes et de sa servante, dont la vie provinciale et monotone s'écoule sans histoires, — si ce n'est celle de l'arrivée d'un chien, — d'un bout du livre à l'autre ?

Il nous paraît d'abord que non, et, si l'auteur n'avait voulu donner, dans son récit, une large place à la description du paysage et du milieu, nous pensons volontiers qu'une nouvelle aurait suffi pour nous dépeindre les sentiments, d'ailleurs assez confus, de ses personnages.

Mais ce qu'il faut nous dire, c'est que, précisément, sans ce paysage, — les Landes, — et sans ce milieu, ses personnages ne seraient certainement pas ce qu'ils sont. Leur personnalité ne saurait être indépendante du cadre où ils vivent.

Comme dans un roman de François Mauriac, dont M. Marcel Prévost semble presque avoir adopté cette fois un des types de héros, nous sommes devant une famille qui fait corps avec sa terre et avec sa maison. Nous dirons plus : qui fait corps avec sa servante, cette étrange Fébronie, si renfermée, qu'au bout de dix-sept ans de service elle est encore une énigme pour ses maîtres.

Pourquoi faut-il que le dévouement avec lequel elle les sert manque à ce point d'abandon qu'ils se demandent encore, après tant d'années, si vraiment elle tient à eux ? Il y a une cause à ce mutisme, et, lorsque cette cause devient perceptible pour le lecteur, avant même qu'elle ne le soit pour le ménage Lascombes, c'est là que commence le drame.

Fébronie, qui fut toujours une déshéritée du cœur, en ce sens qu'elle n'a jamais connu l'amour ou ce qui y ressemble, a voué à sa maîtresse une affection exclusive et un peu trouble qui ne se révèle que lorsque le couple, momentanément désuni par sa faute et à sa grande joie, se réconcilie pour goûter une nouvelle lune de miel au seuil de la vieillesse.

Elle ne pourra supporter pareil spectacle et préférera quitter la maison en emmenant le fameux petit chien, Mitou, quatrième acteur du drame, auquel M. Marcel Prévost a consacré des pages charmantes.

Mais Mitou ne voudra pas rester avec Fébronie, et il reviendra seul dans la maison qu'elle a désertée en emportant son lourd et torturant secret.

Tel est non pas le sujet de *Fébronie*,

car il manque à ce rapide raccourci l'atmosphère silencieuse de la maison de Tulens que M. Marcel Prévost excelle à nous dépeindre, mais un aperçu du conflit intime qui s'y déroule. L'auteur des *Demi-Vierges* nous y montre une forme nouvelle de son talent, qu'il sait plier aux exigences des sujets les plus divers et n'hésite pas à mettre au service de l'âme, à la fois complexe et rudimentaire, d'une Fébronie.

\*\*\*

La promenade à travers la France que nous fait faire M. Mabile de Poncheville, dans son dernier ouvrage : *Monts sacrés* (Renaissance du Livre) est un merveilleux film documentaire qui nous permet d'embrasser d'un seul regard les plus célèbres éminences de notre sol.

Arrêtons-nous donc un instant sur ces Monts sacrés que Barrès avait déjà nommés « les autels de l'Histoire » et cherchons-y, au souvenir de notre passé héroïque et glorieux, l'âme la plus pure de notre race.

Ce sont d'abord les monts de Paris : voici la montagne Sainte-Geneviève ayant à son faite le temple où dorment les grands morts, et voici Montmartre, vaisseau géant et protecteur.

Voici Gergovie, Alésia, Clermont, les monts de l'ancienne Gaule. Voici l'Acropole du Puy, la colline de Fourvières, les coteaux du Mâconnais que Lamartine aime, Sainte-Odile, les monts de Meuse, la montagne de Reims.

Voici Laon, juché sur son piédestal, et voici enfin Cassel et Lorette, monts d'Artois et monts de Flandre, oasis glorieuses, dont le sol labouré par la mitraille a oublié l'harmonieux dessin de son passé.

Toute la France est là, tour à tour heureuse ou meurtrie, mais vivante, toujours, et nous la sentons palpiter en nous à ces évocations.

\*\*\*

Les derniers chapitres du livre de M. Mabile de Poncheville soulèvent une fois de plus l'éternel problème de la guerre et de la paix et nous conduisent tout naturellement à vous parler de *La Tranchée d'en face*, de M. André Gervais, l'éminent auteur de *Heureux ceux qui sont morts...*

Nous voyons presque chaque semaine, dans les films d'actualités, défiler sur nos écrans, au pas de parade, drapeaux déployés, des cortèges d'Allemands dans lesquels les hommes « de

la génération du feu » sont mêlés à des jeunes gens.

Qu'est-ce, au juste, que ces associations ? Existe-t-il un « esprit combattant » chez les anciens combattants allemands ? Ceux-ci exercent-ils une action sur leur gouvernement et sur la formation de la jeunesse ? Leur état d'esprit constitue-t-il un espoir pour la paix de l'Europe, et les anciens combattants français peuvent-ils collaborer avec eux dans ce but ?

Telles sont les questions que M. André Gervais, écrivain de grand mérite et militant apprécié des milieux combattants français, a cherché à résoudre par une minutieuse enquête qui lui a fait parcourir le Reich tout entier.

Ces associations se répartissent en deux groupes nettement séparés. D'un côté, celles des mutilés, veuves et orphelins, placées spécialement sur le terrain des revendications matérielles ; de l'autre, celles des anciens combattants, sans droits ni avantages particuliers, répartis dans les ligues civiques à caractère politique de tendances opposées, tels la Bannière d'Empire, association républicaine, le Casque d'Acier, orienté à droite, etc...

Tous les combattants allemands ont certainement conservé l'horreur de la guerre, mais personne ne s'est préoccupé de l'inspirer à la jeunesse, ni de lui montrer la nécessité d'une entente internationale pour la paix. On lui apprend, de la guerre, le côté sportif et les traits glorieux. Toutes ces associations, celles de droite comme celles de gauche, nient la responsabilité de l'Allemagne, veulent l'abolition du traité de Versailles, exaltent l'orgueil national, détournent du passé les regards des jeunes, l'orientent vers un avenir où l'Allemagne verrait la fin de ses maux.

Pour assurer la liberté de leurs réunions, être maîtresses de la rue, ces associations se sont disciplinées, organisées militairement. Ce sont elles que nous voyons défiler sur l'écran.

M. André Gervais pense que le souvenir des souffrances, des misères et des deuils est encore assez vivace pour qu'une collaboration internationale pacifique puisse s'ébaucher avec les organisations de gauche, peut-être même avec le Casque d'Acier. Mais elle ne serait possible que dans une Allemagne pourvue d'un gouvernement constitutionnel. Or, la dictature hitlérienne qui traque les organisations républicaines et vient de confisquer leurs fonds n'est guère de nature à favoriser cette collaboration.

JACQUES SEMPRÉ.

# LA CHAIR ET L'ESPRIT

J'ai toujours considéré une œuvre littéraire comme une créature vivante, faite de chair et d'esprit.

La *chair*, c'est la forme, que certains veulent légère, gracieuse, aérienne, d'autres robuste, vigoureuse, directe, d'autres encore enveloppante, suggestive, voilée. C'est aussi le milieu, le cadre, le décor dans lesquels l'auteur situe son sujet. C'est, enfin, l'apparence de ses personnages, leur taille, leur âge, leur poids, leur couleur, leur physique en un mot et, si vous voulez, toutes leurs habitudes qui ne sont que des habitudes et non le résultat d'un raisonnement ou d'un travail de leur intelligence.

L'*esprit*, c'est cette chose impalpable qui constitue l'âme de ces mêmes personnages et qui est issue du cerveau de l'auteur, — parfois même de son cœur. C'est dire que c'est ce à quoi il tient le plus, de beaucoup, et qu'il considère comme l'essence même de son œuvre.

Pour la chair, c'est le monde qui lui a servi de modèle. Il n'a eu qu'à regarder, choisir, ordonner, composer. L'apport lui est venu de l'extérieur.

Pour le reste, — l'esprit, — c'est un peu, ou beaucoup de lui-même qu'il a dû arracher à sa propre substance pour en doter ses héros et même ses personnages secondaires. Non pas qu'il ait essayé de les créer tous à son image ; mais ce qu'il leur a donné a cependant un rapport si direct avec ce qu'il a tour à tour rêvé, redouté, désiré, admiré, haï, méprisé, senti, compris en somme, que ses personnages ne peuvent être ainsi que parce que lui-même est lui et non un autre.

Une véritable intimité, une sorte de commerce sympathique existe entre un écrivain et ses personnages. Nul ne saurait le soupçonner, et pourtant il en résulte un sentiment qui pourrait bien s'appeler de l'amour, ou de la haine, jamais de l'indifférence en tout cas. Il se traduit par un attachement indestructible.

Façonnées par ses soins, pendant de longs soirs de veille, comme un marbre qui passe de la matière morte à une forme d'art vivant sous le ciseau du sculpteur, ces âmes nées de sa pensée lui appartiennent comme un enfant né de sa chair.

Il les a voulues définitives et il leur a donné un contour déterminé parce que toute œuvre d'art, pour être intelligible, a besoin d'être figée dans cette immobilité qui sait rester vivante lorsqu'un souffle de génie l'a effleurée.

Nos metteurs en scène pensent-ils bien à tout cela lorsque leur est livrée, — chair et esprit, — l'œuvre, roman ou pièce, qu'ils doivent adapter à l'écran ?

Pas assez, si l'on en juge par le mécontentement de bien des auteurs devant leurs enfants habillés de neuf et presque méconnaissables après leur passage au studio.

Vous me direz que rien ne les forçait à les y envoyer.

Certes, mais, si nous laissons de côté les questions d'intérêt qui, je veux bien le croire, ne sont pas les seules à guider la collaboration des auteurs et des metteurs en scène, il faut reconnaître que le cinéma, — tant qu'il n'aura pas des écrivains à lui, ce qui serait infiniment préférable, j'ai dit maintes fois mon opinion à ce sujet, — le cinéma a encore tout à gagner en empruntant ses scénarios à ce que la littérature compte de plus noble, de plus original ou de plus coloré.

A condition toutefois, — même s'il est nécessaire qu'il pétrisse de ses mains la chair qui lui est offerte, pour des besoins techniques que l'on ne soupçonne pas, — qu'il s'ingénie à garder intact l'esprit, c'est-à-dire l'âme intangible des personnages, cette âme que l'on ne saurait toucher sans changer entièrement, ou tout au moins dans une mesure importante, le sens de l'œuvre.

Aussi éclairés que soient nos cinéastes et malgré leur bonne foi dans l'assurance qu'ils donnent aux auteurs de ne pas défigurer leurs œuvres, il leur est bien difficile de faire autrement. Or, ce que l'œuvre a perdu, le film ne l'a pas gagné, car il aurait été aussi bien, beaucoup mieux sans doute, s'il avait conservé aux personnages leur individualité propre, leur manière de voir, de penser, de sentir.

En regardant la vérité en face, un metteur en scène peut-il, sans s'égarer, prendre seul la responsabilité d'animer et de faire vivre les figures d'un roman qu'il n'a pas conçu ?

Non. Et cela aussi génial qu'il soit, justement parce qu'il n'a pas conçu le roman et que les ressorts secrets qui jouent dans la conscience des héros lui échappent en partie. Il ajoute son inspiration à celle de l'auteur, et, comme elle n'est pas de la même veine, la film est hybride et généralement mauvais.

J'eus l'occasion de voir dernièrement *La Voie sans disque*, que Léon Poirier a tiré d'un roman, du meilleur roman d'André Armandy. Léon Poirier est un grand cinéaste et André Armandy un grand romancier. Il semblait que de leur rencontre eût dû naître un excellent film, d'autant plus que le roman d'Armandy se prêtait d'une façon exceptionnelle à une adaptation à l'écran.

Le résultat en est, au contraire, décevant, et le choix seul des interprètes, sans doute excellents dans les rôles qui leur conviennent, prouve qu'il n'a pas été tenu assez compte de l'*esprit* dont je parlais tout à l'heure.

Certes la chair est belle, le décor éthiopien, la collaboration indigène, la somptueuse demeure d'Addis-Abéba, et la voie, interminable, monotone et photogénique. Mais il manque l'âme. De belles images n'ont jamais suffi pour faire un beau film, et c'est ce que pensent Henry Bernstein, Pierre Wolff, Clément Vautel, dont Antoine parlait dernièrement, dans un grand quotidien, à propos de la querelle les auteurs et des metteurs en scène. C'est ce que pense aussi André Armandy qui a vu son Carlier et sa Dinah de *La Voie sans disque* perdre sous les feux des sunlights de leur vigueur et, disons-le encore une fois, de leur âme.

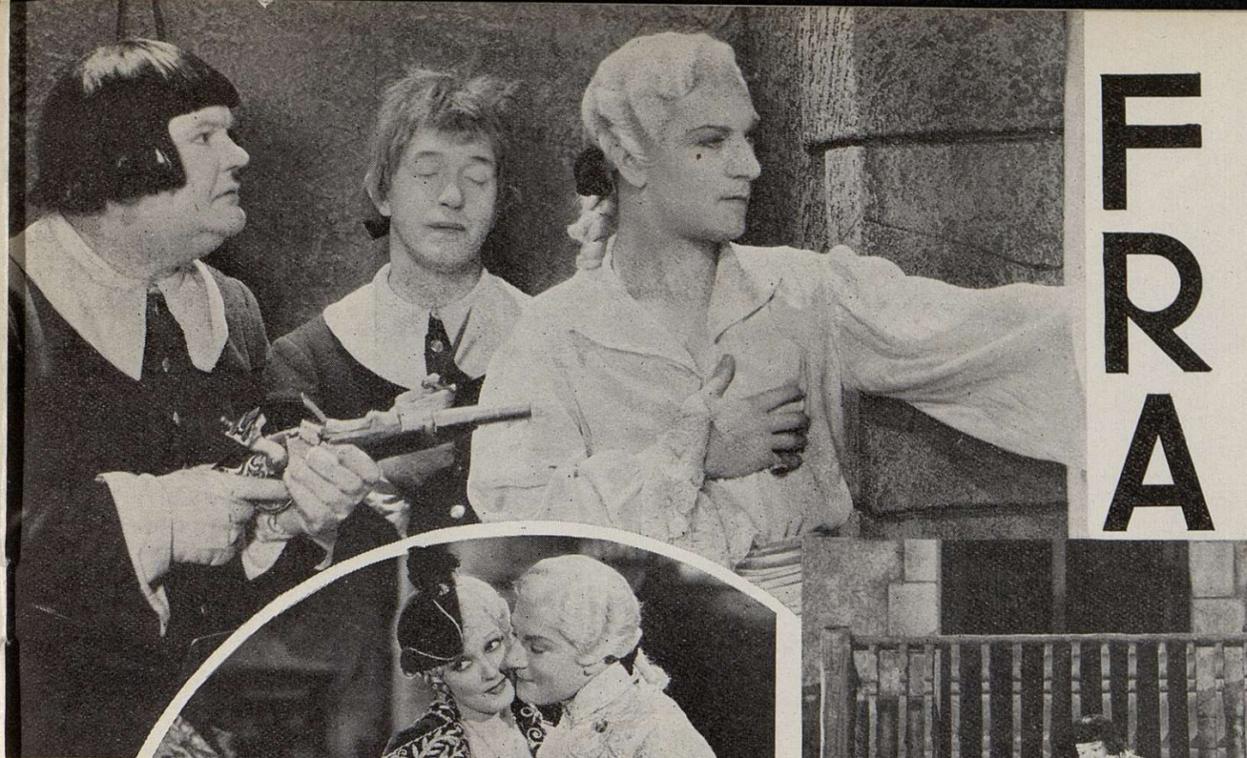
Il est dommage, — est-ce vraiment si difficile ? — qu'une collaboration étroite et fructueuse ne puisse exister entre l'auteur du scénario et le metteur en scène.

— Encore une voix de plus à écouter ! dira celui-ci.

Mais oui, et non la moins importante, car le romancier connaît, lui aussi, les goûts du public. Il a même campé ses personnages dans le seul but de lui plaire.

Si c'est un auteur à succès, sa voix a d'autant plus de valeur, et je crois que ce serait bien servir le cinéma, si attaqué sur tous ses fronts, que d'essayer loyalement d'en tenir compte.

JACQUES SEMPRÉ.



F  
R  
A

D  
I  
A  
V  
O  
L  
O

Le fameux opéra-comique d'Auber, FRA DIAVOLO, a été transposé à l'écran par Hal Roach, et ce pour la plus grande joie du public du Madeleine-Cinéma, qui ne se lasse pas d'applaudir la fantaisie comique de l'irrésistible couple LAUREL et HARDY. Ces deux inimitables artistes ont, dans cette production M.G.M., deux partenaires de choix : le grand chanteur DENNIS KING et la sculpturale THELMA TODD.



**A** QUOI peut bien servir une banque si tous les guichets en sont fermés et si jamais un client n'en franchit le seuil ?

C'est bien ce que se demande Paul, secrétaire et unique employé de celle-ci, tandis qu'il effectue, en bâillant, ses heures de présence dans des locaux vides et désaffectés.

Saint-Berneville est un patelin comme les autres et qui, comme tous ses congénères de France, a ses bourgeois et ses paysans, donc son maire, sa banque, sa promenade, ses potins, ses jalousies, son ennui.

Saint-Berneville, a en plus de tout cela, — et ce n'est pas, non plus, une originalité, — *la crise*, la crise qui fait que chacun garde chez

# PAS BESOIN D'ARGENT

soi son argent, comme au temps du bas de laine.

Encore faut-il avoir de l'argent pour le garder ! Or, ce n'est pas le cas de tous les habitants de Saint-Berneville ! Mais le résultat est le même pour la banque, où Paul est employé et qui répond au nom de : « Crédit Bernevillois ».

Pas un client, pas une lettre à taper ! L'énorme coffre-fort qui grince lorsqu'on en fait se mouvoir les lourdes portes n'abrite, en fait de richesses, que... le déjeuner du secrétaire !

Le patron de Paul, le Directeur, a connu d'autres temps, avant celui des vaches maigres, si l'on en juge par son petit air de sécurité satisfaite. Mais il faudrait lui infliger la torture plutôt que de lui faire avouer que ses capitaux sont en Suisse...

Les derniers clients du Crédit Bernevillois furent les Peyronnet. On pourrait même dire qu'ils le sont toujours, puisque leur compte n'est pas réglé et qu'ils sont encore débiteurs de quelques milliers de francs.

C'est que les Peyronnet sont loin d'être dans une situation prospère. Ils s'acheminent même tout tranquillement vers la ruine.

Pourtant ne dit-on pas que Mme Peyronnet a un oncle à Chicago, un authentique « oncle d'Amérique », qui doit faire des Peyronnet et de leur fille ses héritiers et maintient par sa seule existence le peu de crédit accordé encore à la famille en difficulté ?

Mais, cet oncle millionnaire, on en parle toujours et on ne le voit jamais.

— Nous paierons, quand notre oncle sera revenu ! Telle est la phrase que l'on entend dire toujours par Mme Peyronnet ou par la charmante Kathe, sa fille, qui a dix-huit ans.

Et l'on en arrive à croire que cet oncle est un mythe... Or, un beau jour, voici que les Peyronnet reçoivent du Havre une dépêche annonçant son arrivée !

Oui, Désiré Lecomtois (c'est son nom) a décidé de revenir finir ses jours à Saint-Berneville, son pays natal !

Comment les Peyronnet vont-ils faire pour bien le recevoir ? Il ne leur reste presque pas d'argent dans la maison, et Mme Peyronnet a dû mettre au clou le pardessus neuf de son mari pour inviter dernièrement les Untel.

Il n'y a pas à dire ! Un oncle millionnaire ne se reçoit pas comme n'importe qui, et les Peyronnet décident de demander encore à la banque une somme de trois mille francs pour pouvoir faire les premiers frais.

— Après, vous pensez bien, lorsque notre oncle sera là !

— Avez-vous trois mille francs, Paul ? questionne le directeur saisi de la demande des Peyronnet.

— Trois mille francs d'argent ? de vrai argent ?

— Eh bien ! oui, trois mille francs, quoi.

— Non, mais je veux dire de l'argent qui ne soit ni une action, ni un effet, ni une traite ?

— Justement, de l'argent liquide.

— Ça, c'est excessivement difficile, monsieur le directeur.

La banque ne possède pas, bien entendu, une chose aussi rare. Des papiers ? tant qu'on voudra ! Des actions de cette Société de Pétrole qui a fait dernièrement faillite aux environs de Saint-Berneville ? Tant qu'on voudra aussi. Mais de l'argent !

Le directeur ne veut pas avancer ses propres deniers. Qu'à cela ne tienne ! C'est Paul qui, lui, risquera sur la tête de l'oncle ses seules économies, trois mille francs.

Mais à condition qu'il organise la réception et contrôle les dépenses.

Et il va annoncer aux Peyronnet que le crédit leur est ouvert. Il leur apporte des fleurs, des vins, des gâteaux, examine des pieds à la tête Peyronnet, qu'il trouve trop mal habillé, fait changer de robe à Kathe, qui s'insurge et se met immédiatement à le détester, demande assez

brutalement à la bonne d'aller se recoiffer. Il examine le mobilier, les tableaux et remplace un Du Guesclin — qui n'est pas de la famille — par un grand portrait de bébé qu'il a apporté.

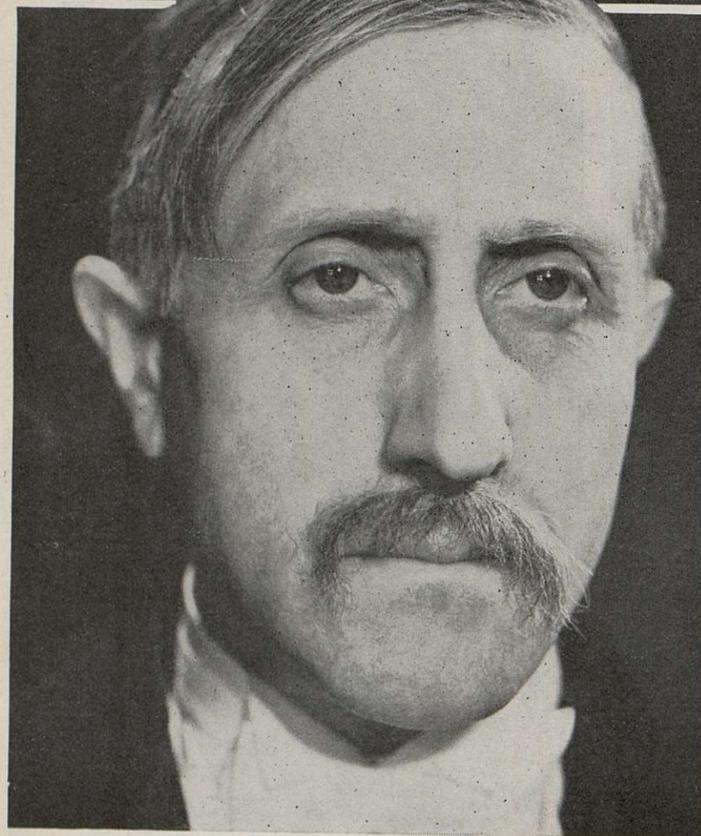
— Qu'est-ce que c'est que ça ? disent en chœur les Peyronnet abasourdis.

— Mais c'est votre oncle ! répond Paul imperturbable.

— Cela n'a jamais été notre oncle...

— Taisez-vous, coupe Paul, à cet âge tous les hommes se ressemblent. Il faut montrer à votre oncle que vous avez gardé un souvenir de lui. Il ne peut pas contrôler.

Quel organisateur que ce Paul ! Il distribue maintenant du chewing-gum à chacun et, en route pour la



PERSONNAGES :

- Paul..... CLAUDE DAUPHIN.
- Kathe ..... LISETTE LANVIN.
- Mme Peyronnet..... JEANNE LION.
- Le banquier..... GASTON MAUGER.
- M. Peyronnet..... ALEX BERNARD.
- L'oncle d'Amérique..... GABAROCHE.

Réalisation de J. PAULIN.

la gare, dans une auto louée où l'on plante le drapeau américain !

Hélas ! à l'arrivée du train, le seul voyageur élégant n'est pas Désiré Lecomtois, et il faut déchanter. On revient à pied à la maison.

Paul commence à croire que la dépêche annonçant l'arrivée de l'oncle d'Amérique est une mystification, et il s'apprête à remporter son vin, ses fleurs, ses gâteaux et son bébé, lorsque la bonne annonce un visiteur.

C'est Désiré Lecomtois que l'on avait manqué à la gare.

— Oh ! mon cher oncle ! Mon cher petit oncle !

On l'entoure, on l'embrasse, on le câline. On se reconnaît « après si longtemps ».

Le portrait fait sensation. L'oncle pleure d'émotion. C'est touchant.

Paul est immédiatement pris par lui pour le fiancé de Kathe. On n'ose le détromper. On ne contredit pas un oncle d'Amérique. Mais Kathe se venge par une bonne gifle à Paul à la première occasion.

Les effusions terminées, il faut bien commencer par poser quelques questions à Désiré Lecomtois sur l'état de sa fortune.

Au mot de « capital », il reste bouche bée. Le mot « actions » ne lui dit pas grand-chose de plus...

Il faut convenir enfin que Désiré Lecomtois a végété pendant trente ans à Chicago et qu'il revient en France, une fois son voyage payé, avec pour toute fortune une pièce de 10 dollars, pliée dans du papier de soie !

— Mais qui a pu vous dire, enfin, que j'étais millionnaire ? Qui ? dit-il, les larmes aux yeux, devant le désespoir de sa famille.

Car, s'il n'a pas d'argent, Désiré Lecomtois est surtout un très brave homme, un peu borné même et facilement ahuri.

Paul demeure perplexe... Tout cela pour rien. Une partie de ses trois mille francs perdus...

Sur ces entrefaites arrive le directeur de la banque, qui vient faire la connaissance du millionnaire.

Paul lui raconte l'histoire, mais le banquier ne semble pas abattu.

« Cet oncle, en somme, est aux yeux de tous un millionnaire. Pas besoin de voir l'argent. Il suffit de le sentir. »

Il n'en faut pas plus à Paul pour reprendre courage. Il arrivera coûte que coûte à ce que cet oncle d'Amérique apporte la prospérité au pays qui l'a vu naître.

Pas besoin d'argent !

Il s'agit d'organiser le crédit. L'argent viendra après.

D'abord on va réunir toutes les valises et les malles des Peyronnet et conduire Désiré Lecomtois dans le meilleur hôtel, où on lui retiendra la plus belle appartement. On le fera passer pour le président d'une compagnie américaine de pétroles, et on l'entourera de tous les égards auxquels a droit un haut personnage.

Pour inspirer confiance, il faut d'abord frapper un grand coup, et Paul oblige Désiré Lecomtois à donner au groom sa pièce de dix dollars comme pourboire.

« Pensez donc ! un homme qui donne 250 francs de pourboire à un gosse ! »

Sur le simple nom de Désiré Lecomtois les affaires reprennent à Saint-Berneville. Le Crédit Bernevillois rouvre ses portes. La Société de Pétrole des environs, qui avait fait faillite, se renfloue. Paul s'en fait nommer directeur général et Lecomtois président. Les capitaux affluent. Le pays reprend confiance. Une prospérité inconnue jusqu'alors dans la région fait suite au marasme des dernières années. Plus de chômage !

Il n'y a jamais eu de pétrole dans les puits de la région ? Qu'à cela ne tienne ! On en fera venir de Russie et on le raffinera.

Cependant, Désiré a des scrupules. On est obligé d'ailleurs de le séquestrer, ou peu s'en faut, si l'on ne veut pas qu'il fasse de gaffes. Ce bruit autour de sa personne lui pèse. Il voudrait partir.

Paul le sait, et il ne veut pas qu'il ait jamais un sou dans sa poche.

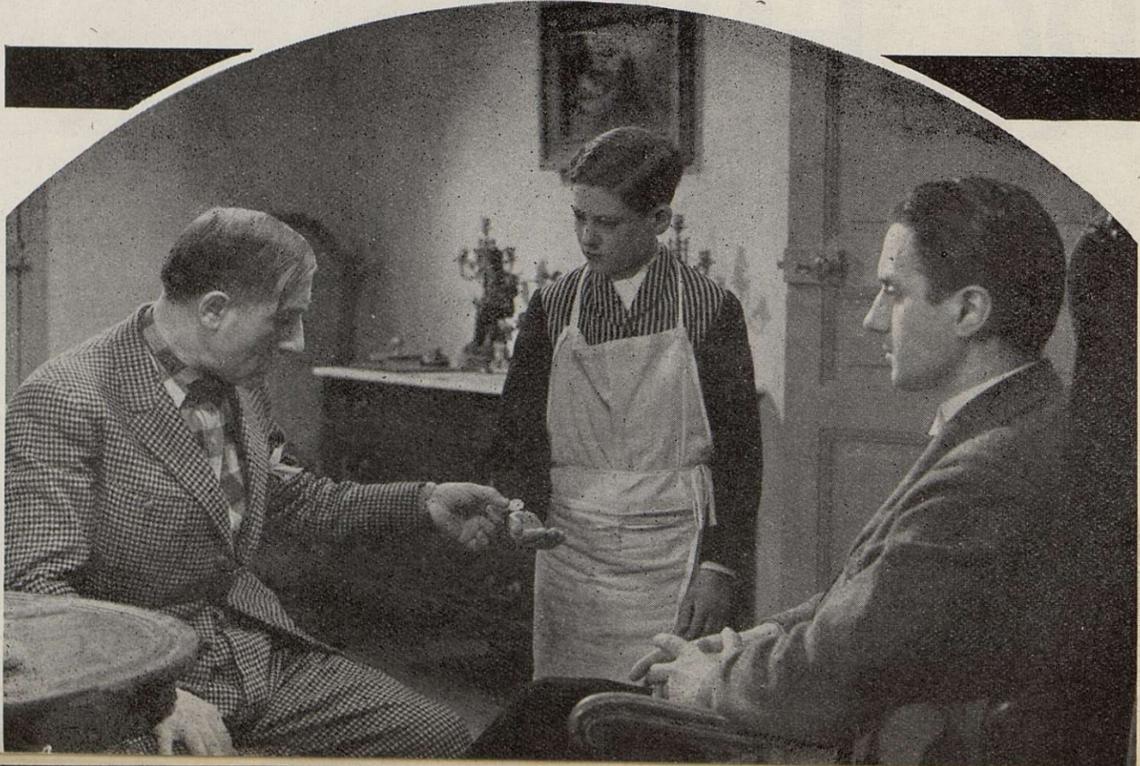
Désiré Lecomtois, c'est comme l'encaisse or de la Banque de France. On ne la voit jamais et on la garde jalousement. Mais on sait qu'elle est là et ce qu'elle vaut.

Paul se révèle homme d'affaires exceptionnel et fait preuve d'une activité inlassable. Il dirige un nombreux personnel, et c'est, après Lecomtois, la plus grande personnalité du pays.

Le temps qu'il doit consacrer à sa pseudo-fiancée, qui paraît toujours l'exécuter, est du temps perdu pour ses affaires. Il lui annonce donc qu'il a décidé de l'épouser au plus vite. Mariage blanc bien entendu, et qui fait partie de la grande mise en scène. Quand les circonstances le permettront, chacun reprendra sa liberté...

JEAN VALDOIS

(Lire la suite page 47.)

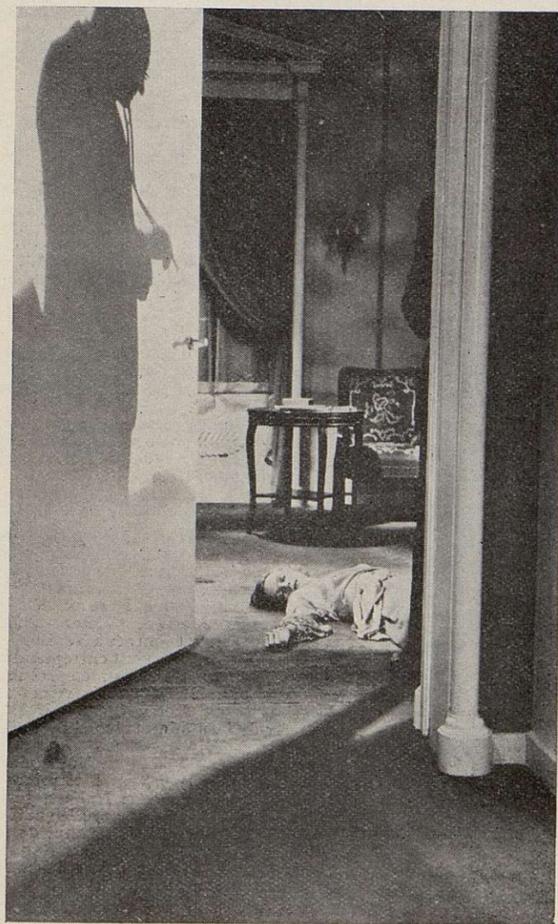


EN MARGE DE « NON COUPABLE »

## LA RÉNOVATION DU FILM POLICIER

Il est en Amérique un curieux petit appareil grâce auquel le moins imaginaire des hommes parvient à mettre au point des quantités presque industrielles de scénarii. Une roulette de carton, des chiffres, des tables de situations et de personnages suffisent. Je suis persuadé que, si le sujet ainsi fabriqué est du genre policier, il ne peut l'être que suivant l'orthodoxie rigoureuse de cette matière.

Edgar Wallace, Conan Doyle, Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Georges Simenon d'une part, et tous ceux, — ils sont innombrables, — que le genre tenta à l'écran, respectèrent la convention antique qui consiste à mener une action extrêmement serrée, à laisser suspecter chacun des personnages, pour finalement démasquer magnifiquement le coupable.



Victor Mac Laglen entouré d'Edmund Lowe et d'Adrienne Ames dans « Non coupable ».

Et voici soudain *Non coupable*, que Paramount présente en même temps que *Lady Lou*, *If I had a Million* et *Trouble in Paradise*, beau signe d'éclectisme... Cela débute par un crime et vous connaissez la victime.

Qui est l'assassin ? demandez-vous. Parmi combien de comparses nous faut-il le rechercher ? Non ! L'assassin est là, devant vos yeux. C'est le propre mari de la victime, c'est le docteur Ernest Tindal, et admirez avec quelles précautions il exécute son crime, combien il prend soin des détails.

On va l'arrêter, et alors de quoi sera fait le film ?

Du tout ! Et combien il devient passionnant de voir dans quelles circonstances, prévues par le criminel, l'assassinat sera découvert, comment la police s'égarrera sur ses pistes, comment un fatal concours de circonstances dressera un faisceau de preuves accablantes contre un certain Frank Marsh qui est condamné à mort.

Sa culpabilité est formelle, ne saurait faire l'ombre d'un doute, et qui hurlera à ces juges qu'ils se trompent, que cet homme est innocent, victime de la plus abominable machination ? Qui, sinon le spectateur qui dans son émotion peut parfois, mais en vain, se laisser ainsi transporter !

Et voyez maintenant le reporter Kirk qui, pour les beaux yeux de Vera, sœur du condamné, parviendra par mille ruses et hypothèses, qui confondraient Rouletabille lui-même, à faire avouer son crime au docteur qui s'empoisonne.

Film policier, film de mystère où n'existent ni intrigue policière, ni faits mystérieux ! Voilà qui ne peut manquer de surprendre, mais quelle science a dû prodiguer Erle Kenton, auteur de ce tour de force, avec la complicité d'Edmund Lowe, Victor Mac Laglen, Richard Arlen, Adrienne Ames et Ralph Ince. Je le répète, l'émotion est si savamment dosée, les réactions si fébrilement attendues, qu'à tout instant on voudrait se dresser et clamer la vérité à ceux qui ne peuvent honnêtement la méconnaître.

Certains films ont pu faire « vivre » les spectateurs. *Non coupable*, rénovation du film policier, les pousse à l'action !

MICHEL PRIVAT.

Une des premières scènes de « Non coupable ».

## ÉCHOS ET INFORMATIONS

### Sous le signe de N.-D.-de-la-Garde.

« Au cours d'une récente « visite de presse » au studio, un communiqué fut distribué qui débutait en ces termes :  
 « En ce moment, les studios Braunberger-Richebé, à Billancourt, sont placés sous la protection de Notre-Dame-de-la-Garde, puisqu'une troupe de Marseillais y a débarqué pour tourner un film du Midi : *Au Pays du Soleil*. »

Mais un malin hasard voulut que le décor planté ce jour-là fût précisément celui d'une rue..., sur laquelle nous ferons toutes réserves, de Marseille !

Nous autres, on veut bien ! Mais, funérais, Notre-Dame-de-la-Garde a dû être assez vexée !

### Importance !!

Il fut un temps où une petite débutante accablait les revues cinématographiques de photographies, participait aux concours de beauté, remerciait de mille charmants sourires la publication d'un cliché de sa jolie frimousse...

Puis vint la chance, en l'occurrence Hollywood, où on ne s'attache guère à l'esprit si l'on sait exhiber des jambes parfaites, faire preuve d'une élégance extravagante et dédaigner ses anciens amis.

Mais laissons Hollywood à sa place et revenons sous le ciel plus clément de Paris... Vacances... Et oublions la petite histoire ci-dessus pour goûter l'anecdote qui suit :

Un collaborateur d'un important journal cinématographique rendait récemment visite à la star (!) Lily D...ta, porteur d'une lettre d'introduction sur papier en tête de son journal et signée du directeur, ancien camarade de l'artiste (?) en question.

Signée... ou presque, puisqu'une griffe y avait été apposée.

Cela ne suffit pas à la vedette (!!!) :

— Il me faut une signature lisible,

pour accepter de vous recevoir. Adieu, monsieur.

Serait-ce parce qu'on l'a contrainte aux U. S. A. à exhiber sa charmante chute de reins que la petite girl d'hier se croit autorisée à nous montrer sa... vraie figure ?

### Poésie... Poésie !!

Un de nos confrères méridionaux, qui a la chance de pouvoir apprécier pleinement les heureux effets de Phoebus, publie cet acrostiche qui constitue sans doute une curiosité cinématographique dont le moins que l'on puisse dire est qu'il nous inquiète quelque peu :

Certaine pythionise, un jour de grand orage,  
 Illuminant ses yeux d'une étrange clarté,  
 Nomma, dans son oracle, un jeune enfant très sage  
 Et, fermant ses deux yeux, dit : « Amis, écoutez...  
 Mathot... Ciné... Mathot... Graphie... Tout se dessine :  
 Argent, honneurs, succès... Succès, argent, honneur !  
 Tourne sans t'arrêter, ô boule cristalline,  
 Ouvre-moi ton secret, livre-le-moi sans peur :  
 Grand cœur très généreux, il deviendra artiste.  
 Rien ne l'arrêtera pour conquérir le Beau,  
 Après, il tournera... bien, très bien, ça j'insiste,  
 Passeport Treize et... Mèche (Il manque un numéro).  
 Hélan, un policier, il fait *La Villa Rose*...  
 Il faut une maison... *La Fliche* après s'impose !  
 Et puis, c'est *Tout va bien*. J'ai parlé de Mathot !

Qui que c'est-y qui travaille des pellicules ?

### Qu'est-ce que le cinéma ?

Opinion de Louis de Gonzague Frick sur le cinéma :

Qui tourne mieux que la grande,  
 O cinéma de l'avenir ;  
 Voici la chose estomirante :  
 Contre mont, gravir, refleurir.

Et sa traduction en prose :

« Le cinéma, c'est la stylistique de la dynamique, la projection de l'empy-chose. »

Un réalisateur dont nous ne citerons pas le nom, mais qui s'est fait une aimable réputation dans la culture du *Brassica*

*vapa* et des rutabagas, nous a exprimé son hypothalattique sentiment de voir ainsi un poète qui ferraille de la ferblanterie cherrer dans la mastic et nous courir sur la tringle. Ah ! mais...

### La force de l'habitude.

Georges Monnet, député, rapporteur du budget des Beaux-Arts, veut bien considérer le théâtre comme une sorte de « solennité, de fête » et assure que le cinéma « prend de plus en plus, pour le public, le caractère d'habitude ».

Nous ne le contredirons point, persuadés que nous sommes du caractère solennel d'œuvres analogues au *Paradis perdu*, *Un Soir de Réveillon*, *Nina-Rosa*, *Une Femme comme les autres*, *Le Vol nuptial*, *Booleggers*, *La Demoiselle de Mamers* et autres verneuileries qui permettent à la scène française de tenir haut et ferme le drapeau de l'intelligence transcendente et de l'esprit.

Nous n'ignorons pas également que *L'Opéra de quat'sous*, *Lady Lou*, *Le Président Fanfane*, *Si j'avais un million*, *L'Or des mers*, *Back Street*, *Qui a raison ?*, *Masques de cire* et autres sous-crottes de bique, comme disait feu Paul Souday lui-même, ne sont appréciés que par simple habitude. On pourrait faire mieux ou plus mal, personne ne s'en inquiéterait. Heureusement que le théâtre vient parfois au secours de l'écran ; ainsi obtient-on *Le Couché de la mariée*, *Coups de roulis* et d'autres.

Bravo, monsieur Monnet ! Il nous fallait une compétence. Vous êtes là !

### Importation du son...

On transmet les sons comme les ondes...  
 Pour *Esquimaux*, une tempête fut transmise grâce à un avion d'Arctique aux studios de la M. G. M. Ainsi le mugissement des vagues, du vent et le fracas du tonnerre purent être insérés dans le film... ainsi fut également inséré le son des cloches de Sainte-Mary, à Londres, pour *Looking Forward*, que réalise Clarence Brown avec Lewis Stone, Lionel Barrymore, Philips Holmes, etc.

### Petites nouvelles...

Nous sommes heureux d'apprendre que la Compagnie Générale Transatlantique continue à équiper en sonore tous ses paquebots.

Après de longs essais comparatifs, cette Compagnie a porté son choix sur les équipements sonores « Jacky-Stellor », des Établissements A. Debric.

### On annonce, on va tourner, on tourne...

— *Casanova*, que va commencer à tourner Henri Fescourt, comportera une brillante distribution : Ivan Mosjoukine, Marguerite Moreno, Saturnin Fabre, Colette Darfeuil, Annie Ducaux, Émile Drain, Pierre Moreno, Victor Vina. Les extérieurs seront tournés à Venise.

— Les films P. A. D. vont entreprendre *L'Abbé Constantin*. Metteur en scène : Jean-Paul Paulin. Principaux interprètes : Françoise Rosay, Betty Stockfeld, Bénières, Claude Dauphin et Josseline Gaël.

— On tourne actuellement *L'Ordonnance*, d'après Guy de Maupassant. Réalisateur : Tourjansky. Interprètes : Marcelle Chantal, Paulette Dubost, Jean Worms, Fernandel, Alexandre Rignault, Georges Rigaud, Claude Lehmann, de la Comédie-Française, et Darmant. Rappelons que *L'Ordonnance* a déjà été réalisé par Tourjansky, au temps du muet.

LYNX

## Le Théâtre

LE Vieux-Colombier, qui tour à tour abrite la comédie et le film, qui place le spectacle tantôt sur le plancher horizontal de la scène et tantôt sur la toile verticale de l'écran, est momentanément voué au théâtre.

On y représente une pièce en quatre actes de M. André Obey, l'un des esprits les plus curieux et aussi, sans doute, les plus inquiets de ce temps. Cette pièce se nomme *Loire* et célèbre à sa façon le vénérable fleuve qui n'avait pas le don de plaire à Victor Hugo. Le poète des *Orientales* n'a-t-il pas écrit textuellement : « On a beaucoup trop vanté la Loire et la Touraine. Une eau jaune et large, des rives plates, des peupliers partout, voilà la Loire. Le peuplier est le seul arbre qui soit bête. Le peuplier est, comme l'alexandrin, une des formes classiques de l'ennui. »

André Obey ne s'est pas laissé impressionner par ce jugement sommaire. Aussi bien a-t-il déclaré, en *Confidence*, que le théâtre était un grand secret perdu, le théâtre de Shakespeare et des tragiques Grecs. C'est, on le voit, sauter hardiment par-dessus l'ennemi romantique de la Loire et, du même bond, par-dessus le troupeau de ses bêtes noires : les classiques.

La pièce d'André Obey met en scène la Loire, mère respectable, et ses filles, les rivières, ainsi qu'une foule de personnages non moins symboliques chargés de représenter telles catégories d'individus humains ou animaux. Déplorant la sécheresse, dont elle pâtit, Loire souhaite la crue. Elle l'obtient. Les eaux montent, l'inondation se propage. Drame. Puis, comme toujours, le beau temps succède au déluge et les choses rentrent dans l'ordre, et les fleuves, de nouveau, reprennent leur cours. Et il reste au spectateur, témoin de l'ardeur des sympathiques interprètes de la « Compagnie des Quinze », l'impression de n'avoir pas saisi le sens de certains détails et le souvenir d'un magnifique mouvement symphonique, vaste *crescendo* reflété à l'inverse dans le *decrescendo* qui en découle, comme les peupliers dans les eaux du fleuve.

\*\*\*

L'Opéra-Comique a convié récemment l'opérette à pénétrer chez lui. Le fait n'est pas tout neuf, mais il demeure exceptionnel. Il devrait être banal si les leçons de l'histoire gardaient encore aujourd'hui quelque valeur. La musique légère est à l'origine de l'opéra-comique issu des parades de la foire. Il faudrait s'en souvenir et y revenir franchement. Tel n'est point le cas. En fait d'opérette, on a été chercher à l'étranger, — Clairette Angot et Véronique en auront frémi, — un délayage à la guimauve de *Carmen*. La fouguese gitane qui tant donna de fil à retordre à ses compagnes d'atelier et à ses amants, habillée avec les laissés pour compte de la *Veuve Joyeuse*, telle apparaît cette *Frasquita*, parfaitement indigne de prétendre représenter le libre et spirituel genre de l'opérette.

\*\*\*

*Lundi, huit heures*, représenté aux Ambassadeurs, est une pièce de langue allemande transcrite et adaptée à la scène française par M. Jacques Deval. L'action se passe à Paris. Est-ce là le fait de la transposition ; les auteurs de l'ouvrage en avaient-ils dès l'origine décidé de la sorte ? Je l'ignore, tout en préférant la première solution. Il ne semble pas le moins du monde nécessaire, en effet, ni surtout vraisemblable que nous soyons les seuls à collectionner ces échantillons de crapules qui



(Studio G.-L. Manuel frères.)

Roger Gaillard et Janine Crispin dans une scène de « Lundi huit heures ».

composent l'aimable groupe des gens conviés à dîner par les Jourdan pour le *lundi* suivant, à *huit heures*. Il n'en viendra que quelques-uns. Les autres manqueront, parce qu'ils se seront défilés grossièrement, comme Lord et Lady Fernchiff, ou parce qu'ils se seront tués l'instant d'avant, comme Patrice Rochelle, jeune premier de cinéma, déchu par l'avènement des talkies de sa gloire passée, vedette adulée au temps du muet, abêti par l'alcool et les drogues, par le feu et par la neige, par surcroît l'amant de la fille de la maison. Et de ceux qui sont venus, plus d'un regrette de l'avoir fait, notamment le parlementaire Triex, affairiste éhonté, promis à la prison, venu là, non pour manger le pain de Jourdan, sa victime, mais pour approcher l'Anglais richissime, qui préféra s'abstenir. Cette âpre comédie de mœurs offre aux yeux du spectateur de cinéma un curieux découpage. Elle est formée d'un certain nombre de scènes, fort indépendantes les unes des autres et dont tour à tour les convives des Jourdan sont les héros. Succession de sketches d'un intérêt et d'un ton variés qui vont de la comédie bouffe à la tragédie ordurière et de la cuisine à la chambre à coucher, où l'aspirant ministre et sa digne compagne, fidèle au vocabulaire du trottoir jadis hanté par elle, échangent des invectives d'une violence jusqu'ici inconnue dans les annales de la dramaturgie.

Les bandits de l'île de beauté, tels qu'on les voit dans *Antonia, jeune fille corse*, de M. d'Orcino, vous ont un air rassurant que l'on apprécie, par comparaison.

MAURICE BEX.



Une très belle photographie de « Dans la montagne », documentaire artistique réalisé par M. Partier d'Oillon, entièrement dans les Alpes, Vaud, Valais, Grisons, Oberland bernois.

## “ NU COMME UN VER ”

(Suite de la page 18.)

Gustave est réintégré dans sa cellule. Mais il est malin, c'est vrai, et il le prouvera. Il bousculera son infirmier, parviendra à s'emparer du costume d'un gardien et sortira silencieusement de l'asile.

La clé des champs ! Au pas de gymnastique le voilà loin. Une moto lui procure l'occasion de s'éloigner encore. Ouf ! Quelle guigne que ce début, mais heureusement il est libre et va pouvoir commencer sa vie...

Pas si vite ! A un coin de route, deux képis. Les deux mêmes brigadiers de malheur qui reconnaissent leur père Adam et l'obligent une fois de plus à les suivre.

Mais cela ne servirait à rien d'être intelligent si c'était pour retourner encore une fois au dépôt.

Un coup d'adresse et la veste seule du père Adam reste entre les mains des brigadiers.

Lui, il est loin, toujours plus loin, et le voici enfin dans une ville.

L'estomac creux, il peut acheter un sandwich avec les quelques sous trouvés dans sa culotte d'emprunt, et ce n'est même pas lui qui le mange tout entier ! Un pauvre petit chien abandonné vient partager son maigre dîner. Un amour de chien qui témoigne au vagabond une tendresse touchante.

Il adopte ce compagnon de fortune. Mais il s'agit maintenant de trouver du travail.

— Voyons les annonces sur les murs, se dit Gustave.

On demande garçon de café, nourri, logé et gros pourboires.

— Nourri et logé, ce n'est déjà pas si mal. Voyons autre chose avant d'aller nous présenter, pense Adam, et son regard est attiré par ceci :

Cinq mille francs de récompense à qui rapportera petit chien bruxellois, ayant médaille triangulaire et répondant au nom de Fiji...

Gustave Adam regarde son toutou. Mais il l'a, la médaille triangulaire !

... Se présenter chez la baronne de Bois-Robert. Suivait l'adresse.

Cinq mille francs de récompense et un emploi de garçon de café. C'est le chemin de la fortune.

Mais il faut procéder par ordre. Adam va d'abord chez la baronne. C'est une jeune veuve qui est en train de se faire rouler par un homme d'affaires marron.

L'ex-industriel la met en garde, et sa gratitude envers l'homme qui lui rapporte son chien se double d'une admiration non déguisée pour son esprit si clairvoyant.

Au Café du Commerce, Gustave fait sensation ! Jamais on y a vu un garçon aussi diligent, avec autant d'esprit d'à-propos et de bonne humeur. Il a toujours une parole de consolation pour les affligés, d'encouragement pour les inquiets ; c'est lui qui donne le bon tuyau de bourse, le conseil sentimental approprié, la combinaison adéquate en affaires.

Bref, grâce à lui, le Café du Commerce est devenu le

plus couru de la région. Les agrandissements succèdent aux agrandissements, et Gustave y tient un véritable cabinet de consultations de tous les genres.

Jusqu'à la baronne de Bois-Robert qui vient le présenter pour une affaire de cœur... C'est le moyen détourné de lui faire comprendre qu'elle l'aime et que, depuis qu'elle l'a vu, elle ne pense qu'à lui...

Cependant Gustave, que taquine le désir de refaire des affaires, a été consulté par un intermédiaire qui, par suite de la politique protectionniste, se voit avec deux millions de parapluies sur les bras. Il devait les envoyer en Tchécoslovaquie et en Pologne, et ces pays ont fermé leur frontière.

Comme l'ex-fabricant de conserves a appris du même coup par un client pauvre que l'on donne 8 francs d'un parapluie... au mont-de-piété, il rachète à 5 francs le parapluie tout le stock de l'intermédiaire.

Il ne s'agit plus que de louer quelques chômeurs dans toutes les villes de France possédant « un clou » et de faire écouler par cette voie les millions de parapluie.

Tous frais payés, cette opération laisse à Gustave un bénéfice de plusieurs millions...

Mais l'État s'est inquiété de ces sorties massives faites par ses crédits municipaux et fait rechercher le responsable.

C'est l'ancien ami de Gustave Adam, le fonctionnaire, qui est chargé de l'enquête, et il y risque sa situation. Bon garçon, « le père Adam » le tirera de là... en prenant sa place pour un jour et en obligeant, par sa seule autorité, les quelques grands fabricants de parapluie de France à racheter à l'État, au prix de 10 francs l'un, les parapluies neufs qu'il stocke dans ses monts-de-piété. L'État réalisera donc aussi un joli bénéfice, et l'adresse de Gustave aura cette fois convaincu ses anciens amis de sa valeur personnelle.

Il peut maintenant réintégrer son hôtel, dans lequel il a retrouvé la considération de tous, même de ses domestiques.

Pour leur prouver que, malgré tout cela, il ne leur en veut pas, Gustave réunit autour de la même table, la fameuse table du pari, tous ses vieux copains.

— Et maintenant, leur dit-il, je veux bien que vous me traitiez de veinard.

— Ah ! non, mon vieux, tu ne vas tout de même pas recommencer...

— Il n'est pas question de cela, mais vous aviez raison, veinard, je le suis.

Et se tournant amoureusement vers la délicieuse jeune femme, la baronne de Bois-Robert, qui est à sa droite et dont il va bientôt devenir l'époux :

— Je ne cherchais que la fortune et j'ai découvert l'amour, ce qui est beaucoup mieux, mais infiniment plus rare.

J. H.

## LES ACTUALITÉS

Le mois dernier a été prodigue en manifestations sportives. Celles-ci resteront d'ailleurs toujours la grande ressource de notre cinéma d'actualité, qui ne se lasse pas de tourner les courses, rallies, régates, meetings du monde entier. Le clou est évidemment l'interview du vainqueur, auquel on inflige la torture dantesque de dire quelques mots au public, tandis

que son cœur bat à 180 et qu'il aspire à la douche comme un damné à un verre d'eau fraîche.

Nous avons continué à voir les Allemands brûler les livres « jugés dangereux pour leur santé morale », et nous avons entendu, sans voir la bouche qui les prononçait, les paroles du « pacifiste » Hitler devant le Reichstag, pendant qu'à New-York on manifeste en faveur des juifs.

Mais ce qui vaut la peine d'être signalé, c'est la vogue de l'Actualité rétrospective. Voilà deux mots qui

semblent ne pas être faits pour s'entendre, et leur assemblage nous paraît pour le moins cocasse. Pourtant, plusieurs salles nous donnent les nouveautés de 1920, 1924, 1929, 1931 etc., sans doute pour nous rafraîchir la mémoire, à moins que cela ne soit pour nous faire sourire devant nos modes désuètes ou nous faire apprécier les immenses progrès réalisés par nos appareils de prise de vues. Ceux qui médisent du cinéma et le trouvent stagnant n'ont qu'à voir ces bandes d'il y a dix ans...

J. S.

## ARTHUR BERNÈDE

QUAND on mesure la célébrité d'Arthur Bernède, maître incontesté du roman populaire et seul survivant de la série des grands romanciers, qui ont charmé la foule, quand on songe aux tirages qu'ont atteints la plupart de ses œuvres et aux éclatants succès qu'il a connus, avec le cinéma muet, on ne saurait trop s'étonner de n'avoir pas davantage, en ces dernières années, vu, sur les écrans du « parlant », le nom de l'auteur de *Cœur de Française*, qui fut aussi le père de *Judex*.

Il semblait que sa double expérience de feuilletoniste, entraîné à construire solidement une intrigue fertile en péripéties passionnantes, et d'habile constructeur de romans-cinéma, dût le préparer plus que tout autre — et le désigner — pour faire revivre à l'écran, dans la forme nouvelle du cinéma parlant, cette multitude de romans, tous plus vivants les uns que les autres, qui, au rez-de-chaussée des grands quotidiens, puis dans les éditions à gros tirage, avaient, d'une encre ineffaçable, imprimé son nom dans la mémoire des lecteurs de feuilletons, — en même temps les plus fidèles spectateurs des salles de cinéma.

Non point ignoré, mais volontairement oublié par les producteurs, Arthur Bernède poursuivait, cependant, son œuvre de romancier et ajoutait de nouveaux titres à la formidable liste de ses œuvres.

Il enrichissait en même temps cette mine de belles histoires d'amour et d'intrigues dramatiques, dans laquelle les chercheurs de scénari trouveront la matière de certaines de films.

Il attendait son heure, qui vient de sonner. Réclamé

par les directeurs de salles, de plus solide mémoire que les producteurs et peut-être aussi meilleurs appréciateurs des goûts du public, Arthur Bernède vient d'être le point de départ d'une nouvelle « base » cinématographique dont la formule est de mettre le producteur en rapport direct avec le consommateur. Sans autre souci que de puiser dans le patrimoine du roman français, si riche d'idées et de possibilités d'images, les « plus belles histoires du monde », les dirigeants de ce groupement vont travailler au renouveau du cinéma français en mettant à l'écran des œuvres françaises, ayant déjà subi l'épreuve de la publication en feuilleton et certaines de se voir confirmer la faveur du public.

Qu'ils aient choisi, pour leur première tentative, *Le Secret du légionnaire*, la dernière œuvre, si profondément humaine, émouvante et dramatique, d'Arthur Bernède, prouve la qualité de leur discernement et la valeur de leur effort. Ce choix est un programme : ne porter à l'écran que des romans déjà consacrés par le succès, et certains d'atteindre directement le public et de l'émouvoir, en faisant uniquement vibrer les cordes les plus généreuses de sa sensibilité.

Que, par *Le Secret du légionnaire*, la rentrée d'Arthur Bernède au cinéma doive être triomphale, nul n'en doute. Nous nous réjouissons qu'avec lui soit à l'honneur et retrouve à l'écran la place qui lui est due le roman — le bon roman populaire, d'une formule si essentiellement française, avec toutes ses qualités d'esprit, d'imagination — et de cœur.

H.-J. MAGOG.



(Photo Henri Manuel.)

M. Arthur Bernède.

## “ PAS BESOIN D'ARGENT ”

(Suite de la page 42.)

Le mariage est célébré et l'oncle va venir habiter dans le bel appartement que le jeune ménage a fait installer. Paul surveillera mieux ainsi son « encaisseur », qui a essayé de fuir une seconde fois.

Cependant, la municipalité de Saint-Berneville décide d'élever un monument à Désiré Lecomtois, en reconnaissance de ses bienfaits.

Le jour de l'inauguration, arrive malheureusement à la mairie une lettre de réclamation de la ville de Chicago, qui essaie de se faire rembourser les frais d'hospitalisation d'un nommé Lecomtois qui n'a pu régler lui-même, étant à peu près dans l'indigence.

Le maire est affolé et va trouver les Peyronnet. Par bonheur, Paul est là, et il sait ce qu'il va répondre au maire qui prononce le mot d'imposeur à propos de Désiré Lecomtois.

— Votre pays est-il, oui ou non, en pleine prospérité, monsieur le Maire ?

— Il l'est effectivement.

— Y a-t-il encore du chômage ?

— Non !

— Croyez-vous que vos administrés soient heureux ?

— Mais certainement.

— Si cette affaire s'ébruite, monsieur le Maire, Saint-Berneville sera la risée de toute la France, la misère reviendra et vous serez obligé, n'en doutez pas, de... donner votre démission. Voyez ce que vous devez faire.

Le maire a pris son parti. Il se taira.

Il ne reste plus à Paul que de convaincre l'oncle de la grandeur de sa tâche et de lui prouver que, sans argent, il a bel et bien été tout de même le bienfaiteur de Saint-Berneville.

La statue est inaugurée en grande pompe, et Kathe, enfin amoureuse de son mari, ne songe qu'à oublier dans ses bras les quelques jours qu'ils ont perdus en négligeant leur bonheur.

J. V.

## Quelques Films devant le public

### « La Poule »

« La Poule », c'est Dranem, ainsi nommé parce qu'il s'occupe de ses cinq filles comme une véritable mère poule ferait de ses poussins.

Le vrai nom de « La Poule », c'est M. Silvestry, mais à Montmartre, où il habite, on ne le connaît que sous son nom d'emprunt, et ses filles sont appelées « Les Poulettes ».

Les Poulettes ont toutes un métier, car, si leur père est le meilleur des pères, le plus ingénieux et en même temps le plus facile à contenter, il est complètement incapable de gagner le moindre argent. « La Poule » est à sa manière un artiste, un rêveur, un poète. Oui, surtout un poète, et il a su faire de son home un charmant nid d'oiseaux d'où les chants s'élèvent dès que la maisonnée est au complet, c'est-à-dire dès que les Poulettes sont rentrées de la maison de couture, du bureau ou de l'hôpital. Seule Guillemette, qui a toujours rempli le rôle de petite maman auprès de ses quatre sœurs, reste à la maison, où elle fait de la miniature.

Cinq filles à caser quand on n'a pas un sou de dot à leur donner et qu'on veut les voir toutes prononcer le premier oui devant monsieur le maire, ce n'est évidemment pas chose facile, mais « La Poule » est trop adorable et trop optimiste pour ne pas être récompensé dans son affection paternelle.

Henri Duvernois a conçu sur cette donnée un scénario qui ne cesse jamais d'être amusant, tout en laissant une large part au sentiment. Il a fallu, pour cela, qu'il invente des péripéties dans lesquelles nous voyons une riche et loufoque Américaine, jouée avec conviction par Marguerite Moréno, faire connaître, pendant quelques jours, à toute la « basse-cour », le luxe qui lui révélera la médiocrité heureuse dans laquelle elle vivait jusqu'alors, mais qui, maintenant, ne lui suffit plus.

Cela pourrait devenir dramatique, mais Henri Duvernois veut, cette fois, rester léger et laisse bien vite retomber le coin de voile qu'il avait soulevé. Ses personnages n'ont rien de conventionnel et, à part sa trouvaille du « père-poule », il convient de citer celle de Frédéric Chapuis.

Ce charmant garçon, qui n'a même

plus la chance d'être libre, puisqu'il possède quelque part une femme qui ne veut pas divorcer, a le mérite d'avoir conservé une âme parmi les jeunes écrivains, ses amis, qui n'en ont aucune. Romancier, champion de tennis

et d'escrime, arbitre d'élégance et secrétaire particulier d'un magnat pour lui écrire ses lettres d'amour, Frédéric touche à tout en amateur, ne se prend pas au sérieux et dépense ses maigres ressources en costumes et en cravates.

Guillemette le révélera à lui-même, et ils seront très heureux.

Arlette Marchal, qui joue aux côtés d'André Lugnet-Frédéric, est la finesse et la distinction même dans le rôle de cette jeune fille ardente et pleine de retenue. Elle donne au film sa note sérieuse et le fait gagner en profondeur, sans rien lui faire perdre de sa fantaisie.

### « Kaspas »

Le public parisien a retrouvé Tarzan, qui, d'homme-singe, s'est mué en homme-lion et s'appelle maintenant Kaspas-Buster Crabbe. Mais qu'il soit l'ami des singes ou l'ami des lions et qu'il s'appelle Johnny Weissmüller ou Buster Crabbe, il n'en reste pas moins vrai qu'on nous montre encore une fois en liberté un des plus beaux spécimens d'humanité qu'il nous soit permis de rencontrer pour ceux qui aiment ce genre de beauté bien entendu...

Le scénario dont Buster Crabbe est cette fois la vedette rappelle d'ailleurs un peu celui de Tarzan : l'enfant resté seul dans la jungle ou dans la brousse et qui devient l'ami des bêtes sauvages dont il adopte la manière de vivre... et de s'exprimer.

Vient un moment, bien entendu, où le sauvage est mis en contact avec la civilisation. Il est alors bien plus malheureux qu'autrefois, et Kaspas pourrait chanter : « J'aime mieux mes lions-sons-sons » comme dans *La Mascotte*.

Mais oui, il y retournera dans sa brousse, na ! Il y retournera même avec une délicieuse enfant, celle qui



La Poule (Dranem) entouré de ses cinq filles parmi lesquelles on reconnaît Arlette Marchal.

l'a apprivoisé, lorsque, échappé de la cage dans laquelle on le ramenait en Amérique, il se promenait nu dans un jardin public et entraînait dans les maisons par les fenêtres pour y chiper un bout de bifteck.

Ce serait perdre son temps que d'essayer de discuter la vraisemblance du scénario. Que nous importe, d'ailleurs ! Ce que nous donne *Kaspas* est supérieur aux « enchaînements » psychologiques des films à prétentions. Il y a d'ailleurs toute une partie, la seule malheureusement qui aurait pu être mieux traitée, où nous voyons s'ébaucher des problèmes d'ordre moral. C'est celle où Kaspas se civilise et choisit cette fois librement entre la vie parmi ses semblables et la vie sauvage.

Autant que par Kaspas, nous sommes intéressés par ses amis les lions. Nous en avons rarement vu un aussi grand nombre à la fois, et ils nous plaisent autant lorsqu'ils sont furieux que lorsqu'ils nous semblent dociles comme des chiens. Leur démarche fière et souple est particulièrement photogénique, mais, lorsqu'ils sont au repos, ils gardent toute leur majesté, et nous avons d'eux une vision qui ne fait pas du tout « Jardin d'Acclimatation ».

Le combat entre un lion et un buffle et, pendant l'incendie du cirque, celui du lion et du léopard sont nettement sensationnels et donneraient à eux seuls sa valeur au film, mais j'ai, pour ma part, beaucoup aimé aussi les scènes où l'on voit les bébés lions jouer comme des chiens nouveau-nés. Leurs petits cris sont assez imprévus, et leurs mouvements maladroits sont adorables.

Mais qui avait dit que les lions étaient méchants ?

LE FAUTEUIL 48

## LES FILMS DU MOIS

*La Fusée*. — *La mille et deuxième Nuit*. — *L'Or des mers*. — *Le Mystère de Covent-Garden*. — *Visages jaunes*. — *Ma Sœur masseuse*. — *Le Harpon rouge*. — *L'Homme à la barbiche*. — *The Phantom Express*. — *L'Agent secret*. — *La Foire aux illusions*. — *Masques de cire*. — *La Voie sans disque*. — *La Loi ordonne*. — *Moi et l'Impératrice*. — *Lady Lou*. — *42nd Street*. — *Liebele*. — *Pas besoin d'argent*. — *Madame Butterfly*. — *Nu comme un ver*. — *Pleasure Cruise*.

### LA FUSÉE

Interprété par GÉMIER, EDITH MÉRA, LUCIEN GALAS, MARCELLE GÉNIAT et PASQUALI.

Réalisation de JACQUES NATANSON.

L'accueil fait à ce film, à tendance sociale, non dénué de qualités, il est vrai, démontre surabondamment combien le public est las de la comédie-vaudeville courante et combien il est prêt à accueillir avec faveur tout ce qui s'évade sensiblement des sentiers battus de la production.

*La Fusée*, dont il est question ici, symbolise la vie active d'un petit fabricant devenu gros industriel l'espace d'un moment et dont la chute rapide entraîne la ruine définitive. La trajectoire est effectivement accomplie.

Une bonne volonté évidente et le désir de faire quelque chose qui sorte de l'ordinaire percent à travers les images correctes et parfois habilement composées de *La Fusée*.

Firmin Gémier s'est taillé la part du lion. Il a les épaules à supporter gaillardement un rôle aussi écrasant. Pasquali et Edith Méra, chacun dans son rôle, sont bien.

MARCEL CARNÉ.

### LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT

Interprété par IVAN MOSJOUKINE, GASTON MODOT, TANIA FEDOR, LAURE SAVY, NATHALIE LISSENKO, SINOËL, MAURICE SCHUTZ, etc.

Réalisation de N. ERMOLIEFF.  
Mise en scène d'A. VOLKOFF.

C'est encore une fois dans une atmosphère orientale de conte de jadis que M. Volkoff a placé ses héros. Il y a des palais fabuleux, des cours de marbre, des jets d'eau, des kiosques où veillent d'amoureuses sultanes ; il y a des divertissements à la Scheherazade, des intrigues d'amour, des rendez-vous, des baisers, des luttes, des jalousies et des traîtrises...

Tout ceci est très loin de nos préoccupations habituelles, mais un beau conte est toujours chose agréable à entendre.

Celui de *La mille et deuxième Nuit* ne faillit point aux traditions de toujours.

De beaux décors, des costumes de rêve, de belles photos, tout s'efforce de réaliser une atmosphère féérique. Est-ce notre faute s'il est de plus en plus difficile de pénétrer dans cet Orient

imaginaire ? Sans aucun doute, le film de M. Volkoff est un délassement heureux, la belle histoire que chacun réclame pour distraire les esprits tendus. Il n'a que le désir de plaire et d'amuser. Il y parviendra sans peine.

LUCIENNE ESCOUBE.



Ivan Mosjoukine, principal interprète de « La Mille et deuxième nuit », a spécialement dédié cette photographie pour les lecteurs de « Ciné-Magazine ».

### L'OR DES MERS

Réalisation de JEAN EPSTEIN.

Fidèle à une contrée qu'il connaît bien et dont il aime la grandeur farouche et la beauté nue et désolée, le réalisateur-poète de *Finis Terra* a essayé, pour la troisième fois, de capturer le visage sévère et gris d'une des nombreuses petites îles bretonnes qui avoisinent la côte.

On aimera ce nouveau poème d'images, dû à l'un des artistes les plus originaux du cinéma français, cette succession limpide de tableaux où s'exprime un si profond dédain de la convention dans un drame un peu simpliste, mais vigoureux et rude.

Un montage un peu lent par instants, une adaptation musicale qui manque de discrétion, n'arrivent pas à retirer de l'originalité à ce film, composé avec âme et sensibilité.

M. C.

### LE MYSTÈRE DE COVENT-GARDEN

Interprété par : ANNE GRAY, DENNIS NEILSON TERRY, FITZ GÉRALD.

Réalisation de MICHEL BARRMGER et FOWLER MEAT.

Une histoire attardée... Ces vols de diamants cachés dans des oranges, ces détectives maladroits, ce traître qui se présente comme un envoyé sûr et fidèle, tout cela n'est pas d'hier. Il y a une lutte, une femme ligotée, un incendie, un meurtre, et... un jeune couple heureux, au dernier tableau. Mais tout ceci, — qui est assez bien doublé, — est réalisé de façon adroite et sympathiquement joué. La jeune femme n'a rien de la jeune première standard. Elle est de ces Anglaises au charme très féminin et à l'apparence très « lady like ». Le héros, le vrai détective, sorte d'Harold Lloyd britannique, nous a plu par une allure agréablement inconventionnelle. La mise en scène est bonne. Certains passages sont même très heureusement traités. Je crains, par contre, que l'histoire ne paraisse obscure au grand public. Mais tel quel, sans nouveauté et sans vraisemblance, *Le Mystère de Covent-Garden* a l'avantage de posséder d'aimables protagonistes et, à coup sûr, un habile réalisateur, ce qui rachète bien des choses.

L. E.

### VISAGES JAUNES

Reportage cinématographique de MM. LUCOT et GRATACAP.

Commentaire de M. G. HART.

Reportage pittoresque à travers la Chine. Voilà qui nous intéresse toujours. Que savons-nous, en effet, de réel sur cet immense pays ? Assez peu de choses, et notre curiosité s'en trouve aiguës. Nous le parcourons, cet énorme empire de la cahotique baïed'Along — rêvé d'opium réalisé — jusqu'à Pékin, à la Grande Muraille, cette muraille qui date de deux cents ans avant Jésus-Christ ! Un film très attachant et plein de pittoresque. Une heureuse formule de ce genre, excellent entre tous, le documentaire.

L. E.

### MA SŒUR MASSEUSE

Interprété par MARY DRESSLER, POLLY MORAN et ANITA PAGE.

Une comédie 150 p. 100 parlante.

pour le moins, où l'on s'agite beaucoup, ce qui ne veut pas dire que le film soit mouvementé.

En compagnie de sa fille Joyce, Polly Rochay tient à New-York un institut de beauté. Les affaires sont prospères, et celle-ci demande à sa sœur de venir l'aider. Marie arrive, mais avec toute sa famille, et l'irruption de ces braves campagnards dans l'institut ne manque pas de faire sensation !... Les catastrophes succèdent aux catastrophes : brouilles, crises de larmes, reproches amers... Bref, tout va mal.

Rassurez-vous, il s'agit d'une comédie, dont la fin ne peut qu'être heureuse. Ainsi sera fait.



Edward G. Robinson, Richard Arlen et Zita Johann dans « Le Harpon rouge ».

Tous les acteurs de cette bouffonnerie sans importance, qui n'en revendique d'ailleurs aucune, se dépensent sans compter. Malheureusement, du moins est-il possible de croire, le doublage ne peut qu'imparfaitement traduire la drôlerie du dialogue américain.

M. C.

### LE HARPON ROUGE

Interprètes : EDWARD G. ROBINSON, RICHARD ARLEN, ZITA JOHANN.  
Réalisation de HOWARD HAROKS.

La formule excellente du documentaire romancé a été habilement utilisée dans *Le Harpon rouge*. C'est l'histoire de pêcheurs de thon du Pacifique, pêcheurs que nous suivons dans leur pêche lointaine et dangereuse, dans des eaux infestées de requins. Atmosphère de libre vie et de pittoresque déjà évoquée autrefois dans *Le Harpon*, *Jim le Harponneur*, — qu'immortalisa Barrymore — et maints autres films. Celui-ci nous présente en Edward G. Robinson, son excellent « patron », le Portugais Mike Mascarenhas. Cet acteur simple, pittoresque et brusque, campe un

personnage d'une grande force de vie.

Il a cette jovialité un peu ronde du vantard ; il ment avec magnificence, et le reconnaît avec une joie insouciance. Un jour un requin lui a enlevé la main droite, il l'a remplacée par un crochet de fer... Vantard et glorieux, étant laid, il n'a en réalité aucun succès auprès des femmes... ce dont il souffre. Cependant la fille du matelot mort à son service est bien belle, et bien seule. Il l'épouse. Et ce sont de belles noces à la mode du Portugal, et des matelots de tout pays... boisson, chansons et danses... Mais il y a là Richard Arlen, le beau gars traditionnel que les femmes sont assez sottes pour préférer à Robinson.

ne brille pas par l'opulence de la mise en scène. Ce n'est qu'un drame un peu étriqué, se déroulant dans des décors assez pauvres. Seulement, seulement, la compréhension du cinéma véritable, dont témoigne son auteur, sa façon personnelle et profondément sobre et humaine d'animer cette anecdote légèrement littéraire, sont assez rares pour être remarquables.

Le Vigan apporte beaucoup d'esprit à camper le personnage principal, qui donne son titre au film : un être triste et falot, comme excelle à les silhouetter un Gus Bofa.

M. C.

### THE PHANTOM EXPRESS

Interprété par J. F. MAC DONALD, WILLIAM COLLIER, HOBART BOSWORTH.

Du bon vieux cinéma américain à la mode de jadis : rude et franc, mouvementé, où l'action rapidement menée et une atmosphère étonnamment exacte suppléent facilement au manque de caractère des principaux personnages.

Comme le titre l'indique suffisamment, le chemin de fer joue un grand rôle dans le film, et le metteur en scène, sans innover quoi que ce soit, a su se servir avec habileté des éléments photogéniques de premier ordre que sont la roue et le rail.

Enfin il convient de signaler plus particulièrement les deux cents derniers mètres de la bande, qui nous font assister à une course diabolique sur une voie ferrée que minent les éléments déchaînés. Ce ne sont qu'éboulements de ballast, torrents qui assaillent le rail, ponts qui s'effondrent dans un fracas de tonnerre. Durant quelques secondes, nous retrouvons les plus belles émotions que nous valut le cinéma muet de jadis.

M. C.

### L'AGENT SECRET

Interprété par HARRY PIEL.

Un bon drame d'espionnage et d'acrobaties aériennes, qui nous fait d'autant plus frémir qu'il appelle certaines réflexions sur un problème d'actualité extraordinairement inquiétant ; nous voulons parler de la guerre des gaz.

Donc un aviateur doit s'emparer du secret d'un gaz asphyxiant, comme délégué d'une association pour lutter contre l'emploi des monstrueux gaz. Naturellement, de peu recommandables personnages surgissent sur sa route, afin de l'empêcher de remplir sa mission. Inutile de dire que, malgré des avatars sans nombre, l'aviateur trouvera le chemin du succès et de l'amour.

Entre deux genres, *L'Agent secret* a choisi le mode policier, et l'action, pleine de rebondissements, est menée avec rapidité. Il gagne ainsi en vie trépidante, haletante, ce qu'il perd en profondeur et en résonance sociale. Harry Piel est, comme toujours, l'interprète rêvé de ces rôles intrépides où les muscles parlent davantage que le cœur.

M. C.

### LA FOIRE AUX ILLUSIONS

Interprété par JANET GAYNOR, WILL ROGERS, LEW AYRES, SALLY EILERS, LOUISE DRESSER et NORMAN FORSTER.

Réalisation d'HENRY KING.

Cette *Foire aux illusions* est celle qui attire chaque année des milliers de fermiers américains désireux de concourir pour le premier prix des meilleures conserves de l'année ou du plus beau cochon de la contrée. Une famille de fermiers plante ainsi sa tente pour huit jours au milieu du village de toile et de bois. Mais, si le père pense uniquement au verrat qu'il présente au jury et la mère à l'accueil que recevra son pudding, les enfants poursuivent, chacun de son côté, une idylle qui tourne court pour l'aîné et, après bien des vicissitudes, fort bien pour la cadette.

Une œuvre délicieuse, d'une réelle fraîcheur d'inspiration, avec, alternativement, de cocasses moments d'humour et des passages d'une émotion discrète et tendre.

Des dons d'observation peu communs percent à travers cette anecdote, qui brille surtout par le détail toujours juste et opportun, et il est difficile de ne pas être entièrement conquis par la facilité même du sujet avec lequel semble jouer le réalisateur.

L'interprétation est absolument parfaite de naturel et de justesse dans le ton. Rarement couple fut aussi sympathique que Janet Gaynor et Lew Ayres, et l'on sait quel prix il convient d'attacher au jeu si spirituel et si humain de Will Rogers et de Louise Dresser.

M. C.

### MASQUES DE CIRE

Interprété par LIONEL ATWILL, FAY WRAY, GLENDA FARRELL.

Réalisation de MICHAËL CURTIS.

Un des meilleurs films d'épouvante qu'on ait vus depuis longtemps. Admirablement composé, avec ce mélange subtil d'angoisse et d'humour auquel nous ont habitués des films antérieurs, *Masques de cire* bénéficie d'une richesse remarquable d'inventions terrifiantes. C'est un perpétuel jaillissement de trouvailles où le burlesque se mêle souvent au macabre, faisant du film de Michaël Curtis un cocktail des plus savoureux propre à exalter l'enthousiasme.

A côté de la grand'guignolesque histoire d'un propriétaire d'un musée de cire qui vole des cadavres à la morgue et les trempe dans un bain de cire (!), un caractère de femme-reporter a été fort malicieusement dessiné. Il est campé avec un esprit étincelant, d'ailleurs, par Glenda Farrell. Lionel Atwill et Fay Wray jouent dans le ton qui convient. Enfin on ne peut que constater l'immense progrès accompli par le film en couleurs, auquel *Masques de cire* doit une bonne partie de son intérêt.

M. C.

### LA VOIE SANS DISQUE

Interprété par GINA MANÈS, DANIEL MENDAILLE, MIHALESCO et MARCEL LUTRAN.

Réalisation de LÉON POIRIER.

Fidèle à sa conception d'un cinéma

libéré de toute attache théâtrale et du joug tyrannique du studio, le réalisateur de *Cain* s'est, cette fois, transporté près du chemin de fer franco-éthiopien qui traverse le désert Dankali pour aller de Djibouti à Addis-Ababa.

C'est en ces contrées ingrates, peuplées de tribus à demi soumises, qu'il a situé l'action de son film tiré du roman d'André Armandy.

Qu'on songe à la difficulté d'une telle tâche et au volumineux matériel qu'il fallut transporter pour les prises de vues en plein air.

Le seul grief à adresser à Léon Poirier est l'exposition un peu longue de son film. En général, le cinéma parlant devrait fuir les longs dialogues de début, expliquant les situations tant soit peu compliquées. C'est là un procédé de théâtre, insaisissable à l'écran. Mais l'action nouée, le film suit un développement logique, concis.

Sachons gré à Léon Poirier de s'évader des sentiers battus du vaudeville filmé. Sa dernière œuvre, si elle con-



Janet Gaynor et Lew Ayres dans « La Foire aux illusions ».

tient quelques faiblesses, n'en est pas moins originale, agréable à voir et vivifiante.

Interprétation homogène et photographies de tout premier ordre.

M. C.

### LA LOI ORDONNE

Interprété par JOHN BARRYMORE, HELEN TWELVETRESS, JILL ESMOND, MARY DUNCAN.

Réalisation de GEORGES ARCHIMBAUD.

Un film un peu complexe, dont les réflexes des personnages, typiquement américains, échappent sensiblement à notre mentalité d'Européen.

Comme dans *Le Corrupteur*, mais avec plus de mollesse, un magistrat entretient les meilleurs rapports avec un chef de bande notoire, jusqu'au

jour où il le fait condamner à mort en plein tribunal.

Entre temps, nous l'avons vu se griser, épouser une femme alors qu'il en aime une autre et boire à nouveau pour oublier celle-ci qui a disparu.

*La Loi ordonne* est prodigue en paroles, mais le doublage a été fort adroitement exécuté.

John Barrymore interprète le rôle du magistrat. Helen Twelvetress est bien, et l'on regrette de voir peu Mary Duncan, inoubliable *Femme au Corbeau*.

M. C.

### MOI ET L'IMPÉRATRICE

Interprété par LILIAN HARVEY, CHARLES BOYER, PIERRE BRASSEUR, DANIELÈ BRÉGIS, PIERRE STEPHEN et CARETTE.

Réalisation de FRIEDRICH HOLLANDER.

Une étincelante évocation du Second Empire faite avec un goût exquis. A la belle époque des crinolines, un beau roman d'amour...

Le duc de Campo-Formio, un des

espiègle. Charles Boyer est un duc très romantique auquel iront tous les suffrages des spectatrices. Enfin Pierre Brasseur, Carlette et Danièle Brégis apportent beaucoup d'esprit et de justesse dans la composition de leurs personnages respectifs.

### LADY LOU

Interprété par MAE WEST, GARY GRANT, GILBERT KOLAND, NOAH BEERY, OWEN MOORE.

Réalisation de LOWELL SHERMAN.

Une artiste extraordinaire fait de ce film, qui eût pu être moyen, sans plus, un film d'exception, qui doit être vu.

Mae West : il est désormais impossible d'oublier son nom, créature fascinante, d'un rayonnement prestigieux, d'une prodigieuse vitalité.

Serrée dans l'étroit corset et les robes chamarrées, portant avec une grâce sans pareille les chapeaux monumentaux de l'époque, emplumée et endiamantée, elle est tour à tour gouailleuse, cynique, emportée, violente ou câline, ainsi que le veut le scénario dont elle est l'auteur.

Dans cette histoire un peu crapuleuse qui nous montre New-York en 1890, et surtout la vie d'une divette de brasserie, voluptueuse et coquette, qui « trompe son homme », momentanément en prison, chaque fois qu'un beau garçon traverse sa vie, Mae West, on ne peut que le répéter, est extraordinaire.

Il ne lui a pas suffi, d'ailleurs, d'être l'auteur du scénario, en même temps que la principale interprète du film. Encore dut-elle donner des conseils au réalisateur, car on retrouve sa « griffe » à travers la mise en scène remarquable de Lowell Sherman. Nul doute que les décors de la brasserie-beuglant et de l'appartement, qui reconstituent avec une folle truculence l'atmosphère du temps, ne lui doivent une large part de leur pittoresque savoureux.

M. C.

### 42ND STREET

Interprété par WARNER BAXTER, BEBE DANIELS, RUBY KEELER, GEORGES BRENT.

Une magnifique surprise, on pourrait dire même un chef-d'œuvre méconnu tant *42nd Street* nous apparaît comme le meilleur film de music-hall qu'on ait jamais réalisé ; en tout cas, le plus juste et le plus authentique.

Il n'est autre chose que l'élaboration d'une revue de music-hall de Broadway, avec ses engagements collectifs, ses répétitions fiévreuses, ses nuits de veilles, sans oublier les petits drames qu'entraînent cinq semaines de vie en commun.

Par l'abondance des détails merveilleusement observés et par la saisissante vérité de ses personnages, *42nd Street* fait figure de reportage impitoyable, fort et puissant. Encore un film qu'il faut avoir vu. Décidément, les réalisateurs américains nous gâtent !

M. C.

### LIEBELEI

Interprété par OLGA TCHEKOWA, GUSTAV GRUNDGENS, LOUISE ULLRICH, MAGDA SCHNEIDER.

Au bon vieux temps d'avant guerre, sur un air de valse, un délicieux badinage dénoué tragiquement par la mort violente des deux amants : lui est tué au cours d'un duel, elle ne peut survivre à cet attentat, car, en réalité, c'en est un.

Un metteur en scène dont nous ignorons le nom a composé, à l'aide de cette histoire due à l'auteur de *La Ronde*, d'abord légère et capiteuse, puis douloureuse, une œuvre profonde, réfléchie, mesurée, où s'entre-choquent avec discrétion des sentiments tels que l'amour, l'amitié, le sens de l'honneur et de la discipline.

D'une sensibilité remarquable, *Liebelelei* est interprété avec beaucoup d'âme et de chaleur par Olga Tchekowa, toujours plus belle à chacune de ses créations ; Gustav Grundgens, racé ; Liebenejer et Eichberger, juvéniles et sympathiques, et Magda Schneider, dont nous aurons sans doute l'occasion de reparler avant qu'il soit longtemps.

M. C.

### PAS BESOIN D'ARGENT

Interprété par GABAROCHE, LISETTE LANVIN, JEANNE LION, ALEX BERNARD, CAHUZAC, CLAUDE DAUPHIN.

Réalisation de J.-P. PAULIN.

On se rappelle le succès de l'original allemand au studio de l'Étoile. Grâce à cette popularité, des producteurs de chez nous ont cru pouvoir réaliser une version française de ce film, d'essence un peu théâtrale, mais d'une veine satirique rappelant beaucoup *Donogoo*, de Jules Romains.

L'épreuve est concluante. D'exécution fort soignée, cette très exacte réplique du film allemand inaugure sans doute une nouvelle méthode de production. Nous serons les derniers à nous en plaindre, pour peu que, chaque fois, le choix des œuvres choisies soit aussi heureux.

Gabaroche et Claude Dauphin dominent par leurs dons comiques et leur fantaisie tout le reste de l'interprétation.

M. C.

### MADAME BUTTERFLY

Interprété par SYLVIA SYDNEY, GARY GRANT, CHARLIE RUGGLES, IRVING PICHEL, LOUISE CARTER, SANDOR KALLAY, BERTON CHURCHILL.

Réalisation de MARION GERING.

*Madame Butterfly*, Cio-Cio-San, c'est Sylvia Sydney, et elle est exquise. A elle seule, elle parvient à nous intéresser, à nous charmer, même à nous émouvoir.

La photo est excellente ; quelques scènes, — celle de l'attente en particulier, — sont joliment traitées. Les costumes et les décors sont bien réussis. A côté de Gary Grant, un peu froid, Charlie Ruggles est bien dans un rôle de joyeux garçon ; Louise Carter est une bonne Suzuki ; le bébé anonyme est charmant et répétons encore quelle artiste émouvante et belle nous appa-

rait, cette fois encore, la touchante, l'étrange Sylvia Sydney.

L. E.

### NU COMME UN VER

Interprété par GEORGES MILTON, LUCIEN CALLAMAND, ANDRÉ NOX, COURTOIS, GINETTE GAUBERT, SIMONE LANCREY, BARON FILS.

Réalisation de LÉON MATHOT.

« Nu comme un ver, déclare Gustave Adam, le riche marchand de conserves, nu comme un ver, je referai ma fortune... » Ses amis l'ayant traité de veinard, il se fait déposer dans un champ, nu comme un ver, pour refaire fortune...

Comment il y arrivera, c'est ce que vous verrez à l'écran et ce que nous vous racontons d'autre part.

*Nu comme un ver* est un film véritablement divertissant, d'un optimisme facile et qui, sans s'encombrer de raisonnements, procure un bon moment de saine et vive gaieté. Certains gags sont vraiment de très bonne facture. La réalisation de Léon Mathot est soignée, très cinéma et originale dans le passage du rêve. La musique est amusante, charmante. Enfin, l'interprétation, homogène, est très bonne avec Baron fils, Callamand, Ginette Gaubert et André Nox. Quant à Milton, il est excellent et, dans certaines scènes, d'une charmante sensibilité. Voilà une veine qu'on devrait exploiter chez ce très bon artiste, et certes nous n'avons pas fini de chanter avec lui et après lui :

*Tout va bien, tout va bien*

*C'est ma devise !*

*Tout va bien, tout va bien,*

*Ne pensons plus à la crise !...*

Après tout, qui sait ? C'est un système...

L. E.

### PLEASURE CRUISE

Interprété par ROLAND YOUNG, GENEVIÈVE TOBIN, RALPH FOREES, LENA O'CONNOR.

Réalisation de FRANK TUTTLE.

Film excessivement amusant et cependant, vaudevillesque... Un mari jaloux suit sa femme à bord d'un bateau et, sans qu'elle s'en doute, la fait le tromper... avec lui. Ce n'est pas neuf, mais plein de bonne humeur et de gaieté ; Geneviève Tobin est jolie, Roland Young est très bon. Une heure bien agréable.

L. E.

LES DENTIFRICES  
**BOTOT**  
SONT LES PLUS  
HYGIÉNIQUES

## " CINÉ-MAGAZINE "

### A L'ÉTRANGER

#### AMÉRIQUE

— Lilian Harvey fait fureur à Hollywood. Elle vient d'achever *My Lips Betray*, c'est la grande attraction du moment.

— Avec le retour de Greta Garbo qui va tourner, dit-on, *Christine de Suède*, attendons d'autres précisions.

— Clara Bow tourne dans *Fille de Feu*, un titre fait pour elle.

— Jeannette Mac Donald tournerait à son retour en Amérique avec Ramon Navarro, pour M. G. M., dans *Le Chat et le Violon*.

— Diana Wynyard, la triomphatrice de *Cavalcade*, et John Barrymore ont les principaux rôles de *Reunion in Vienna*, qui met en scène la cour d'Autriche au temps de François-Joseph. Réalisateur : Sydney Franklin.



Kay Francis et Herbert Marshall qui, avec Myriam Hopkins, sont les remarquables interprètes de « *Trouble in Paradise* », le dernier film de Lubitsch, qui passe actuellement au cinéma des Champs-Élysées et dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

— Robert Florey réalise actuellement *Easy to love*, avec Bette Davis.

— George O'Brien tourne un western, d'après un roman de Jane Grey : *The last Trail*.

— Georges Raft tourne avec Myriam Hopkins dans *The Trumpet blows*.

— Mary Astor et Sylvia Sydney sont les principales interprètes de *Jennie Gerhardt*, célèbre roman de Théodore Dreiser.

— C'est une mode... à côté de *Révolte au 200*, on nous annonce *Le Serpent Mamba* ou *Meurtres au 200*. Voilà qui va faire tort au Jardin des Plantes et à celui d'Acclimatation...

— On reverra Al Jolson dans *Hallelujah, I'm a Bum*, que les Artistes Associés nous présenteront bientôt.

...Et Mary Pickford, dans *Secrets*, réalisé par Frank Borzage.

— Lionel et John Barrymore jouent à nouveau ensemble dans *Vol de Nuit*, de Saint-Exupéry, que réalise actuellement Clarence Brown.

— *Dîner 8 heures*, qui triomphe à Paris, adapté par Jacques Deval, passera aussi à l'écran. La distribution comprend les noms de Marie Dressler, John Barry-

more, Wallace Beery, Jeanne Harlow, Lionel Barrymore, Madge Evans, Philips Holmes, Jean Hersholt. Nous demandons une fois de plus, bien doucement, si nous aurons le droit d'entendre la version originale ?

— Le prochain film de Mae West s'intitulera : *I'm no Angel...* « Je ne suis pas un ange !... Titre bien choisi, sans aucun doute.

#### GRÈCE

Willy Fritsch à Athènes ! Toutes les Athéniennes ou presque ont voulu voir de près et même toucher leur idéal, pour constater que ce n'était pas un rêve, mais une réalité !

Heureusement que ce dangereux conquérant, qui tourne les têtes féminines aussi facilement qu'il tourne les films,

### Pour les joueurs de Diablotin

Voici deux nouveaux problèmes :



« Grenouille » (A).

Ces deux problèmes se ressemblent par leur disposition, forme et nom ; cependant, l'un des deux, aussi bizarre que cela puisse paraître, est impossible à exécuter.

Nous laissons donc à la perspicacité de nos lecteurs le soin de faire la discrimination en s'amusant.



« Grenouille » (B).

La solution, c'est-à-dire la désignation du problème faisable, sera publiée dans la rubrique du mois prochain.

Et maintenant... bonne chance !

### GRATUITEMENT

Nous vous enverrons la brochure reproduisant en couleur **FOU-YU**, talisman unique, avec le moyen de profiter de ses vertus bienfaisantes.

### RICHESSES MARIAGE - ENFANTS DIGNITÉS - LONGÉVITÉ

C'est à la suite des confidences d'un grand savant chinois, ancien Cosmogoniste du Palais Impérial, que nous avons pu rétablir dans leur forme primitive, tous les éléments de ce merveilleux talisman.

Depuis 4.000 ans, **FOU-YU** attire le bonheur sur les initiés qui le portent. Nous vous offrons aujourd'hui sous forme de ravissants bijoux : gros cabochons de JADE, monture argent ou or et incrustation de laque.

Ecrivez de suite au Service **L. Ch. OUDIN**, Joaillier 17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS



FOU-YU

WILY PAP.

Un ouvrage indispensable !

# ANNUAIRE GÉNÉRAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE

1932-1933

Paris, franco domicile... 30 fr.  
Départements et Colonies... 35 fr.  
Étranger... 50 fr.

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

"CINÉ-MAGAZINE", Éditeur,  
9, rue Lincoln, PARIS (VIII<sup>e</sup>)



## Seins

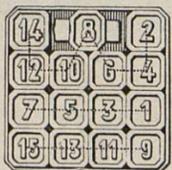
développés, reconstitués, embellis,  
raffermis, salières comblées par les  
**Pilules Orientales**

Toujours bienfaisantes pour la santé.  
Flacon, contre remboursement 18 fr. 50.  
J. RATIÉ, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS

**VOYANTE** célèbre, voit tout, dit tout, reçoit  
de 10 h. à 7 h. M<sup>me</sup> THÉODORA.  
72<sup>bis</sup>, rue des Martyrs (18<sup>e</sup>). Corresp. Env. prén., date de nais. 15 fr.

Le plus étonnant des jeux !

## LE DIABLOTIN



VOUS INTRIGUE  
VOUS AMUSE  
VOUS DISTRAIT  
VOUS ABSORBE  
VOUS PASSIONNE

ET, FINALEMENT, NE VOUS QUITTE PLUS...

En vente partout : 10 francs

Établ<sup>s</sup> R. STEINER, 41, Bou<sup>d</sup> Haussmann, PARIS

REVENDEURS DEMANDÉS

# SOBOL

le Portraitiste des Vedettes  
vous fera des conditions spéciales  
en vous recommandant de "Ciné-Magazine"

18, Boulevard Montmartre, PARIS -- Prov. 55-43

## COURRIER DES LECTEURS

DERNIERS ABONNEMENTS REÇUS :

M. F. Dengis Kailan Minnig (Hopée, Chine du Nord); M. B. Lieutaud (Juan-les-Pins); Bibliothèque du Club (Niamey, Niger); M. F. Louvet (Gagny); M. E. Rouquier (Nogent-sur-Marne); M. N. Thong (Hanoï); M. G. Séré (Montpellier); M. Pierre Francis (Paris); Dr. Henrot Alexandre (Reims); M. Maurice Pierre (May-en-Multien); M. J. Kaiser (Paris); M<sup>me</sup> Deschamps (Royan); M<sup>me</sup> Barthélemy-Demoncourt (Flénu-Mons, Belgique); M<sup>lle</sup> Branchereau S. (Clamart); M. B. Cozette (Lillebonne); Bibliothèque littéraire de l'Internat Hôtel-Dieu (Lyon); M<sup>lle</sup> Guillien Micheline (Niort); Ly-Po-Sanh (Phnom-Penh); M<sup>me</sup> K. Rassol (Curepipe, Ile Maurice); M<sup>me</sup> Elisabeth Gervais (Champeix); M. Richard (Rueil-Malmaison); M<sup>me</sup> Dubois (Marseille); M<sup>lle</sup> Lelong (Châteauroux); M. Vibert (Lyon); M. Stern (Paris); M<sup>me</sup> Alois (Marseille); M<sup>me</sup> Sylvain (Bordeaux); M. Pierre (Paris); M<sup>lle</sup> Frossard (Lyon); M. Potin (Lyon); M. Berl (Paris); M. Lacoite (Bordeaux); M<sup>me</sup> Chassaing (Marseille).

**Mon cousin.** — Je vous ai suivi... et bien envié tout au long de votre très beau voyage. Mais je ne pense pas que vous ayez eu grand plaisir au cours de cette randonnée pour aller au cinéma ! A très bientôt le plaisir de vous lire. Mon meilleur souvenir.

**Forward.** — Voici quelques adresses parmi celles que vous me demandez : André Lafayette : 19, rue de la Trémoille; Marcelle Monthil, 53, boulevard Malessherbes; Georges Tourrel, 33, rue Ganneron; Louis Allibert, 77, rue Boileau; l'adresse que vous me donnez est fautive. Je signale, comme vous me le proposez aimablement, à mes correspondants, que vous avez reçu les photographies dédiées de Maurice Escande, Thomy Bourdelle, Blanche Montel, Edith Méra... mais qu'Henri

Rollan, sollicité, ne vous a pas répondu. Ne me remerciez plus pour ce que vous appelez ma patience; mon rôle est de renseigner autant que je le peux mes aimables correspondants. Je n'ai là aucun mérite, car je les considère tous comme des amis.

**Nemrac.** — Que de fleurs ! Si je vous écoutais toutes et tous, que deviendrait ma modestie ! — 1<sup>o</sup> Il est exact qu'Henri Garat a tourné à Hollywood un film avec Janet Gaynor, film qui est une nouvelle version de *Princesse, à vos ordres*, qu'il tourna en version française à Berlin avec Lilian Harvey pour partenaire. Henri Garat est actuellement en France. Revenu en effet d'Hollywood pour tourner à Berlin un film pour la Ufa, il a dû, pour des raisons que j'ignore, abandonner son rôle, que Fernand Gravey a repris, et est rentré à Paris. Je ne sais quand il repartira pour les U. S. A., où l'appelle un contrat de longue durée. — 2<sup>o</sup> N'avez-vous pas honte de me poser pareille question ! Depuis je ne sais combien de mois, nous annonçons en couverture de *Ciné-Magazine* notre collection de cartes postales. Écrivez-nous pour nous demander un catalogue. — 3<sup>o</sup> Brigitte Helm et Jean Gabin sont en effet passés dernièrement à Biarritz, où ont été tournés quelques extérieurs d'*Adieu les beaux jours*; la troupe a ensuite continué sa route en Espagne.

### L'IODHYRINE de D' DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé  
Boîte de 60 CACHETS-PILULAIRES : 19 fr. 40  
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV<sup>e</sup>).

**Mélo.** — 1<sup>o</sup> Peut-être un jour un petit cinéma de quartier projettera-t-il à nouveau *L'Aiglon*, qu'interpréta Jean Weber; mais ce film a été tourné au début de 1931, et il y a peu de chances pour qu'on le revoie. — 2<sup>o</sup> Pierre Blanchard : 4, villa Montcaim.

**Marcel Milvaux.** — 1<sup>o</sup> C'est bien Brigitte Helm qui parle dans *La Ville qui chante*. Cette artiste, comme Kate de Nagy, dont vous me parlez d'autre part, a depuis l'avènement du parlant, étudié notre langue et la parle maintenant très correctement. — 2<sup>o</sup> Je ne connais pas l'artiste du nom de Claudie Clevers, mais Line Clevers, qui est surtout une artiste d'opérette et de music-hall. Est-ce d'elle dont vous voulez parler ? — 3<sup>o</sup> Nous nous chargerons de transmettre votre lettre à Kate de Nagy; affranchissez à 1 fr. 50.

**Marcus Superbus.** — Je suis désolé de ne pouvoir vous donner le renseignement que vous me demandez, mais que vous obtiendrez peut-être en écrivant au Service de publicité, 1, rue Meyerbeer, qui possède probablement la liste des morceaux joués pendant la projection du *Signe de la Croix*. Tous mes regrets encore.

**Gaby à Grenoble.** — Je vais sans doute vous surprendre, mais je peux vous affirmer que Gaby Morlay ignore encore aujourd'hui où elle passera ses vacances, la date à laquelle elle pourra se reposer et, même, si elle pourra s'absenter de Paris. Elle joue actuellement au théâtre et est à la merci du succès de la pièce et aussi d'un engagement pour un film qui peut se présenter un jour ou l'autre. La vie des vedettes n'est pas une sinécure, je n'en connais même peu d'aussi pénibles.

**X-37.** — Gina Manès : L'Hermitage, Guermantes (Seine-et-Marne). Je n'ai pas l'adresse de Chaliapine, mais vous pouvez lui écrire au théâtre du Châtelet, où il va chanter incessamment.

**Admiratrice de Jean Marchat.** — 1<sup>o</sup> Raymond Rouleau : 39, rue Junot. — 2<sup>o</sup> Jean Marchat doit être âgé d'une trentaine d'années, je pense.

**Chardon Lorrain.** — Avons fait suivre votre lettre à Marlène Dietrich, bien que vous ayez omis de l'affranchir. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre longue lettre et votre journal. Cinq films vus en l'espace de six jours, c'est beaucoup, mais je ne peux vous plaindre, c'est à peu près ce que je fais. Je suis d'accord avec vous sur plusieurs points de votre lettre. Mon meilleur souvenir.

**Jaïfa.** — Nous nous mettons en rapport avec les cinémas de votre ville et espérons obtenir satisfaction. — 1<sup>o</sup> Les deux versions de *Big House*, l'américaine et la française, ont été tournées à Hollywood. — 2<sup>o</sup> Brigitte Helm est de nationalité allemande, je crois. — 3<sup>o</sup> Charles Boyer : 6, rue Dante.

**Élisabeth von Bernburg.** — J'ai transmis votre lettre à mon directeur, qui a été enchanté de votre approbation pour son dernier article. Il me charge de vous remercier pour toutes les choses aimables que vous lui adressez. Il est inutile, je pense, de vous dire que je suis tout à fait d'accord avec lui, donc avec vous. Nous avons fait suivre votre lettre à Marlène Dietrich. On a parlé, en effet, de son exhibition sur une scène parisienne, mais je ne crois pas qu'elle ait lieu. Marlène, au moment où je vous écris, est à Cannes, à la recherche d'une villa, où elle compte passer quelques semaines. Elle reviendra à Paris vers le 15 de ce mois afin d'assister à un gala de bienfaisance, où elle a promis son concours, et repartira immédiatement pour Cannes. Voici l'adresse de *Polonaise qui aime la France* et qui a maintenant la joie d'habiter notre pays : Élisabeth Gervais, chez Mme Colas Guittard, Grand'-Place, à Champeix (Puy-de-Dôme). Merci pour votre carte de Fontainebleau et mon bon souvenir.

**Admiratrice de Victor Francen.** — 1<sup>o</sup> A chacune de ses créations, Milton m'a beaucoup amusé, et son dernier film, *Nu comme un ver*, marque encore de très grands progrès. Il donne, au cours de plusieurs scènes, dans ce film, l'impression très nette qu'on le pourrait encore beaucoup mieux utiliser, car son talent n'est pas fait seulement de fantaisie et de dons comiques, mais aussi d'une délicate sensibilité. — 2<sup>o</sup> Georges Rigaud, 44, rue Saint-Ferdinand : il tourne actuellement le rôle de l'Ordonnance dans le film du même nom. — 3<sup>o</sup> Il ne faut pas attacher une telle importance à ces manifestations plus ou moins publicitaires : dès son arrivée à Paris, Marlène Dietrich a d'ailleurs troqué son costume masculin pour une tenue féminine, n'ayant adopté le pantalon que pour le voyage. On ne peut l'incriminer que d'avoir donné un mauvais exemple, car je viens de voir dans différentes plages plusieurs jeunes femmes qui ont adopté cet uniforme. — 4<sup>o</sup> Merci de nous avoir envoyé la nouvelle adresse de Victor Francen, que je communique à tous les correspondants : 23, rue des Réserveurs, Versailles.

**Echanté de « Ciné-Magazine ».** — Tous mes vœux pour la réussite à votre examen, et mes remerciements pour vos aimables compliments. Vous vous trompez quand vous croyez que la Perse ne nous a jamais été révélée au cinéma. J'ai souvenir d'avoir vu deux ou trois documentaires qui nous en montrèrent les éléments les plus typiques.

**Admiratrice de Richard-Willm.** — Je comprends votre engouement pour Richard-Willm, qui, dans chacune de ses créations, a révélé des dons très précieux. Ne croyez pas que vous resterez longtemps sans le voir à l'écran; c'est un artiste qui monte et qu'on emploiera certainement de plus en plus fréquemment. Son adresse : 89, rue Cardinet. Quant à son âge et à son état civil, pensez-en ce qui vous sera le plus agréable.

**Le Chevalier à la Rose.** — 1<sup>o</sup> Il serait souhaitable, en effet, qu'on utilisât davantage la formule de *Maurin des Maures*, c'est-à-dire des vrais et beaux extérieurs. — 2<sup>o</sup> Pas grands renseignements sur cet artiste. — 3<sup>o</sup> Annabella sera sans doute la principale interprète féminine de *La Bataille*. — 4<sup>o</sup> Il y a une telle différence entre les chiffres que nous annonce la publicité et ceux réellement inscrits sur les contrats que je ne peux réellement vous dire quel est l'artiste le mieux payé. Mais en tête viennent certainement Harry Baur, Milton, Jean Murat, Annabella, etc., pour la France.

**F. P.** — Réjouissez-vous, c'est vous qui avez raison. Marcelle Chantal est bien Française et fit autrefois ses classes de chant au Conservatoire de Paris. Mais je ne peux, hélas ! vous donner davantage de précisions.

**Lilian, la Fée aux blonds cheveux.** — Comme il est long votre pseudonyme et que de questions vous me posez ! Quelques-unes, si vous le voulez bien, resteront pour la prochaine fois. 1<sup>o</sup> A une artiste dont vous désirez une photographie, joignez 2 ou 3 francs, et vous recevrez sans doute une carte postale; 4 ou 5 francs, et elle vous enverra une photographie plus importante. Pour l'étranger, utilisez les coupons-réponses internationaux. J'espère que *L'Impératrice et Moi* ira jusqu'à Saint-Brieuc, car je vous souhaite l'excellente soirée que ce film vous fera passer. — 2<sup>o</sup> Annabella, 19, rue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire; Rosine Deréan, 12, rue de Civry; Kate de Nagy, U. F. A., Berlin S. W. 19 Krausenstrasse 38. IRIS.

LE DISQUE ROUGE

Vient de paraître :

RAOUL CHAPELAIN

## Les Perles sanglantes

Le volume : 3 fr. 50

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

MARIAGES toutes situations sérieuses.  
Env. listes gratis tous partis.  
Escr. à l'intermédiaire, 14, r. Montmartre, St-Ouen (Seine).

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

## DENTOL

Eau-Pâte-Poudre-Savon

**la Timidité**  
EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS

par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 fr. en timbres. Écrire au Dr. B.S. FONDATION RENOVA, 12, rue de Crimée Paris.

GARDEZ VOTRE VISAGE JEUNE...  
CONSERVEZ UN CONTOUR NET...  
EMPÊCHEZ VOTRE CORPS DE VIEILLIR...

ces avantages vous sont assurés par les Traitements Scientifiques et les Préparations "ORESTORIN" du

## DR ORESTE SINANIDE (de Londres)

Docteur en Médecine - Spécialiste pour le Rajeunissement  
Ancien Médecin Chef d'Electrothérapie de l'Hôpital Militaire Horton  
Ancien Médecin Chef de la Clinique de Physiothérapie d'Épsom

LONDON - 53, Sloane Street (Tél. Sigané 7308).  
PARIS - 100, Avenue des Champs-Élysées (Tél. Élysées 33-00).  
NICE - 7, Jardin du Roi Albert 1<sup>er</sup> (Tél. 75-56), Marie-Thérèse.  
JUAN-LES-PINS - Hôtel Provençal.

## Les plus belles PERLES DE CULTURE

Les prix les plus bas

# WORMS

7, rue Royale  
63, Champs-Élysées

Achat - Vente  
de  
Bijoux d'occasion

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 16 au 22 Juin 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page ci-contre.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 23 au 29 Juin 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 30 Juin au 6 Juillet 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 7 au 13 Juillet 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

**DEUX PLACES**  
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 14 au 20 Juillet 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU



**CHIENS**

Chenil de la Maison-Blanche  
184, avenue d'Italie, PARIS (13<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gobelins 76-99.

TOUTES RACES  
LUXE — CHASSE — GARDE



MACHINES PARLANTES  
ET  
DISQUES  
**ULTRAPHONE**

**SEUL VERSIGNY**

APPREND A BIEN CONDUIRE  
A L'ÉLITE DU MONDE ÉLÉANT  
sur toutes les grandes marques 1933

162, AVENUE MALAKOFF  
87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillot Entrée du Bois

## LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission.)

### PARIS

**CYRANO-CINÉMA**, 76, rue de la Roquette.  
**COCORICO-CINÉMA**, 128, boulevard de Belleville.  
**CASINO DE GRENELLE**, 86, avenue Émile-Zola.  
**CINÉMA JEANNE-D'ARC**, 45, boulevard Saint-Marcel.  
**DANTON-PALACE**, 99, boulevard Saint-Germain.  
**GRAND-ROYAL**, 83, avenue de la Grande-Armée.  
**MÉNIL-PALACE**, 38, rue de Ménilmontant.  
**MONGE-PALACE**, 34, rue Monge.  
**PALAIS DES FÊTES**, 8, rue aux Ours.  
**PYRÉNÉES-PALACE**, 270, rue des Pyrénées.  
**ORNANO-PALACE**, 34, bd Ornano.  
**RÉGINA-AUBERT-PALACE**, 155, rue de Rennes.  
**CINÉMA FLORÉAL**, 13, rue de Belleville.  
**CINÉ PARMENTIER**, 156, avenue Parmentier.  
**PALACE-ITALIE**, 190, avenue de Choisy.  
**SECRÉTAN-PALACE**, 55, rue de Meaux.  
**MÉSANGE**, 3, rue d'Arras, Paris (V<sup>e</sup>).

### BANLIEUE

**AUBERVILLIERS**. — Family-Palace.  
**BOURG-LA-REINE**. — Régina-Cinéma.  
**BOIS-COLOMBES**. — Excelsior-cinéma  
**CHARENTON**. — Eden-Cinéma.  
**CHOISY-LE-ROI**. — Splendide-Cinéma-Théâtre.  
**ENGHEN**. — Enghien-Cinéma.  
**FONTENAY-SOUS-BOIS**. — Palais des Fêtes.  
**LES LILAS**. — Magic-Cinéma.  
**MALAKOFF**. — Malakoff-Palace.  
**NOISY-LE-SEC**. — Éden-Cinéma.  
**PANTIN**. — Pantin-Palace.  
**SAINT-DENIS**. — Pathé.  
**SAINT-GRATIEN**. — Sélect-Cinéma.  
**SAINT-OUEN**. — Alhambra.  
**VILLENEUVE-SAINT-GEORGES**. — Excelsior-Cinéma.  
**VINCENNES**. — Eden. — Printania-Sonore.

### DÉPARTEMENTS

**AGEN**. — Royal-Cinéma.  
**ANNEY**. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.

**ANTIBES**. — Casino d'Antibes.  
**ARRAS**. — Ciné-Palace. — Kursaal.  
**BAYONNE**. — La Féria.  
**BELFORT**. — Cinéma-Brasserie Georges.  
**BESANÇON**. — Central-Cinéma.  
**BORDEAUX**. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.  
**BAR-LE-DUC**. — Eden-Cinéma.  
**BOULOGNE-SUR-MER**. — Omnia-Pathé.  
**BOURG-EN-BRESSE**. — Eden-Cinéma.  
**BREST**. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.  
**CADILLAC (Gironde)**. — Eldorado.  
**CAEN**. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.  
**CAHORS**. — Palais des Fêtes.  
**CANNES**. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.  
**CHALONS-SUR-MARNE**. — Casino.  
**CHARLEVILLE**. — Cinéma-Omnia.  
**CHARLIEU (Loire)**. — Familia-Cinéma.  
**CHATEAUX-ROUX**. — Cinéma Alhambra.  
**CHERBOURG**. — Théâtre Omnia. — Eldorado.  
**CLERMONT-FERRAND**. — Cinéma-Gergovia.  
**DENAIN**. — Cinéma Villard.  
**DIJON**. — Grande Taverne.  
**GRASSE**. — Casino municipal de Grasse.  
**GRENOBLE**. — Cinéma-Palace. — Select-Cinéma. — Royal-Pathé.  
**HAUTMONT**. — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.  
**JOIGNY**. — Artistic-Cinéma.  
**LAON**. — Kursaal-Cinéma.  
**LILLE**. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.  
**LORIENT**. — Select. — Royal. — Omnia.  
**LYON**. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.  
**MACON**. — Salle Marivaux.  
**MARSEILLE**. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.  
**MILLAU**. — Grand Ciné Pailhous.  
**MONTEREAU**. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).  
**MONTPELLIER**. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

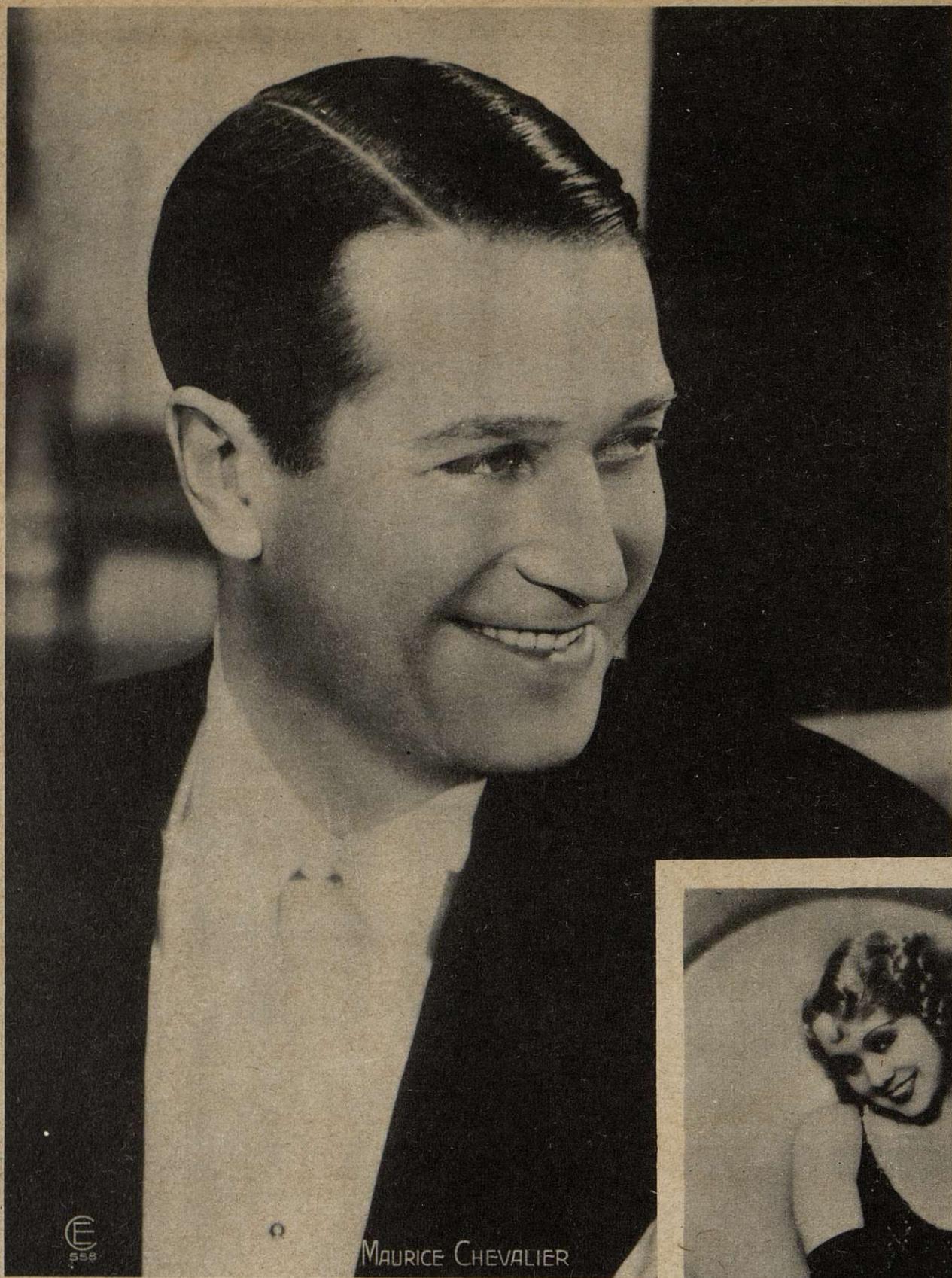
**NANTES**. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.  
**NANCY**. — Olympia.  
**NICE**. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.  
**NIMES**. — Eldorado.  
**OYONNAX**. — Casino-Théâtre.  
**PÉRIGUEUX**. — Cinéma-Palace.  
**POITIERS**. — Ciné Castille.  
**PORTETS (Gironde)**. — Radius-Cinéma.  
**REIMS**. — Eden-Cinéma.  
**ROANNE**. — Salle Marivaux.  
**ROCHFORD**. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.  
**SAINT-CHAMOND**. — Variétés Cinéma.  
**SAINT-MALO**. — Casino municipal.  
**SAINT-ÉTIENNE**. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.  
**SÈTE**. — Trianon.  
**STRASBOURG**. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.  
**TAIN (Drôme)**. — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).  
**TOULOUSE**. — Gaumont-Palace. — Trianon.  
**TOURCOING**. — Splendid.  
**TROYES**. — Royal-Croncels (jeudi).  
**VALLAURIS**. — Eden-Casino.  
**VIRE**. — Select-Cinéma.

### ALGÉRIE ET COLONIES

**ALGER**. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.  
**CASABLANCA**. — Eden.  
**TUNIS**. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

### ÉTRANGER

**ANVERS**. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.  
**BRUXELLES**. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.  
**BUCAREST**. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin.  
**CONSTANTINOPLE**. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.  
**GENÈVE**. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.  
**NAPLES**. — Cinéma Santa-Lucia.  
**NEUFCHATEL**. — Cinéma-Palace.



Ⓔ  
558

MAURICE CHEVALIER



FILM  
PATHE-NATAN

2036

FLORELLE

Ⓔ

Reproduction d'une de nos photos 18x24 et d'une  
de nos cartes postales Ciné-Magazine Sélection.

## Ciné-Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Écran

Plus de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

Les 15 cartes .....	Franco.	10 fr.
Les 25 cartes .....	Franco.	15 fr.
Les 100 cartes .....	Franco.	50 fr.

PHOTOS BROMURE 18x24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet : CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8<sup>e</sup>